BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

Volume 14
(1905-1907)

Bulletins Nos. 54-55

Réimprimé par
DAWSON-FRANCE S. A.
PARIS

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

Rédigé par l'élite
sous le patronage de la

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

par

DAWSON FRANCE, S.A.
Imprimeurs-Éditeurs
PARIS, 1980 (FRANCE)

Imprimé à la MONNAIE
1980

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

Reproduit par offset
avec la permission de la

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

pour

DAWSON-FRANCE, S.A.
4, Faubourg Poissonnière
PARIS, 10e. FRANCE

RÉIMPRIMÉ EN BELGIQUE
1966

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

TOME QUATORZIÈME

(1905-1907)

(*Ce bulletin est publié* exclusivement *pour les Membres de la Société et n'est pas mis dans le commerce.*)

PARIS

—

1907

Digitized by the Internet Archive
in 2024

https://archive.org/details/societe-de-linguistique-de-paris-bulletin_1905-1907_14_54-55

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

N° 54

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

DU 18 NOVEMBRE 1905 AU 23 JUIN 1906

SÉANCE DU 18 NOVEMBRE 1905.

Présidence de M. TH. REINACH, président.

Présents: MM. Bauer, Benoist-Lucy, J. Bloch, Bréal, Chilot, Ernout, Halévy, Gauthiot, Joret, Lejay, I. Lévy, Meillet, Reinach, Thomas.

Assistant étranger: M. Marcel Cohen.

Présentations. Sont présentés pour être membres de la Société, MM. LACÔTE par MM. Meillet et S. Lévi, THOMMEN par MM. Meillet et J. Bloch, Marcel COHEN par MM. Meillet et Gauthiot.

Correspondance. M. le Président fait part à la Société du programme du prochain Congrès des Sociétés savantes qui se tiendra à Paris au moment de Pâques 1906.

M. l'Administrateur fait connaître à la Société que l'éditeur des Mémoires de la Société a cédé son fonds à la maison

Champion et fils, déjà connue avantageusement et avec laquelle le Bureau pense entretenir les relations les meilleures. Il met la Société au courant de l'état des publications.

Communications. M. Henry présente un essai d'explication de l'hymne, X 106, du Ṛgveda, qui est tout particulièrement difficile et obscur. Observations de M. Th. Reinach.

Après une question de M. Halévy sur l'origine des chiffres dits romains, posée avec l'assentiment de la Société, M. Bréal prend la parole. Il propose de rapprocher hom. πεῖραρ de πέρας et signale son double sens de « limite, comble » et de « corde, lien ». Ce double sens se retrouve dans lat. *finis* et *funis* que M. Bréal ne croit pas séparables l'un de l'autre. Des observations sont faites par MM. Meillet, Halévy, Reinach.

M. Bréal rapproche de fr. *là-bas* le grec τῇλε, qui contiendrait une forme démonstrative τῇ = *là*. Il signale aussi la parenté probable de ὅπλον « arme » et de ὁπλότερος « plus jeune, c'est-à-dire plus vigoureux aux armes ».

Observations de M. Th. Reinach et de M. Meillet qui fait remarquer que τῇλε n'est pas panhéllénique, l'éolien et le béotien ayant πῇλε.

M. Gauthiot fait part d'un travail de M. Grammont sur la soi-disant métathèse de *ae* en breton.

M. Thomas faisant hommage à la Société de son travail sur *Le nominatif pluriel asymétrique en provençal* en expose brièvement l'idée principale.

Séance du 2 Décembre 1905.

Présidence de M. Cl. Huart, président de 1903.

Présents : MM. Bauer, Benoist-Lucy, J. Bloch, Bréal, Cabaton, Chilot, Cohen, Ernout, Gauthiot, Halévy, Huart, Lejay, I. Lévy, Meillet, Rousselot, Sainéan.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Élections. MM. Lacôte, professeur au lycée de Montluçon, E. Thommen, St-Johannsvorstadt, 17 (Bâle), et Marcel Cohen, 45, Chaussée-d'Antin (Paris, IXe), sont élus membres de la Société à l'unanimité.

Commission des finances. MM. Cabaton, Lejay et Meillet sont élus membres de la Commission chargée d'examiner les comptes de l'exercice 1905.

Communications. M. Bréal revient sur le doublet *finis: funis* et appelle l'attention sur le mot σχοῖνος « cordeau d'arpenteur, mesure au cordeau ». S'il n'y a pas, à vrai dire, d'exemple direct du passage de σχ- à *f*-, on peut s'imaginer comment ce passage a pu se faire par l'intermédiaire de θ.

Des observations sont faites par MM. Meillet, I. Lévy, Halévy et Rousselot.

M. Meillet montre que la loi de Brugmann, même sous sa forme la plus récente, telle que l'a formulée M. Pedersen, est fausse. Dans un second élément de composé tel que *-karáḥ* dans skr. *divākaráḥ* on a, devant un *r*, un *a* bref qui représente un *o* ; cf. *-karáḥ* et *cṛṇóti* (*divākaráḥ* signifie en effet « qui circule pendant le jour » ; *divā-* est un instrumental). M. Meillet signale à propos de cet exemple et d'un certain nombre d'autres que la loi de Brugmann a le tort très grave d'aller à l'encontre du principe quantitatif, essentiel en indo-européen ancien.

M. Vendryes fait l'exposé de la syntaxe des propositions subordonnées hypothétiques en vieil irlandais. Il définit le rôle des mots *ma* et *dia n-* et montre quels sont les temps et modes qui les suivent, et dans quelles conditions.

Des observations sont faites par MM. Bréal, Meillet, Gauthiot.

Séance du 16 Décembre 1905.

Présidence de M. Th. Reinach, président.

Présents : MM. Bauer, Benoist-Lucy, Brunot, Cabaton, Cart, Chilot, Cohen, Cuny, Ernout, Ferrand, Gauthiot,

Henry, Huart, Lejay, I. Lévy, Marçais, Meillet, Th. Reinach, Thomas.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Commission des finances. Le rapport annuel sur la gestion de l'administrateur et du trésorier pendant l'année 1905 est lu par M. Meillet. Ce rapport est approuvé à l'unanimité.

Messieurs,

Après examen des comptes du trésorier, votre Commission a arrêté les chiffres suivants pour les dépenses et les recettes de la Société du 17 décembre 1904 au 16 décembre 1905.

1904-1905 (12 décembre).

Recettes.

Report d'exercice		5 538 fr.	44
Cotisations annuelles	1904, 36 fr. 1905, 2 209 80 1906, 32	2 277	80
Subvention ministérielle		1 000	
Arrérages de rentes	1 517 + 50	1 567	
Intérêts des fonds en dépôt à la Société générale		26	
Vente de fascicules		25	
Total		10 434	24

Dépenses.

Index du tome XIII des Mémoires		100 fr.	
Notes de l'éditeur		1 252	10
Frais généraux, service et gratifications		406	80
Indemnité de l'administrateur		400	
Frais de banque		16	40
Achat de 15 francs de rente 2 1/2 Tonkin		487	20
Versement pour le prix Bibesco		1 015	
Total général		3 677 fr.	50
En caisse du trésorier	613 fr.	6 756	74
Dépôt à la Société générale	6 143 74		

Ce bilan appelle quelques observations.

La fondation Bibesco a exigé 1 015 francs pour le paiement du prix qui a été décerné cette année et pour frais de circulaires ; d'autre part, cette fondation avait, l'an dernier, à son actif 1 163 fr. 02 auxquels il faut ajouter les arrérages annuels, montant à 290 fr. 83, soit au total 1 453 fr. 85 ; il reste donc à l'actif de la fondation Bibesco une somme de 438 fr. 85.

Pour employer les 400 francs provenant de cotisations perpétuelles, le bureau de votre Société a jugé convenable d'acheter des obligations 2 1/2 Tonkin, dont le revenu est supérieur à celui du 3 pour 100 français, qui offre l'avantage d'une prime de remboursement et qui a la garantie de l'état français. Cet achat a exigé une somme de 487 fr. 20. La Société n'est donc plus tenue en ce moment à aucun achat de rentes.

Les frais généraux, les dépenses de service se maintiennent au même niveau et demeurent modérés. Les cotisations rentrent régulièrement. La situation de la Société demeure donc très saine et se fortifie même d'année en année.

Comme il n'a été publié que trois fascicules des *Mémoires* et que le troisième est encore dû à l'éditeur, les frais de publication portés au bilan sont peu élevés. Il en sera tout autrement l'an prochain ; car, outre le fascicule VI du volume XIII qui vient de paraître, la Société aura à payer les frais de quatre et peut-être même cinq fascicules nouveaux ; les manuscrits sont déjà en partie entre les mains de votre administrateur ; ceux qui ne sont pas encore livrés sont prêts pour l'impression et peuvent être livrés aussitôt qu'on sera en mesure de les imprimer. Les 6 756 francs en caisse — dont 458 fr. 85 seulement appartiennent à la fondation Bibesco — permettront d'activer nos publications sans aucun inconvénient d'ordre financier.

Le zèle de votre administrateur et de votre trésorier, auquel nous vous convions à rendre un hommage qui jamais n'a été mieux mérité, vous fournit d'ailleurs la meilleure garantie de la bonne marche de notre Société.

16 décembre 1905.

Paul Lejay.

A. Meillet.

A. Cabaton.

Élection du bureau. Le bureau pour l'année 1906 est élu au scrutin secret. Il se compose de :

Président :	M. Gaudefroy-Demombynes.
Premier vice-président :	M. Ferd. Brunot.
Second vice-président :	M. Lazare Sainéan.
Secrétaire :	M. Michel Bréal.
Administrateur :	M. Rob. Gauthiot.
Trésorier :	M. Th. Cart.
Bibliothécaire :	M. N. Chilot.

Membres du Comité de Publication : MM. d'Arbois de Jubainville, R. Duval, L. Havet, V. Henry, L. Léger, A. Thomas.

Communications. M. V. Henry signale la forme *filch* = *fille* qui se trouve dans le *Pfingstmontag* de Arnold. Il la rapproche de celle de *fily*, qui a été l'équivalent alsacien français de *fille* (prononcé *fiy*), au moins à Colmar. Le *ch* du texte alsacien serait la graphie de la sourde correspondante à la sonore finale de *fily*.

Des observations sont faites par MM. Meillet, Gauthiot, Brunot, Cart et Bauer.

M. Ferrand communique à la Société deux petites découvertes qu'il a faites dans des manuscrits arabico-malgaches. La première est celle du nom de l'Égypte, *Miṣr*; la seconde celle d'un glossaire hollandais-malgache qui contient par exemple les mots *star* = étoile, *hamer* = marteau, *zon* = fils, *verkoopen* = vendre.

M. Thomas signale dans un texte récemment publié l'emploi du mot *voiture* dans le sens de bête de somme et indique quelle est la valeur particulière du suffixe *-ture* dans un cas pareil.

Des observations sont faites par MM. Reinach, Meillet.

M. Meillet signale le cas particulier de lat. *Aniō, Aniēnis* qui est à peu près le seul témoin de l'alternance *ō* ~ *ē*.

Séance du 13 Janvier 1906.

Présidence de M. Th. Reinach, président sortant, et de M. Gaudefroy-Demombynes, président.

Présents : MM. Bauer, Boyer, Cuny, Ernout, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Halévy, Huart, Lejay, Marçais, Meillet, Monteil, Reinach, Rousselot, Sacleux, Sainéan, Mlle de Tchernitskij, Thomas.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Nouvelles. M. Th. Reinach, président sortant, donne lecture d'une lettre que M. Otto Donner, membre de la Société, ancien professeur de linguistique à l'Université d'Helsingfors, président de la Société finno-ougrienne, et

sénateur du Grand-Duché de Finlande, lui a adressée afin de remercier la Société du télégramme de sympathie et de félicitations qu'elle lui a envoyé récemment à l'occasion de son 70e anniversaire.

Présentations. Sont présentés pour être membres de la Société, M. Marouzeau, 4, rue Schœlcher, par MM. Havet et Meillet, et M. Pierre Champion, 5, quai Malaquais, par MM. Meillet et Gauthiot.

Après une courte allocution, M. Th. Reinach cède la présidence à M. Gaudefroy-Demombynes, président pour 1906. Celui-ci, après avoir remercié la Société de son élection, donne la parole aux orateurs inscrits.

Communications. M. Meillet indique comment les altérations phonétiques que présente le vieux slave devaient désorganiser le système entier des alternances vocaliques indo-européennes et effacer le sentiment de la racine. Sur une question de M. Boyer, il indique comment, à son sens, ce sentiment est lié à l'existence de formes dérivées verbales et nominales indépendantes de tout nom et de tout verbe préexistants.

M. Sainéan indique les raisons pour lesquelles il doute que prov. *jana* représente latin *Diana*. Il cite à ce propos v. ital. *guana* et fr. *guène*. Remarques de M. Thomas qui exprime des doutes sur la valeur de *gu-* en français et en vieil italien.

M. Sacleux entretient la Société des formes verbales dans les langues bantoues et fait la remarque importante que ces langues ne présentent rien de *primitif*. Remarques de M. Meillet.

Séance du 27 Janvier 1906.

Présidence de M. Gaudefroy-Demombynes, président.

Présents : MM. Bauer, Boyer, Bréal, Cabaton, Chilot, Cuny, Ernout, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Halévy,

Henry, Huart, Lejay, S. Lévi, I. Lévy, Marçais, Meillet, Reinach, Rosapelly, Sainéan, Thomas.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Nouvelles. Le Président annonce à la Société la récente nomination de M. A. Meillet comme professeur de grammaire comparée au Collège de France. Brièvement il indique que cette chaire, qui était étroitement liée à la Société tant que son secrétaire et collaborateur inlassable, M. Bréal, l'a occupée, ne s'éloigne pas d'elle, M. A. Meillet étant l'un de nos membres les plus actifs. Il insiste sur les sentiments d'estime et de sympathie que les membres de la Société ont pour le maître qui a fondé au Collège de France l'enseignement de la grammaire comparée.

Elections. MM. Marouzeau et P. Champion sont élus membres de la Société à l'unanimité.

Communications. M. Bréal signale l'insuffisance des étymologies proposées jusqu'ici du mot ἥρως. Il propose pour sa part de rattacher ce mot à l'adjectif ἠέριος, « matinal », et d'y voir un nom du sens de « ancêtre ». Il insiste sur la présence du suffixe -ως des noms de parenté.

M. Cuny croit préférable de partir de ἠρί ou mieux d'une forme parallèle sans ι plutôt que de ἠέριος.

M. Henry rappelle que, selon lui, il est difficile de séparer ἥρως du nom propre ἥρᾱ et il propose de voir dans gr. ἥρα, ἥρως et v. h. a. *jār* un représentant de i.-e. **yēr-* ; dans gr. ὥρᾱ cependant, un représentant de i.-e. **yōr-*.

M. Th. Reinach fait remarquer que certaines inscriptions funéraires originaires de l'Asie Mineure donnent à ἥρως le sens ordinaire de « défunt ».

D'autres remarques sont faites par MM. Bréal, I. Lévy et Th. Reinach.

M. S. Lévi cherche à déterminer, d'après l'étude des règles de Pāṇini sur les préverbes, la position du grand grammairien hindou et de sa langue entre le Veda et ses premiers commentateurs Kātyāyana et Patañjali. Il se demande aussi quelles sont les causes qui déterminent la constitution de l'enseignement grammatical d'une langue. Des remarques sont faites par M. A. Meillet qui signale les conclusions analogues de M. Liebich qui fixait à la fin de

l'époque des Brāhmanas l'apparition de Pānini, et aussi par MM. Marçais, Th. Reinach, Thomas, Bréal et Halévy.

Séance du 10 Février 1906.

Présidence de M. Gaudefroy-Demombynes, président.

Présents : MM. Bauer, Benoist-Lucy, de Charencey, Chilot, Cuny, Ernout, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Halévy, Henry, Huart, Lejay, I. Lévy, Marçais, Marouzeau, Sacleux, Sainéan, Vendryes.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications. M. Halévy compare l'évolution de sens de la racine sémitique *ḥamm* à celle de skr. *tapas*- telle qu'elle a été exposée par M. V. Henry dans le dernier fascicule du Journal asiatique.

Il examine ensuite la glose μάῤῥον chez Hésychius au point de vue de son origine et la rapproche du syriaque *marrâ* et de l'assyrien *maru*.

Observations de MM. Meillet et I. Lévy.

M. Gauthiot présente à la Société une série d'exemples finno-ougriens de phrases nominales anciennes et récentes qui expriment l'idée d'obligation ou de nécessité et sont comparables aux propositions grecques construites avec χρή et ἀνάγκη.

Remarque de M. Halévy.

M. Vendryes signale une dissimilation curieuse de *d* en *r* à l'infinitif *dibirciud* du verbe *dobidcim* « je lance, je frappe » dont la forme simple est *bidcim* « je tremble ». Il indique comment, *r* phonétiquement correcte à l'infinitif seulement, a tendu à envahir toute la flexion du verbe.

Séance du 24 Février 1906.

Présidence de M. Gaudefroy-Demombynes, président.

Présents : MM. Bauer, Benoist-Lucy, de Charencey, Cuny, Duchesne, Ernout, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Halévy, Huart, Lejay, I. Lévy, Marçais, Marouzeau, Meillet, Rosapelly, Sacleux, Sainéan, Thomas.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications. M. Sainéan entretient la Société du mot v. fr. *quenne* dont le sens précis de *dent incisive* s'oppose à une dérivation de germ. *kenna,* joue ou mâchoire. C'est en fait le nom dialectal de la chienne (norm. *quenne,* napolit. *cana*) et désigne la dent canine. M. Sainéan parle ensuite de v. fr. *escaigne,* dévidoir, puis écheveau, mod. *écaigne* qui ne peut pas venir de l'anglais *skein,* écheveau, attendu que le mot, étranger aux patois du Nord, appartient à ceux du Sud-Est, d'où il a passé à ceux du centre. Prov. *cagno* ou *escagno* est une image qui se rapporte à la chienne. Le support du dévidoir rappelle grossièrement la figure d'une chienne assise (cf. *gousset,* petit chien et support d'une roue à dévider).

Des observations sont faites par M. Thomas.

M. Meillet entretient la Société de l'influence des idées religieuses de tabou et d'interdiction d'employer certains mots dans des conditions données, sur le vocabulaire. Il fait remarquer que par exemple le nom indo-européen de l'ours s'est perdu dans les deux domaines germanique et slave, où cet animal était considéré comme dangereux et où nous savons que les chasseurs évitent de prononcer son nom. Dans ces deux dialectes indo-européens cet animal est désigné par des épithètes caractéristiques. Des remarques sont faites par MM. Halévy, Marçais, I. Lévy.

M. de Charencey cherche l'étymologie de *gaffe* dans l'allemand *waffe* et tâche d'expliquer par le verbe *hurler* le mot *hurluberlu.* Il présente aussi une interprétation de *revêche.*

Séance du 10 Mars 1906.

Présidence de M. Gaudefroy-Demombynes, président.

Présents : MM. Benoist-Lucy, de Charencey, Chilot, Cuny, Ernout, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Halévy, Huart, Lejay, I. Lévy, Marçais, Marouzeau, Meillet, Rosapelly, Sainéan.

Excusé : M. Bréal.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications. M. Meillet indique l'hypothèse que le féminin vieux haut allemand *birihha,* vieux slave *brěza* « bouleau » et le masculin sanskrit *būjaḥ,* lituanien *béržas* se concilient dans un thème en *o* féminin, exactement comparable au latin *fāgus.*

M. Gauthiot signale l'intérêt que présente l'étude de la formation du dialecte islandais, à laquelle n'a collaboré aucune population étrangère ; l'Islande était en effet déserte quand elle a été colonisée par les Norvégiens. Il indique ensuite comment les nuances délicates et variées ont disparu du langage des colons qui s'étaient séparés des groupes sociaux où ces nuances avaient une valeur définie, tandis que se maintenaient les caractères communs à tous les parlers représentés. Remarque de M. Meillet.

M. de Charencey propose de voir dans finn. *lehti,* zyriène *list,* ostiak *libet* des emprunts au germanique et au slave. Des remarques sont faites par MM. Halévy et Gauthiot qui font des réserves sur divers points.

M. Cuny fait part à la Société d'un exemple nouveau, *vaṃçiṣīya* (Atharva Veda XVI, 9, 4 et IX, 1, 14) de la dissimilation suivie d'assimilation qu'a signalée M. Meillet pour *pyāçiṣīmahi* (I. F., XVIII, 421). Remarque de M. Meillet.

Séance du 24 Mars 1906.

Présidence de M. Gaudefroy-Demombynes, président.

Présents : MM. Bauer, Benoist-Lucy, de Charencey, Chilot, Cohen, Cuny, Ernout, Finot, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Halévy, Huart, Joret, Lejay, S. Lévi, I. Lévy, Marçais, Marouzeau, Meillet, Sainéan.

Excusés : MM. Bréal, Boyer.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications. M. Meillet examine le sort que le vieux slave a fait au vocalisme indo-européen et à ses alternances. Il signale d'une part les déformations historiques qui remontent aux diverses actions phonétiques et d'autre part la création en vieux slave, avec des éléments nouveaux, d'un système vocalique tout à fait original.

Des remarques sont faites par MM. Halévy et Gauthiot.

M. Gauthiot reprend l'examen des effets du tabou, signalés pour la première fois par M. Meillet, sur certains mots dans diverses langues. Il examine ainsi les noms de l'ours dans les langues finno-ougriennes et montre comment ceux-ci sont proprement des épithètes caractéristiques.

Des observations sont présentées par MM. Meillet, de Charencey, Marçais, Sainéan, Halévy.

M. Marçais montre comment il existe dans certains dialectes maghribins de véritables sonantes différentes à la fois des consonnes et des voyelles et participant à la fois à la nature des unes et des autres. Il signale leur traitement qui rappelle singulièrement celui des sonantes indo-européennes.

Remarque de M. Meillet.

Séance du 7 Avril 1906.

Présidence de M. Gaudefroy-Demombynes, président.

Présents : MM. Bauer, Benoist-Lucy, de Charencey, Chilot, Cuny, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Marouzeau, Sacleux, Sainéan.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Présentation. MM. Bréal et Finot présentent pour être membre de la Société la Bibliothèque de l'École française d'Extrême-Orient. Conformément aux statuts il est immédiatement procédé au vote. La Bibliothèque sus-nommée est admise comme membre à l'unanimité.

Communications. M. Halévy commence sur les pronoms personnels en sémitique un exposé assez long dont la fin doit être remise à une séance ultérieure.

M. Sainéan relève certaines formes fréquentatives en anc. franç., telles que *tapiner* (taper), *tastiner* (taster), *tortinar* (cf. tortiller), et d'autres qui ont survécu : *piétiner* (piéter), *trépigner* (treper), *trotigner* (troter). Il insiste spécialement sur la forme *croquiner,* parallèle à *croqueter,* « manger souvent », qui a fourni le dérivé wall. *croquète,* à côté de fr. *croquignole* (dans Rabelais aussi *croquinolle*), en expliquant le double sens de ce dernier, « pâtisserie et coup », par une association d'idées familière au langage populaire (cf. *bâfre* et *beigne, casse-museau* et *tolemouse*). Il propose une explication analogue pour *chiquenaude* (de *choquer,* « manger et frapper »), par une forme intermédiaire *chiquener,* ainsi que pour le picard *piquenote* (francisé en *pichenette*), propr. « petite piqûre ».

M. de Charencey propose ensuite des interprétations nouvelles de divers mots français particulièrement obscurs.

Séance du 28 Avril 1906.

Présidence de M. Gaudefroy-Demombynes, président.

Présents : MM. Bauer, Benoist-Lucy, Boyer, Bréal, de Charencey, Cuny, Ernout, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Halévy, Huart, Lejay, Meillet, Sainéan, Thomas.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications. M. Bréal signale les formes du genre de ἀλήλιφα et ἐνήνοχα et fait remarquer à ce propos que le procédé du redoublement dont il tâche de rendre compte à un point de vue général, n'a pas été perdu en grec, mais au contraire mis en œuvre d'une façon nouvelle à une époque nouvelle. Il montre combien cette utilisation de procédés linguistiques anciens révèle de force créatrice dans les langues. Remarques de M. Halévy.

Puis il propose de voir dans le mot οὖθαρ de l'expression homérique οὖθαρ ἀρούρης un adjectif comparable au latin *uber* « fécond » et non le substantif correspondant à lat. *ūber,* skr. *ūdhar* « mammelle ».

Remarques de MM. Meillet et Halévy.

M. Cuny propose de voir dans le nom du second mois de l'année latine *Aprīlis* un mot en *-īlis* du sens de second. Des observations sont présentées par MM. Meillet, Halévy, Bréal.

M. Meillet indique que le suffixe *-*nes-* sert à former notamment des mots relatifs aux questions de propriété, de dette, etc., comme skr. *reknas,* gr. ὀάνος, lat. *ferus,* etc. ; on conçoit donc que le mot v. h. a. *lēhan* désigne le « prêt » ; c'est sous l'influence de ce nom que le verbe germanique correspondant à gr. λείπω a pris le nom spécial de « prêter ». Remarques de MM. Gauthiot, Bréal, Halévy, Cuny.

Séance du 22 Mai 1906.

Présidence de M. Gaudefroy-Demombynes, président.

Présents : MM. Bauer, Benoist-Lucy, Boyer, de Charencey, Chilot, Cuny, Ernout, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Halévy, V. Henry, Huart, Lejay, I. Lévy, Marouzeau, Meillet, Thomas.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications. M. Meillet examine les différentes formes du mot signifiant *homme* dans les langues slaves et propose d'expliquer les traitements anomaux du primitif **'elvěkŭ* et ses abrègements violents (pol. *człek* ; serb. dial. *'ok*) par le rôle spécial tout à fait accessoire et réduit qu'il a dû jouer. Cf. fr. *on* à côté de *homme*. Remarques de MM. Halévy et Gauthiot.

M. Halévy continue son exposé sur les pronoms personnels en sémitique. Il insiste sur leur caractère de composés et sur l'influence du pronom de la 3e personne.

Des observations sont présentées par M. Thomas.

M. Gauthiot signale un emploi ancien de angl. *bloody* qui pourrait expliquer en partie et le sens vulgaire du mot en anglais moderne et la tendance que l'on a de l'exclure de la langue choisie.

D'autre part il se rallie à l'hypothèse de M. Boyer qui voit dans le mot russe *xuligán* un emprunt à l'anglais et plus spécialement à l'anglo-indien. Il propose d'y voir un pluriel persan en *-gān* d'un mot anglo-indien. A propos de l'emploi d'un pluriel emprunté comme singulier, M. Boyer signale d'autres mots russes comme *rel's*. Remarques de M. Thomas.

M. Thomas cite à l'appui de l'étymologie de *Quenne* issue de all. *kinn* et le mot *quennée* qui signifie « soufflet » et un passage d'un poète du moyen âge récemment publié où *quenne* a sans conteste le sens de *joue* et non celui de *dent*.

Séance du 26 Mai 1906.

Présidence de M. Gaudefroy-Demombynes, président.

Présents : MM. Bauer, Benoist-Lucy, Bréal, Cabaton, Cuny, Ernout, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Halévy, Henry, Huart, Lejay, Marouzeau, Meillet, Th. Reinach, Rosapelly, Sacleux, Sainéan, Thomas.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Présentation. Est présenté pour être membre de la Société M. Auguste Boucherie, chef d'escadron d'artillerie coloniale, 28, boulevard Périer, Marseille, par MM. V. Henry et Gauthiot.

Communications. M. Meillet retrace l'histoire de la confusion qui s'est produite en latin comme en baltique et en slave, entre les thèmes consonantiques et les thèmes en *-i-*. A ce propos, et sur une observation de M. Bréal, il émet l'idée que des adverbes tels que *partim* pourraient bien correspondre non à des accusatifs, mais à des instrumentaux tels que ceux du vieux slave en *-ĭmĭ*. Des remarques sont faites par MM. Bréal et Th. Reinach.

M. Bréal reconnaît dans des prépositions grecques telles que μέσφα, μετα, etc., des composés du genre de fr. *avec* < *apud hoc*. Des formations analogues existent aussi en latin, où l'on a *eminus, comminus* par exemple. Des observations sont faites par MM. Meillet, Th. Reinach et Thomas.

M. Meillet communique une note de M. Adjarian sur diverses gutturales issues de semi-occlusives par dissimilation en arménien moderne. C'est ainsi qu'au mot arménien ancien *jałaçkh* « moulin » correspondent aujourd'hui à Tiflis *jaγaç*, mais à Aslanpek *khaγaškh* avec *kh* à la place de *ç* attendu dans le dialecte en regard de *j* ancien.

ERRATA

p. cxlv, l. 19 lire skr. *cárati* et non skr. *cṛṇóti*.

p. cl, l. 18 et 22 lire gr. ἠέριος et non gr. ἠεριος.

p. cliij, l. 9 lire skr. *bhūrjaḥ* et non skr. *būjaḥ*.

p. clvj, l. 6 lire gr. ἐνήνοχα et non gr. ἐνηνοχα ; — l. 24 lire lat. *fenus* et non *ferus*.

p. clix, l. 14 lire gr. ἄλκαρ et non gr. ἀλκαρ.

Séance du 9 Juin 1906.

Présidence de M. Gaudefroy-Demombynes, président.

Présents : MM. Bauer, Benoist-Lucy, Bloch, Bréal, Cabaton, de Charencey, Ernout, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Halévy, Huart, Lejay, Marouzeau, Meillet, Roques, Rosapelly, Rousselot, Sacleux, Sainéan, Thomas.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Élection. M. A. Boucherie, chef d'escadron d'artillerie coloniale, 28, boulevard Périer, Marseille, est élu membre de la Société à l'unanimité.

Communications. M. l'abbé Rousselot établit dans une première communication que la Valeria prouincia dont il a parlé autrefois à propos d'un certain *Chrisaorius* est située près de Rome et non en Hongrie.

M. Bréal voit dans hom. ἀλκή l'ancêtre de lat. *alacer* qu'il rapproche de gr. ἀλκαρ. L'épenthèse dans *alacer* serait italique et son sens exact serait « qui a de l'entrain, du courage ». Remarque de M. Meillet.

M. Bréal signale un autre italisme dans le latin *inuītus* qui doit provenir d'un ancien **inuectus* (cf. gr. ϝέκων). La transformation de **-uect-* en *-uīt-* serait due à une langue italique qui, comme l'osque, aurait éliminé le groupe *-ct-*.

M. Thomas traite du mot *bretzel*. A côté de ital. *bracciatello* cité par Kluge (Et. W., s. v.), il signale provenç. *brassadel* « échaudé, pâtisserie en forme de ganse » et une forme *bracidelli*, qui se trouve dans un glossaire de l'église de Toul, datant de la fin du xe siècle. Observations de M. Gauthiot.

M. de Charencey présente quelques étymologies nouvelles de mots français particulièrement difficiles. Il rapproche *galvauder* et *ravauder* du latin *validāre*. Il essaie d'expliquer le *ch* de *revêche* par un intermédiaire espagnol. Ensuite il examine tour à tour *garçon*, *rafistoler* et *retaper* dans lequel il découvre un préfixe *ra-*.

M. Ernout commence l'exposé d'une étude sur l'origine latine tardive et des féminins en *-ā* alternant avec des masculins en *-us*. La fin de sa communication est remise à la séance suivante.

Séance du 23 Juin 1906.

Présidence de M. Sainéan, second vice-président.

Présents : MM. Bauer, Benoist-Lucy, Bréal, de Charencey, Cuny, Ernout, Gauthiot, Halévy, Huart, Lejay, J. Lévy, Marouzeau, Meillet, Rousselot, Sacleux, Sainéan, Thomas.

Assistant étranger : M. Earle B. Babcock.

Présentation et élection. MM. Barth et Bréal présentent pour être membre de la Société M. Charles Rockwell Lanman, professeur à l'Université de Harvard, Cambridge Mass. ; la séance étant la dernière avant les vacances il est procédé immédiatement à l'élection. M. Lanman est élu à l'unanimité.

Communications. L'administrateur de la Société communique une note de M. Vendryes sur l'infection et la métaphonie du vieil irlandais.

On confond généralement sous le nom vague d'infection deux phénomènes de vocalisme irlandais qu'il y a tout intérêt à distinguer parce qu'ils sont de nature différente et qu'ils se sont produits à des dates différentes ; on peut les appeler *infection proprement dite* et *métaphonie*. Le dernier est chronologiquement antérieur à l'autre.

L'*infection* résulte de la triple nature des consonnes irlandaises. Celles-ci pouvant avoir trois positions articulatoires différentes (antérieure, moyenne, postérieure), l'infection est proprement un procédé graphique destiné à noter dans l'écriture la position de la consonne, toutes les fois que cette position ne ressortait pas suffisamment de l'orthographe. Ainsi le nominatif *math* « bon », le génitif *digle* « de la ven-

geance », le datif *fir* « à l'homme » sont écrits *maith, diglae, fiur* pour indiquer respectivement que le *th* est antérieur, le *l* moyen et le *r* postérieur.

La métaphonie constitue au contraire un système d'alternances phonétiques dont le principe est fourni par la formule suivante :

« En syllabe accentuée devant une syllabe contenant une voyelle de position antérieure (*i*) ou postérieure (*u*), un *e* et un *o* sont respectivement devenus *i* et *u* ; dans les mêmes conditions, devant une syllabe contenant une voyelle de position moyenne, un *i* et un *u* sont respectivement devenus *e* et *o*. »

Ainsi nom. *sen* « vieux » (de **seno-*), mais *sinu* « plus vieux »; inversement, *gin* « bouche » (de **genu-*), mais *teg* « maison » (de **tego-*) ; *mug* « esclave » (de **mogu-*) mais gén. *moga*.

Le plus souvent l'infection s'est ajoutée à la métaphonie ; ainsi les mots *cut* gén. *cota* (thème en *-i*), *fer* gén. *fir* dat. *fir* (thème en *-o*) sont écrits *cuil, cota* ; *fer, fir, fiur* avec *i* ou *u* d'infection. C'est ce qui explique qu'on ait confondu souvent la métaphonie et l'infection et établi entre leurs effets une connexité. Mais il y a une preuve convaincante de la différence des deux phénomènes et de leur indépendance chronologique. Un certain nombre de groupes de consonnes ont entravé l'action de la métaphonie, tandis qu'ils ont plus tard donné lieu à l'infection. Ainsi le substantif *nert* « force » (thème en *-o*) à l'époque où il se fléchissait nom. **nerto-*, gén. **nerti-*, dat. **nertu-* (qui est l'époque où la métaphonie s'est exercée) a conservé son *e* intact et quand plus tard, après la chute des consonnes finales, on a cru devoir noter l'infection, le mot s'est fléchi, non pas gén. **nirt*, dat. **niurt* comme (*fer fir fiur*), mais gén. *neirt*, dat. *neurt*. De même *delg* (thème en *ū*) a conservé son *e* bien qu'il sorte de **delgū*, etc. En syllabe inaccentuée, la distinction de l'infection et de la métaphonie est plus délicate, parce que tous les changements vocaliques en position non-intense semblent résulter de lois spéciales qu'il conviendrait de mettre à part en un troisième groupe sous le nom d'*apophonie*.

Remarques de M. Gauthiot.

M. l'abbé Rousselot, reprenant la communication qu'il a commencée dans la séance précédente, essaie de rendre probable un développement propre de *-ārius* en *-ier* sur le domaine roman.

M. Halévy étudie l'étymologie de hongr. *úr*. Selon lui ce mot remonte à une forme primitive **ughur* et au nom du peuple conquérant *ouigour*.

M. Ernout termine son exposé sur les féminins latins en *-ā* d'origine récente. Des observations sont faites par MM. Bréal, Meillet, Rousselot, Thomas.

Cette séance étant la dernière avant les vacances, le procès-verbal est immédiatement lu et adopté.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ

Séance du 18 novembre 1905.

Baudouin de Courtenay. *Ob odnoi iz storon postepennago čelovécenija jazyka v oblasti proiznošenija, v svjazi s antropologiej.* — Tirage à part, in-8°, 14 p.

Göteborgs Högskolas årsskrift, vol. X, année 1904. — Göteborg, Wettergren et Kerber.

Transactions and Proceedings of the American Philological Association, 1904, vol. XXXV. — Boston, Ginn and C°, in-8°, 156 + cxxxviii p.

Živaja Starina, 40e année, fasc. 3 et 4. — Saint-Pétersbourg, 1905.

Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung, hgg. von E. Kuhn u. W. Schulze, Band XL; Neue Folge Band XX, Heft 1. — Gütersloh, 1905.

Journal asiatique, 10e série, tome V, n° 3; tome VI, n° 1. — Paris, E. Leroux, 1905.

H. Pernot. *La dissimilation du σ intervocalique dans les dialectes néogrecs.* — Paris, Leroux, 1905, in-8°, 24 p.

Antoine Thomas. *Le nominatif pluriel asymétrique des substantifs masculins en ancien provençal*, extrait de la *Romania*, tome XXXIV. — Paris, 1 broch. in-8°, 14 p. (Hommage de l'auteur.)

Séance du 16 décembre 1905.

Journal asiatique, 10e série, tome VI, fasc. 2, septembre-octobre 1905.

Mémoires de la Société de Linguistique de Paris, tome XIII, fasc. 6. — Paris, 1905.

Séance du 13 janvier 1906.

E. Boisacq. *Les Ménechmes. Pseudolus; trad. nouv.; 2e éd.* — Bruxelles, 1905, Pierre Boisacq, in-8°, 214 p.

E. Boisacq. *Pour l'Enseignement du grec*, 3e *éd.* — Bruxelles, 1905, Pierre Boisacq; in-8°, 16 p.

E. Boisacq. *La question du grec et du latin.* — Bruxelles, 1905, P. Weissenbruch, in-8°, 10 p.

E. Boisacq. *Comment vivait la femme dans l'antiquité grecque*, extrait de la *Revue de Belgique*. — Bruxelles, 1905, Pierre Boisacq, in-8°, 20 p.

E. Boisacq. *Térence: L'Hécyre (traduction).* — Ixelles-Bruxelles, 1900, in-8°, 47 p.

E. Boisacq. Térence: *L'Héautontimorumenos (traduction).* — Ixelles-Bruxelles, 1900, in-8°, 61 p.

E. Boisacq. *L'Élégie en Grèce et à Rome (réimpression).* — Ixelles, 1904 in-8°, 60 p.

Sylvain Lévi. *Le Népal*, vol. II; forme le tome 18 des Annales du Musée Guimet (Bibliothèque d'études). — Paris, 1905, in-8°, 410 p.

Rapport sur l'année 1904-1905 de l'Université libre de Bruxelles. — Bruxelles, 1905, in-8°, 138 p.

Séance du 27 *janvier* 1906.

Ch. Sacleux. *Essai de phonétique.* — Paris, 1905, in-8°, xiv + 245 p.

Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung hgg. von E. Kuhn u. W. Schulze. Band XL, Neue Folge Band XX, Heft 2. — Band XXXVIII, Neue Folge Band XVIII, Registerheft. — Gütersloh, 1905.

Séance du 24 *février* 1906.

M. Wisén. *De scholiis rhetorices ad Herennium codice holmiensi traditis.* — Holmiae, 1905, Iduns tryckeri, in-12, 130 p.

G. Karlberg. *Den langa historiska inskriften; Ramses III: s Tempel i Medinet-Habu*, traduction et commentaire. — Upsala, 1903, Almqvist och Wiksell, in-12, vii + 52 p.

E. Andersson. *Ausgewählte Bemerkungen über den bohairischen Dialect im Pentateuch koptisch*, akademische Abhandlung. — Upsala, 1905, Almqvist und Wicksell, in-8°, viii + 144 p.

G. Rydberg. *Zur Geschichte des Französischen* ə, II, 3. *Monosyllaba im Französischen; Artikelformen und objektets pronomina.* — Upsala, 1904, Almqvist u. Wiksell, in-8°, vii + pp. 409 à 618.

Feruling. *Första kapitlet af Misnatraktaten Pireke 'Abot*, Akademisk Afhandling. — Uppsala, 1904, Appelbergs Boktryckeri, in-8°, lxxi + 80 + 34 p.

V. Brusewitz. *Étude historique sur la syntaxe des pronoms personnels dans la langue des félibres.* — Stockholm, 1905, Isaac Marcus, xiv + 120 p.

V. Palmgrén. *Observations sur l'infinitif dans Agrippa d'Aubigné*, thèse de doctorat. — Stockholm, 1905, Norstedt och Söner, in-8°, 159 p.

E. Nachmanson. *Laute und Formen der magnetischen Inschriften*, Inaugural Dissertation. — Uppsala, 1904, Almqvist und Wiksell, in-8°, xvi + 199 p.

Séance du 10 mars 1906.

C. Palmgren. *English gradation-nouns in their relation to strong verbs*, Inaugural Dissertation. — Uppsala, 1904, printed by K. W. Appelberg, in-8°, 92 p.

O. Östergren. *Stilistika Studier ; Törneros språk*, Akademisk Avhandling. — Uppsala 1905, Akademiska Boktryckeriet, in-8°, IX-148 p.

Séance du 7 avril 1906.

P. Boyer et N. Spéranski. *Manuel pour l'étude de la langue russe.* — Paris, 1905, A. Colin, in-4, XIV + 386 p.

Séance du 28 avril 1906.

A. Meillet. *L'état actuel des études de linguistique générale.* Leçon d'ouverture du cours de grammaire comparée au Collège de France. — Paris, 1906, in-8°, 29 p.

Séance du 12 mai 1906.

A. Leclère. *Les livres sacrés du Cambodge.* Annales du Musée Guimet, bibliothèque d'études, t. XX. — Paris, 1906, Leroux, in-8°, 340 p.

E. Guimet. *Conférences faites au musée Guimet.* Annales du Musée Guimet, t. XVII. — Paris, 1906, Leroux, in-12, 277 p.

Congrès international pour l'extension et la culture de la langue française (Liège, septembre 1905). — Paris, 1906, Champion, in-8° (don de M. Wilmotte).

Journal asiatique, 10e série, tome VII, n° 1, janvier-février 1906. — Paris, E. Leroux.

Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung hgg. von E. Kuhn und W. Schulze, Band XXXIX ; Neue Folge Band XIX, Registerheft. — Gütersloh, Bertelsman.

Anthropos, Ephemeris internationalis, ethnologica et linguistica, tome I, fasc. 1. Hgg. von P. W. Schmidt, S. V. D. — Salzburg, Zaunrith.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE
JUSQU'AU 30 NOVEMBRE 1906

Conditions de vente particulières aux Membres de la Société.

Collection complète des *Mémoires* (tomes I à XIII complets ; tome XIV, fasc. 1, 2, 3)..	**230** fr.
Volumes isolés : tome I.	**12** fr.
— tomes II, III, IV, V, VI, chacun.	**15** fr.
— tome VII.	**12** fr.
— tomes VIII et suivants.	**18** fr.
Fascicules isolés : chacun.	**3** fr.
Table analytique des dix premiers volumes des Mémoires.	**9** fr.

Les volumes correspondants du *Bulletin* (sans exception) seront joints gratuitement aux exemplaires des volumes complets des *Mémoires* fournis aux conditions indiquées ci-dessus.

Les numéros du *Bulletin* dont il reste un nombre suffisant d'exemplaires, à savoir les tomes IV à XII complets, et les numéros dépareillés des tomes I à III, sont mis *gratuitement* à la disposition des membres de la Société.

Les tomes, I, II et III du *Bulletin*, dont il ne reste plus qu'un très petit nombre d'exemplaires complets, peuvent être acquis, sans les volumes correspondants des *Mémoires*, au prix de **20** francs les trois, ou, séparément, **7** francs chacun.

N. B. — Le 1er n° du tome I du *Bulletin* commence avec la page XXI des procès-verbaux des séances. Les pages I-VIII, IX-XX sont brochées avec les fascicules 1 et 2 du tome I des *Mémoires*, et ne peuvent en être séparées.

Les commandes, accompagnées de leur montant, doivent être adressées à l'Administrateur. Le port est gratuit.

AVIS

—

Nos confrères sont instamment priés de vérifier sur la liste publiée ci-après les indications qui les concernent, et d'envoyer le plus tôt possible à l'Administrateur les rectifications qu'ils jugeraient utiles.

LISTE DES MEMBRES

DE

LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

AU 1er JANVIER 1906

MEMBRES DONATEURS

MM. G.-I. ASCOLI, Prince ALEXANDRE BIBESCO, MICHEL BRÉAL, † JAMES JACKSON.

MEMBRES PERPÉTUELS.

MM. Lucien ABEILLE.
Alexandre ALEXANDROWSKI.
G.-I. ASCOLI.
Daniel BARBELENET.
J. BAUDOUIN DE COURTENAY.
Philippe BERGER.
Prince Alexandre BIBESCO.
Alphonse BLANC.
F. BONNARDOT.
† Alexandre BOUTROUE.
Paul BOYER.
Michel BRÉAL.
Sophus BUGGE.
Ph. COLINET.
Georges COUSIN.
Alexis DELAIRE.
Hartwig DERENBOURG.
O. DONNER.
Edmond DUCHESNE.
Émile DURAND-GRÉVILLE.
† Émile EGGER.
Émile ERNAULT.
Louis FINOT.
† Jean FLEURY.
† Christian GARNIER.
Alfred GASC-DESFOSSÉS.
GONNET.
† GOULLET.
Giacomo DE GREGORIO.
Émile GUIMET.
F. HAVERFIELD.
Louis HAVET.
Victor HENRY.
L. HÉRIOT-BUNOUST.
† James JACKSON.
Charles JORET.
Jean KIRSTE.
Marquis DE LABORDE.

MM. Henri LARAY.
Jules LEBRETON.
Gustave LECOCQ.
Louis LÉGER.
† Albert LEPITRE.
A. MEILLET.
Paul MELON.
† Demetrios DE MENAGIOS.
Paul MEYER.
Paul OLTRAMARE.
† Gaston PARIS.
Général Théodore PARMENTIER
Paul PASSY.
† S. M. Dom PEDRO II.
MM. Antonio PEÑAFIEL.
† Charles PLOIX.
John RHŸS.
Maurice ROGER.
Eugène ROLLAND.
Ch. L. ROSAPELLY.
Ch. SACLEUX.
Ferdinand DE SAUSSURE.
A.-H. SAYCE.
Gustave SCHLUMBERGER.
Paul SÉBILLOT.
Émile SENART.
Edmond SÉNÉCHAL.
Johan STORM.
Léopold SUDRE.
És. TEGNÉR.
† Dr THOLOZAN.
Mlle DE TCHERNITZKIJ.
MM. Vilh. THOMSEN.
Joseph VENDRYES.
Melchior DE VOGÜÉ.
† Edward R. WHARTON.
A. WILBOIS.
Ludvig WIMMER.

MM.

Abeille (Lucien), Calle Rodriguez Peña, 1136, Buenos-Aires (République Argentine). — Élu le 23 mai 1891; membre perpétuel.

Adjarian (Hratchia), ancien élève de l'École pratique des hautes études, directeur de l'École arménienne, Novo-Baïazet, Caucase (Russie). — Élu le 27 février 1897.

Alexandrowski (Alexandre), licencié ès lettres.— Élu le 28 mai 1892; membre perpétuel.

Anglade (Joseph), maître de conférences à l'Université de Nancy (Meurthe-et-Moselle. — Élu le 28 mars 1903.

Arbois de Jubainville (*Marie*-Henry d'), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, 84, boulevard Montparnasse, Paris (XIVe). [Adresse de vacances: Jubainville, par Ruppes (Vosges).] — Membre de la Société en 1867; président en 1883.

Arrò (Alessandro), professeur au Lycée, 35, Via Santa Chiara, Turin (Italie). — Élu le 18 janvier 1896.

Ascoli (Graziadio *I.*), associé étranger de l'Institut de France, sénateur du royaume d'Italie, professeur à l'Institut royal, Milan (Italie). — Élu le 22 juillet 1876; membre perpétuel, donateur.

Audouin (Édouard), professeur de philologie et antiquités grecques et latines à l'Université, 14, rue le Cesve, Poitiers (Vienne). — Élu le 23 février 1889.

Azquen (M. l'abbé Resurreccion Maria de), professeur au lycée de Bilbao (Espagne). — Élu le 13 février 1904.

10. Bailly (Anatole), correspondant de l'Institut, 91, rue Bannier, Orléans (Loiret). — Admis dans la Société en 1866.

Bally (Charles), privat-docent à l'Université, 4, rue de Candolle, Genève (Suisse). — Élu le 10 mars 1900.

Barbelenet (Daniel), professeur au Lycée de Tourcoing, 1, rue du Vieux-Marché-aux-Poulets, Lille (Nord). — Élu le 17 décembre 1892; bibliothécaire en 1893; membre perpétuel.

Barbier de Meynard, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, administrateur de l'École spéciale des langues orientales vivantes, 2, rue de Lille, Paris (VIIe). — Membre de la Société depuis le 2 février 1884.

Barth (Auguste), membre de l'Institut, 10, rue Garancière, Paris (VIe). — Élu le 10 mars 1873.

Barthélemy (Adrien) vice-consul de France, Recht (Perse), par Bakou (Russie). — Élu le 16 février 1884.

Basset (René), correspondant de l'Institut, directeur de l'École supérieure des Lettres, l'Agha, 49, rue Michelet, Mustapha (Alger). — Élu le 2 juin 1888.

Baudisch (Julius), docteur en philosophie, Radetzkystrasse, 2, Vienne (Autriche). — Élu le 3 décembre 1892.

Baudouin de Courtenay (Prof. Dr J.), rue Mogilevskaïa, n° 23, kv. 10, Saint-Pétersbourg (Russie). — Élu le 3 décembre 1881; membre perpétuel.

Bauer (Alfred), 17, rue Tournefort, Paris (V^e^). — Élu le 9 janvier 1875.

20. Baunack (Johannes), docteur en philosophie, 32, Hospitalstrasse, Leipzig (Saxe). — Élu le 26 juin 1880.

Benoist-Lucy (L.), 2 bis, rue Schnapper, Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise). — Élu le 2 février 1901.

Berger (Philippe), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, 3, quai Voltaire, Paris (VIIe). — Élu le 1er juin 1872 ; trésorier depuis le 11 avril 1874 jusqu'au 31 décembre 1891 ; président en 1892 ; membre perpétuel.

Bianu (Le professeur Jean), bibliothécaire de l'Académie roumaine, 135 calea Victoriei, Bucarest (Roumanie). — Élu le 3 mars 1883.

Bibesco (Le prince Alexandre), 69, rue de Courcelles, Paris (VIIIe). — Élu le 6 juin 1874 ; président en 1894 ; membre perpétuel, donateur.

Blanc (Alphonse), professeur au Collège, villa Caprice, route d'Agde, Cette (Hérault). — Élu le 20 février 1875 ; membre perpétuel.

Bloch (Jules), agrégé de l'Université, 3, rue Sainte-Beuve (Paris). — Élu le 5 décembre 1903.

Bloch (Oscar), agrégé de l'Université, professeur au Lycée de Besançon. — Élu le 28 mars 1903.

Bogoroditskij (Vasilij Aleksêjevič), professeur à l'Université de Kazan (Russie). — Élu le 21 janvier 1905.

Boisacq (Émile), professeur à l'Université de Bruxelles, 14, rue Van Elewijck, Ixelles (Belgique). — Élu le 13 février 1892.

30. Boissier (Alfred), Le Rivage, par Chambésy, Genève (Suisse). — Élu le 1er décembre 1900.

Boissier (*Marie-Louis-Antoine*-Gaston), secrétaire perpétuel de l'Académie française, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 23, quai Conti, Paris (VIe). — Membre de la Société depuis le 8 mai 1869.

Boucherie (Auguste), chef d'escadron d'artillerie coloniale, 28, boulevard Périer, Marseille. — Élu le 9 juin 1906.

Bonnardot (François), archiviste-paléographe, conservateur de la Bibliothèque municipale, les Charmettes, Verdun (Meuse). — Admis dans la Société en 1868 ; président en 1890 ; membre perpétuel.

Boudet (L'abbé H.), curé de Rennes-les-Bains (Aude). — Élu le 4 décembre 1897.

Boyer (Paul-*Jean-Marie-Gabriel*), professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 54, rue de Bourgogne, Paris (VIIe). — Élu le 8 décembre 1888 ; trésorier de 1892 à 1894 ; président en 1901 ; membre perpétuel.

Brandstetter (Prof. Dr R.), Villenstrasse, 14, Lucerne (Suisse). — Élu le 21 juin 1902.

Bréal (Michel-*Jules-Alfred*), membre de l'Institut, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, 87, boulevard Saint-Michel, Paris (V^e). — Membre de la Société en 1865 ; secrétaire depuis 1868 ; membre perpétuel, donateur.

Brunot (Ferdinand), professeur à l'Université, 8, rue Leneveux, et à Chaville (Seine-et-Oise), maison Bohl. — Élu le 20 juin 1903, premier vice-président en 1906.

Bugge (Sophus), associé étranger de l'Institut de France, professeur à l'Université, Kristiania (Norvège). — Élu membre de la Société le 5 janvier 1878 ; membre perpétuel.

40. Caraton (Antoine), ancien membre de l'École française d'Extrême-Orient, attaché à la Bibliothèque nationale, 13, rue Malebranche, Paris (V^e). — Élu le 19 janvier 1901.

Candréa, docteur de l'Université de Paris, professeur au lycée de Craiova (Roumanie). — Élu le 31 janvier 1903.

Cart (Théophile), professeur au lycée Henri IV et à l'École des sciences politiques, 12, rue Soufflot, Paris (Ve).— Élu le 17 décembre 1892; bibliothécaire de 1894 à 1898; trésorier depuis le 1er janvier 1899.

Chabaneau (Camille), correspondant de l'Institut, à Nontron (Dordogne). — Élu le 21 novembre 1868.

Chabot (l'abbé Jean-Baptiste), 47, rue Claude-Bernard, Paris (Ve). — Élu le 23 février 1895.

Champion (Pierre), 5, quai Malaquais, Paris. — Élu le 27 janvier 1906.

Charencey (*Charles-Félix*-Hyacinthe Gouhier, comte de), membre du Conseil général de l'Orne, 72, rue de l'Université, Paris (VIIe). [Adresse de vacances : Saint-Maurice-les-Charencey (Orne)]. — Membre de la Société depuis l'origine et son premier secrétaire; bibliothécaire de 1868 à 1873; président en 1885.

Chatelain, membre de l'Institut, conservateur de la Bibliothèque de l'Université de Paris, Sorbonne, Paris (Ve). — Élu le 31 janvier 1903.

Chilot (*Pierre*-Paul-*Narcisse-Fernand*), 11, rue de la République, Saint-Mandé (Seine). — Élu le 14 janvier 1893; bibliothécaire depuis le 1er janvier 1899.

50. Clarac, professeur au Lycée Montaigne, rue de l'Yvette, Bourg-la-Reine (Seine). — Élu le 30 novembre 1901.

Cohen (Marcel), élève de l'Ecole pratique des hautes études, 45, Chaussée d'Antin, Paris (IXe). — Élu le 2 décembre 1905.

Colinet (Philémon), professeur à l'Université, Louvain (Belgique). — Élu le 25 juin 1892; membre perpétuel.

Constans (Léopold-*Eugène*), professeur à l'Université d'Aix-Marseille, 42, cours Gambetta, Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône). — Élu le 4 juin 1898.

Cornu (Jules), professeur à l'Université, Graz (Styrie), Autriche. — Élu le 19 juillet 1873.

Coubronne (Louis), professeur au lycée, 1, passage Saint-Ives, Nantes (Loire-Inférieure). — Élu le 25 janvier 1879.

Courant (Maurice), secrétaire interprète du ministère des affaires étrangères pour les langues chinoise et japonaise, maître de conférences à l'Université de Lyon, 3, chemin du Chancelier, Ecully (Rhône). — Élu le 7 avril 1900.

Cousin (Georges), maître de conférences à l'Université, 25, rue Saint-Lambert, Nancy (Meurthe-et-Moselle). — Élu le 8 février 1890; membre perpétuel.

Cuny (Albert), agrégé de l'Université, 160, rue Saint-Jacques, Paris (Ve). — Élu le 9 mai 1891, administrateur en 1903-1904.

David (René), ingénieur, 59, avenue Raspail, La Varenne Saint-Hilaire (Seine). — Élu le 18 février 1882.

60. Delaire (Alexis), 29, boulevard des Batignolles, Paris. — Élu le 18 novembre 1876; membre perpétuel.

Delaplane (A.), chef de bureau au Ministère des travaux publics, 244, boulevard Saint-Germain, Paris (VIIe). — Admis dans la Société en 1868.

Delondre (Gustave), 16, rue Mouton-Duvernet, Paris (XIVe). — Membre de la Société en 1865.

Delphin (Gaëtan), la Médersa, Alger (Algérie). — Élu le 30 juin 1894.

Derenbourg (Hartwig), membre de l'Institut, professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes, directeur d'études pour la langue arabe,

à l'École pratique des hautes études, 30, avenue Henri-Martin, Paris (XVIe). — Membre de la Société depuis 1866; secrétaire adjoint de 1866 à 1868 ; membre perpétuel.

Diamantaras (Achille S.), Rhodes (Turquie d'Asie). — Élu le 29 juin 1901.

Dianu (Jean N.), professeur au séminaire central, Bucarest (Roumanie). — Élu le 7 février 1891.

Dihigo (Dr Juan M.), professeur de linguistique et de philologie à l'Université, 110, San Ignacio, La Havane(Cuba). — Élu le 15 décembre 1894.

Donner (O.), sénateur du Grand-Duché de Finlande, Pohjolainen Ranta, 12, Helsingfors (Finlande). — Élu le 19 juin 1869 ; membre perpétuel.

Dottin (*Henri*-Georges), professeur à l'Université, 37, rue de Fougère, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Élu le 6 décembre 1884 ; bibliothécaire de 1888 à 1891.

70. Duchesne (*Charles*-Edmond), agrégé de l'Université, 59, rue Pigalle, Paris (IXe). — Élu le 24 février 1900 ; membre perpétuel.

Durand, administrateur colonial, chargé de cours à l'École des Langues orientales 10, rue de la Pépinière, Paris. — Élu le 28 février 1903.

Durand-Gréville (Émile-*Alix*), 174, rue de Grenelle, Paris (VIIe) [de janvier à mars] et Bois-Briou, Angers (Maine-et-Loire) [d'avril à décembre]. — Élu le 1er avril 1882 ; membre perpétuel.

Dutens (Alfred), 12, rue Clément-Marot, Paris (VIIIe). — Élu le 19 juillet 1879.

Duval (*Paul*-Rubens), professeur au Collège de France, 11, rue de Sontay, Paris (XVIe). — Élu le 18 février 1882; président en 1886.

Ernout (Alfred), agrégé de l'Université, 18, rue Vavin, Paris (VIe). — Élu le 3 décembre 1904.

Ernault (Émile-*Jean-Marie*), professeur à l'Université, 2 *bis*, rue Saint-Maixent Poitiers (Vienne). — Élu le 18 décembre 1875 ; administrateur de 1882 au 24 mai 1884 ; membre perpétuel.

Estlander (Karl-*G.*), professeur à l'Université, Helsingfors (Finlande). — Membre de la Société en 1867.

Étienne (E.), 5, Grande-Rue, Jarville (Meurthe-et-Moselle). — Élu le 6 décembre 1890.

Fay (Professor Edwin W.), University of Texas, 200, W, 24th Street, Austin (Texas, États-Unis). — Élu le 15 décembre 1894.

80. Fécamp (Albert), professeur adjoint à l'Université, bibliothécaire en chef de la Bibliothèque universitaire, 48, rue Pitot, Montpellier (Hérault). — Élu le 13 janvier 1877.

Ferrand (Gabriel), consul de France, Stuttgart (Wurtemberg). — Élu le 30 novembre 1901.

Finot (Louis), directeur adjoint pour la langue sanskrite à l'École pratique des hautes études, 11, rue Poussin, Paris (XVIe). — Élu le 25 juin 1892; trésorier de 1895 à 1898; membre perpétuel.

Fournier (Albert), professeur à l'École supérieure des Lettres, 84, rue Michelet, Mustapha (Alger). — Élu le 5 mai 1894.

Gaidoz (Henri), directeur d'études pour les langues et littératures celtiques à l'École pratique des hautes études, 22, rue Servandoni, Paris (VIe). — Membre de la Société en 1867; administrateur de 1870-1871 au 27 janvier 1877 ; président en 1881.

Gasc-Desfossés (Alfred), professeur au lycée, Bourges (Cher). — Élu le 9 mars 1889.

Gaudefroy-Demombynes (M.), secrétaire-bibliothécaire de l'École spéciale des langues orientales vivantes, professeur à l'École coloniale, 2, rue de Lille, Paris (VIIe). — Élu le 24 mai 1900, président en 1906.

Gauthiot (Robert), directeur adjoint pour la grammaire comparée à l'École pratique des hautes études, 14, rue Mouton-Duvernet, Paris (XIVe). — Élu le 4 décembre 1897 ; administrateur.

Gellée (*Narcisse-Maximilien*-Fernand), membre de la Société académique de l'Oise, Mureaumont, par Formerie (Oise). — Élu le 29 mai 1897.

Gonnet (L'abbé), maison Sainte-Catherine, Écully (Rhône). — Élu le 12 juin 1875 ; membre perpétuel.

90. Goy, professeur à l'École Normale, Tulle (Corrèze). — Élu le 18 février 1905.

Grammont (Maurice), professeur de grammaire comparée à l'Université, 4, rue Jacques Draparnaud, Montpellier. — Élu le 14 décembre 1889.

Grandgent (Charles-*H.*), professeur à l'Université de Harvard, 107, Walker Street, Cambridge (Massachussets, États-Unis d'Amérique). — Élu le 29 mai 1886.

Grasserie (Raoul de la), docteur en droit, juge au Tribunal, correspondant du Ministère de l'instruction publique, 4, rue de Bourbon, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Élu le 14 mai 1887.

Grégoire (Antoine), docteur en philosophie et lettres, professeur à l'Athénée, 49, rue des Crépalles, Huy (Belgique). — Élu le 15 février 1896.

Gregorio (Giacomo de), professeur à l'Université, 207, Via Stabile, Palerme (Sicile). — Élu le 1er décembre 1900 ; membre perpétuel.

Guer (Charles *Guerlin* de), professeur au lycée, Le Puy (Haute-Loire). — Élu le 2 décembre 1899.

Guimet (Émile), directeur du Musée Guimet, avenue d'Iéna, Paris (XVIe). — Élu le 22 janvier 1881 ; membre perpétuel.

Gustafsson (Docteur Fridolf-*Vladimir*), professeur de littérature latine à l'Université, 41, Unioninkatu, Helsingfors (Finlande). — Élu le 16 mai 1885.

Halévy (Joseph), directeur d'études pour les langues éthiopienne et himyarite et les langues touraniennes à l'École pratique des hautes études, 9, rue Champollion, Paris (V^e). — Élu le 13 janvier 1872 ; président en 1888.

100. Hauvion, château de la Queue-les-Yvelines (Seine-et-Oise). — Élu le 20 novembre 1886.

Haverfield (F.), professeur à Christ-Church, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu le 18 novembre 1882 ; membre perpétuel.

Havet (*Pierre-Antoine*-Louis), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, chargé de cours à l'Université, directeur d'études pour la philologie latine à l'École pratique des hautes études, 18, quai d'Orléans, Paris. — Élu le 20 novembre 1869 ; secrétaire adjoint de 1870 à 1882 ; membre perpétuel.

Henry (Victor), professeur de sanskrit et grammaire comparée à l'Université de Paris, 95, rue Houdan, Sceaux (Seine). — Élu le 22 janvier 1881 ; membre perpétuel.

Hériot-Bunoust (L'abbé *Étienne-Eugène*-Louis). — Élu le 19 novembre 1887 ; membre perpétuel.

Huart (Clément-*Imbault*), consul de France, professeur de persan à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 43, rue Madame, Paris (VIe) — Élu le 24 juin 1899 ; président en 1903.

Imbert (J.), receveur de l'enregistrement et des domaines, Monsol (Rhône) [chemin de fer, Beaujeu]. — Élu le 14 décembre 1889.

Jeanroy (A.), professeur à l'Université, 9, rue Montplaisir, Toulouse. — Élu le 6 juin 1903.

Job (Léon), docteur ès lettres, professeur au lycée, 2, rue de la Hache, Nancy (Meurthe-et-Moselle). — Élu le 21 novembre 1885.

Joret (*Pierre-Louis*-Charles-*Richard*), membre de l'Institut, professeur honoraire de l'Université d'Aix-Marseille, 64, rue Madame, Paris (VIe). — Élu le 10 janvier 1874 ; président en 1902 ; membre perpétuel.

110. Keller (Otto), professeur à l'Université, 2, Kreuzherrenplatz, Prague (Bohême). — Élu le 14 janvier 1893.

Kern (H.), professeur de sanskrit à l'Université, 45, Willem-Barenstraat, Utrecht (Pays-Bas). — Élu le 15 mars 1873.

Kirste (*Ferdinand-Otto*-Jean), professeur de philologie orientale à l'Université, 2, Salzamtsgasse, Graz (Autriche). — Élu le 7 janvier 1882 ; membre perpétuel.

Krebs (Adrien), professeur à l'École alsacienne, 89, avenue d'Orléans, Paris (XIVe). — Élu le 14 décembre 1901.

Laborde (Le marquis Joseph de), archiviste aux Archives nationales, 25, quai d'Orsay, Paris (VIIe). — Élu le 29 décembre 1873 ; membre perpétuel.

Lacôte (Félix), professeur au lycée, 1, rue Lakanal, Montluçon (Allier). — Élu le 2 décembre 1905.

Lamouche (Léon), major de la gendarmerie ottomane (mission française), à Serrès (Turquie), viâ Vienne-Salonique. — Élu le 29 février 1896.

Lanman (Charles R.), professeur à l'Université de Harvard, Cambridge Mass. (États-Unis d'Amérique). — Élu le 23 juin 1906.

Laray (Henri), capitaine d'infanterie de marine en retraite, 1, rue Sainte-Geneviève, Versailles (Seine-et-Oise). — Élu le 31 mai 1890 ; membre perpétuel.

Laurent, professeur au Collège Stanislas, 9, rue du Mont-Parnasse, Paris (VIe). — Élu le 14 avril 1883.

120. Lebreton (l'abbé Jules), docteur ès lettres, 5, rue du Regard, Paris. — Élu le 14 janvier 1899 ; membre perpétuel.

Lecocq (Gustave), 7, rue du Nouveau-Siècle, Lille (Nord). — Élu le 3 mai 1890 ; membre perpétuel.

Le Foyer (Henri), 252, rue de Rivoli, Paris (Ier). — Élu le 14 mai 1892.

Léger (Louis-*Paul*), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, professeur à l'École de guerre, 43, rue de Boulainvilliers, Paris (XVIe). — Membre de la Société depuis l'origine; administrateur vice-président de 1866 à 1869 ; président en 1882 ; membre perpétuel.

Lejay (L'abbé Paul-*Antoine-Augustin*), professeur à l'Institut catholique, 119, rue du Cherche-Midi, Paris (VIe). — Élu le 17 mai 1890 ; président en 1898.

Lévi (Sylvain), professeur au Collège de France, directeur d'études pour la langue sanskrite à l'École pratique des hautes études, 9, rue Guy-de-Labrosse, Paris (V^e^). — Élu le 10 janvier 1885 ; président en 1893.

Lévy (Isidore), directeur adjoint pour l'histoire de l'Orient à l'École pratique des hautes études, 4, rue Focillon, Paris (XIVe). — Élu le 30 janvier 1904.

Lindsay (Prof. W.-M.), The University, Saint-Andrews (Écosse). — Élu le 8 juin 1895.

Loth (Joseph), correspondant de l'Institut, professeur à l'Université, 44, faubourg de Redon, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Élu le 25 mai 1878.

Loubat (le duc Joseph-Florimond), 53, rue Dumont-d'Urville, Paris. — Élu le 5 décembre 1903.

130. Maigret (Roger), diplômé de l'École spéciale des langues orientales vivantes, 47, rue Taitbout, Paris (IXe). — Élu le 24 février 1900.

Marçais, directeur de la Médersa, Alger. — Élu le 30 avril 1904.

Marissiaux (Paul), professeur au lycée, 19, place de Vainquai, Saint-Omer (Pas-de-Calais). — Élu le 1er décembre 1894.

Marouzeau (Jules), 4, rue Schœlcher, Paris. — Élu le 27 janvier 1906.

Maspero (*Camille-Charles*-Gaston), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, directeur d'études pour la philologie et les antiquités égyptiennes à l'École pratique des hautes études, directeur général du service des antiquités en Égypte, Le Caire (Égypte). — Membre de la Société en 1867; président en 1880.

Meillet (Antoine), directeur adjoint pour la grammaire comparée et la langue zende à l'École pratique des hautes études, professeur au Collège de France, 24, boulevard Saint-Michel, Paris (VIe). — Élu le 23 février 1889; membre perpétuel.

Mélèse (*Henri*-Gaston), professeur agrégé de l'Université, 5, rue Corneille, Paris (VIe). — Élu le 8 mars 1889.

Melon (Paul), 24, place Malesherbes, Paris (XVIIe). — Élu le 19 novembre 1870; membre perpétuel.

Mendez-Bejarano (Mario), membre du Conseil royal de l'Instruction publique, professeur de littérature à l'Institut, calle de la Luna, 34, pral, Madrid (Espagne). — Élu le 23 avril 1898.

Merwart (K.), Professor Dr, professeur à l'Académie Marie-Thérèse et à la Franz Joseph-Realschule, II, Klanggasse, Vienne (Autriche). — Élu le 21 juin 1884.

140. Meunier (L'abbé J.-M.), ancien élève de l'École pratique des hautes études, professeur à l'Institution Saint-Cyr, Nevers (Nièvre). — Élu le 17 décembre 1898.

Meyer (Alphonse), professeur au lycée, agrégé d'allemand, 9, allées de Fénelon, Cahors (Lot). — Élu le 6 février 1875.

Meyer (*Marie*-Paul-*Hyacinthe*), membre de l'Institut, directeur de l'École des Chartes, 16, avenue de Labourdonnais, Paris (VIIe). — Membre de la Société en 1867; membre perpétuel.

Michel, capitaine de gendarmerie, à Saint-Dié (Vosges). — Élu le 28 mars 1903.

Michel (Charles), professeur à l'Université, 42, avenue Blonden, Liège (Belgique). — Élu le 16 février 1878.

Monseur (Eugène), professeur à l'Université, 217, avenue de Tervueren. Woluwe (Belgique). — Élu le 9 janvier 1885.

Monteil (Ch.), chargé de cours à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 2, rue du Pré-aux-Clercs, Paris (VIIe). — Élu le 18 février 1905.

Nicolas (A.-L.-M.), chez Me Veuve Nicolas, 119, rue de la Tour, Paris. — Élu le 27 mai 1902.

Nitsch (Casimir), docteur de l'Université, 27, rue Lobzowska, Cracovie. — Élu le 30 avril 1903.

Oltramare (Paul), professeur à l'Université, 32, chemin du Nant, Servette, Genève (Suisse). — Élu le 27 mai 1876; membre perpétuel.

150. Osthoff (Hermann), professeur à l'Université, 2, Blumenthalstrasse. Handschuhsheim, Heidelberg (Grand-Duché de Bade). — Élu le 8 juin 1895.

Parmentier (Le général de division *Joseph-Charles*-Théodore), 5, rue du Cirque, Paris (VIIIe). [Adresse de vacances : Malzéville (Meurthe-et-Moselle)]. — Élu le 17 mars 1883; président en 1899; membre perpétuel.

Pascal (Charles), professeur au lycée Janson-de-Sailly, 4, rue de Siam, Paris (XVIe). — Élu le 15 mai 1886.

Passy (Paul-*Édouard*), directeur adjoint pour la phonétique générale et comparée à l'École pratique des hautes études, 11, rue de Fontenay, Bourg-la-Reine (Seine). — Élu le 17 décembre 1892; membre perpétuel.

Peñafiel (Docteur Antonio), professeur de médecine et de chirurgie à l'Université, directeur général du Bureau de statistique, Mexico (Mexique). — Élu le 11 mai 1889; membre perpétuel.

Pernot (Hubert), répétiteur à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 7, rue du Clos-d'Orléans, Fontenay-sous-Bois (Seine). — Élu le 1er décembre 1894.

Pierret (Paul), conservateur du musée égyptien, Palais du Louvre, Paris (Ier). — Était membre de la Société le 1er février 1870.

Pognon (Henri), consul de France, Alep (Syrie). — Élu le 16 février 1884.

Psichari (Jean), directeur d'études pour la philologie byzantine à l'École pratique des hautes études, professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 16, rue Chaptal, Paris (IXe). — Élu le 15 février 1884; administrateur de 1885 à 1889; président en 1896.

Raveau (Camille), physicien au laboratoire d'essais du Conservatoire des arts et métiers, 61, boulevard Sébastopol, Paris (IIe). — Élu le 3 décembre 1898.

160. Regnaud (Paul), professeur de sanskrit et de grammaire comparée à l'Université, Lyon. — Élu le 3 décembre 1904.

Reinach (Salomon), membre de l'Institut, conservateur du musée de Saint-Germain, 4, rue de Traktir, Paris (XVIe). — Élu le 21 février 1880.

Reinach (Théodore), docteur ès lettres, directeur de la *Revue des Études grecques*, 9, rue Hamelin, Paris. — Élu le 14 janvier 1899, président en 1905.

Rhŷs (John), fellow de Jesus College, professeur de celtique à l'Université, The Lodgings, Jesus College, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu le 9 janvier 1875; membre perpétuel.

Roger (Maurice), professeur au lycée Carnot, 2, rue Barye, Paris (XVIIe). — Élu le 20 mars 1886; membre perpétuel.

Rolland (Eugène), 5, rue des Chantiers, Paris. — Membre perpétuel.

Roques (Mario), maître de conférences à l'Université de Paris, directeur-adjoint pour la philologie romane à l'École pratique des hautes études, 2, rue de Poissy, Paris (V^e). — Élu le 5 décembre 1903.

Rosapelly (Le docteur *Marie*-Charles-Léopold), ancien interne des hôpitaux, 10, rue de Buci, Paris (VIe). — Élu le 27 mai 1876; président en 1900; membre perpétuel.

Roudet (Léonce), professeur au lycée de Nancy. — Élu le 28 mai 1904.

Rousselot (L'abbé Pierre-*Jean*), professeur à l'Institut catholique, préparateur au laboratoire de phonétique expérimentale au Collège de France,

23, rue des Fossés-Saint-Jacques, Paris (Ve). — Élu le 17 avril 1886; président en 1895.

170. Sabbathier (Paul), agrégé de l'Université, 15, rue du Cardinal-Lemoine, Paris (Ve). — Élu le 28 décembre 1889.

Sacleux (Le R. P. Ch.), missionnaire apostolique, 30, rue Lhomond, Paris (Ve). — Élu membre de la Société le 7 avril 1894; membre perpétuel.

Sainéan (Lazare), docteur ès lettres, ancien professeur suppléant à l'Université de Bucarest, 135, rue de Tolbiac, Paris. — Élu le 18 mai 1901; vice-président en 1906.

Saussure (Ferdinand de), professeur à l'Université, Genève (Suisse). — Élu le 13 mai 1876; secrétaire-adjoint de 1883 à 1891; membre perpétuel.

Sayce (*Archibald*-Henry), professeur à l'Université, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu le 5 janvier 1878; membre perpétuel.

Schils (L'abbé G.-H.), curé de Fontenoille, par Sainte-Cécile (Belgique). — Élu le 8 juin 1889.

Schlumberger (Gustave-*Léon*), membre de l'Institut, 27, avenue d'Antin, Paris (VIIIe). — Membre de la Société depuis le 3 décembre 1881; membre perpétuel.

Schrijnen (Joseph), docteur en philosophie, professeur au collège, 9, Kristoffelstraat, Ruremonde (Pays-Bas). — Élu le 5 décembre 1891.

Sébillot (Paul), directeur de la *Revue des Traditions populaires*, 80, boulevard Saint-Marcel, Paris (Ve). — Élu le 28 avril 1883; membre perpétuel.

Senart (Émile), membre de l'Institut, 18, rue François Ier, Paris (VIIIe). [Adresse de vacances: château de la Pelice, près la Ferté-Bernard (Sarthe)]. — Élu en 1868; membre perpétuel.

180. Sénéchal (Edmond), inspecteur des finances, 10, boulevard de Bellevue, Draveil (Seine-et-Oise). — Élu le 16 mai 1885; membre perpétuel.

Sépet (Marius), bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, 2, rue de l'Union, Clamart (Seine). — Était membre de la Société le 1er février 1870.

Speijer (J.-S.), professeur de sanskrit à l'Université, 24, Herrengracht, Leyde, (Pays-Bas). — Élu le 2 février 1878.

Stokes (Whitley), associé étranger de l'Institut de France, ancien membre du Council of the Viceroy of India, 15, Grenville Place, Londres S. W. — Élu le 5 novembre 1881.

Storm (Johan), professeur à l'Université, Kristiania (Norvège). — Élu le 23 novembre 1872; membre perpétuel.

Sudre (Léopold-*Maurice-Pierre-Timothée*), docteur ès lettres, professeur au lycée Montaigne, 85, boulevard Port-Royal, Paris (VIe). — Élu le 2 avril 1887; membre perpétuel.

Svrljuga (*Ivan* Kr.), Osiek (Croatie). — Élu le 17 avril 1880.

Taverney (Adrien), villa Espérance, Chauderon, Lausanne (Suisse). — Élu le 17 mars 1883.

Tchernitskij (Mlle Antoinette de), répétitrice au Kievskij Institut, Kiev (Russie). — Élue le 27 avril 1895; membre perpétuel.

Tegnér (Esaias-*Henrik-Vilhelm*), professeur à l'Université, Lund (Suède). — Élu le 17 avril 1875; membre perpétuel.

190. Thomas (Antoine), membre de l'Institut, professeur à l'Université, directeur d'études pour la philologie romane à l'Ecole pratique des hautes études, 75, rue Madame, Paris (VIe). — Élu le 25 janvier 1902, président en 1904.

THOMMEN (Édouard), 17, Sankt Johanns Vorstadt, Bâle (Suisse). — Élu le 2 décembre 1905.

THOMSEN (Vilhelm), professeur à l'Université, correspondant de l'Institut, 36, St-Knuds Vej, Copenhague (Danemark). — Élu le 21 mai 1870; membre perpétuel.

VAZ (M.-J.), professeur, Nawab's Building, Byculla, Bombay (Inde). — Élu le 5 décembre 1903.

VENDRYES (Joseph-*Jean-Baptiste*), professeur à l'Université, 9, rue de la Délivrande, Caen (Calvados). — Élu le 21 mai 1898; membre perpétuel.

VOGÜÉ (Le marquis *Charles-Jean*-Melchior DE), membre de l'Institut (Académie française et Académie des inscriptions et belles-lettres), ambassadeur de France, 2, rue Fabert, Paris (VIIe). — Membre de la Société depuis le 27 mars 1879; membre perpétuel.

WACKERNAGEL (Jakob), professeur à l'Université, Göttingen (Allemagne). — Élu le 20 novembre 1886.

WATEL, professeur honoraire du lycée Condorcet, 42, rue du Bras-d'Or, Boulogne-sur-Mer. — Élu le 13 janvier 1872.

WILBOIS (Le lieutenant-colonel A.), président de la réunion d'instruction des officiers des services des chemins de fer et des étapes, 8, rue des Chalets, Le Mans. — Élu le 15 avril 1876; membre perpétuel.

WIMMER (Ludvig-*F.-A.*), professeur à l'Université, 9, Norrebrogade, Copenhague (Danemark). — Élu le 29 mars 1873; membre perpétuel.

200. WINKLER (Dr Heinrich), Opperau bei Breslau, Post Kletterdof (Silésie prussienne). — Élu le 30 novembre 1889.

ZUBATÝ (Joseph), professeur de sanskrit et grammaire comparée à l'Université, Smíchov, Husova třída, 539, Prague (Bohême). — Élu le 19 décembre 1891.

ZUND-BURGUET (Adolphe), 1, rue de Stockholm, Paris (VIIIe) — Élu le 12 juin 1897.

ACADÉMIE ROUMAINE, Bucarest (Roumanie). — Admise dans la Société le 26 mars 1904.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ARCHÉOLOGIE, Palais Farnèse, Rome (Italie). — Admise dans la Société le 25 mai 1889.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME ORIENT, Hanoï, Tonkin. — Admise dans la Société le 7 avril 1906.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES (section des sciences historiques et philologiques), à la Sorbonne, Paris (V^e^). — Admise dans la Société le 22 février 1902.

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ, à la Sorbonne, Paris (V^e^). — Admise dans la Société le 22 février 1902.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE, Berlin (Allemagne). Adresser : à MM. Asher & Co, libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VIe). — Admise dans la Société le 28 janvier 1899.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE ET UNIVERSITAIRE, Breslau (Allemagne). Adresser : à MM. Asher & Co, libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VIe). — Admise dans la Société le 28 janvier 1899.

210. BIBLIOTHÈQUE ROYALE UNIVERSITAIRE, Göttingen (Allemagne). Adresser : à

MM. Asher & C°, libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VI°). — Admise dans la Société le 28 janvier 1899.

Bibliothèque royale et universitaire, Königsberg i. Pr. (Allemagne). Adresser : à MM. Asher & C°, libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VI°). — Admise dans la Société le 28 janvier 1899.

Bibliothèque royale universitaire, Marburg i. H. (Allemagne). Adresser : à MM. Asher & C°, libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VI°). — Admise dans la Société le 28 janvier 1899.

Bibliothèque universitaire, Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône). — Admise dans la Société le 19 février 1898.

Bibliothèque universitaire, Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme). — Admise dans la Société le 11 juin 1887.

Bibliothèque universitaire, Palais de l'Université, Montpellier (Hérault). — Admise dans la Société le 24 juin 1893.

Bibliothèque universitaire, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Admise dans la Société le 7 mai 1898.

Bibliothèque universitaire, Strasbourg (Alsace). — Admise dans la Société le 15 mai 1897.

Bibliothèque universitaire, section Droit et Lettres, 2, rue de l'Université, Toulouse (Haute-Garonne). — Admise dans la Société le 2 mai 1885.

Bodleian Library, Oxford (Angleterre). — Admise dans la Société le 4 mai 1901.

220. British Museum, Londres (Grande-Bretagne). Adresser : à Messrs. Dulau & C°, libraires, Londres, chez M. H. Le Soudier, 174, boulevard Saint-Germain, Paris (VI°) — Admis dans la Société le 22 novembre 1890.

Cambridge philological society, A. Cowman, Little Saint-Mary's Lane Cambridge (Angleterre). — Admise dans la Société le 28 mai 1904.

Library of Queen's College, Oxford (Angleterre). — Admise dans la Société le 15 juin 1901.

Meyrick Library, Turl Street, Oxford (Angleterre). — Admise dans la Société le 15 juin 1901.

Paulinische bibliothek, Münster-en-Westphalie (Allemagne). Adresser : à MM. Asher & C°, libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VI°). — Admise dans la Société le 16 mars 1901.

Taylor institution, Oxford (Angleterre). — Admise dans la Société le 15 juin 1901.

LISTE DES PRÉSIDENTS

DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

DEPUIS SA FONDATION

	MM.
1864-65.	† A. D'ABBADIE.
1866.	† Émile EGGER.
1867.	† Ernest RENAN.
1868.	† Wl. BRUNET DE PRESLE.
1869.	† F. BAUDRY.
1870-71.	† Émile EGGER.
1872.	† Charles THUROT.
1873.	† Gaston PARIS.
1874.	† Charles PLOIX.
1875.	† L. VAÏSSE.
1876.	† Émile EGGER.
1877.	† Eugène BENOIST.
1878.	Robert MOWAT.
1879.	† Abel BERGAIGNE.
1880.	G. MASPÉRO.
1881.	H. GAIDOZ.
1882.	Louis LÉGER
1883.	H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.
884.	† Stanislas GUYARD.
1885.	H. DE CHARENCEY.
1886.	Rubens DUVAL.
1887.	† James DARMESTETER.
1888.	Joseph HALÉVY.
1889.	† Charles PLOIX.
1890.	F. BONNARDOT.
1891.	† M. DE ROCHEMONTEIX.
1892.	Philippe BERGER.
1893.	Sylvain LÉVI.
1894.	Alexandre BIBESCO.
1895.	P. ROUSSELOT.
1896.	Jean PSICHARI.
1897.	† Alexandre BOUTROUE.
1898.	Paul LEJAY.
1899.	Th. PARMENTIER.
1900.	Ch. ROSAPELLY.
1901.	Paul BOYER.
1902.	Charles JORET.
1903.	Clément HUART.
1904.	† Alexandre LIÉTARD.
1904.	Antoine THOMAS.
1905.	Théodore REINACH.
1906.	GAUDEFROY-DEMOMBYNES.

MEMBRES

ENLEVÉS PAR LA MORT A LA SOCIÉTE

Abbadie (Antoine-*Thomson* d'), membre de l'Institut (Académie des Sciences). — Membre de la Société depuis l'origine et son premier président. Décédé le 20 mars 1897.

Backer (Louis de), lauréat de l'Institut de France, membre de l'Académie royale de Belgique. — Élu le 20 janvier 1894. Décédé en février 1896.

Baissac (Charles), professeur au collège royal de Port-Louis (Ile Maurice). — Élu le 20 juin 1891. Décédé le 3 décembre 1892.

Baize (Louis), professeur au lycée Condorcet. — Élu le 22 janvier 1881; bibliothécaire de 1882 à 1888. Décédé le 6 novembre 1900.

Baron (Charles), maître de conférences à l'Université de Clermont-Ferrand. — Élu le 22 janvier 1887. Décédé le 18 janvier 1903.

Baudry (Frédéric), membre de l'Institut. — Membre de la Société en 1867; président en 1869. Décédé le 2 janvier 1885.

Benloew (Louis), ancien doyen de la Faculté des lettres de Dijon. — Membre de la Société depuis 1868. Décédé en février 1900.

Benoist (*Louis*-Eugène), membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres de Paris. — Membre de la Société depuis le 7 mai 1870; président en 1877. Décédé le 22 mai 1887.

Bergaigne (Abel-*Henri-Joseph*), membre de l'Institut, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, professeur de sanskrit et de grammaire comparée à la Faculté des lettres de Paris. — Membre de la Société en 1864; secrétaire adjoint en 1868 et 1869; président en 1879. Décédé le 6 août 1888.

Bezsonov (Pierre), professeur à l'Université de Kharkov (Russie). — Élu le 23 novembre 1878. Décès notifié à la Société le 19 décembre 1898.

Boucherie (A.), chargé de cours à la Faculté des lettres de Montpellier. — Élu membre le 21 novembre 1868. Décès notifié à la Société le 14 avril 1883.

Boucherie (Adhémar), chef de bataillon en retraite. — Élu le 12 mai 1883. Décédé le 7 mars 1903.

Boutroue (Alexandre-*Antoine*), avocat à la Cour d'appel de Paris. — Élu le 30 juin 1894; président en 1897. Décédé le 3 février 1899.

Brunet de Presle (Wladimir), membre de l'Institut, professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes. — Membre de la Société en 1867; président en 1868. Décédé le 12 septembre 1875.

Carnel (L'abbé), aumônier de l'Hôpital militaire de Lille. — Élu le 5 décembre 1891. Décédé le 22 mars 1899.

Carrière (Auguste), directeur d'études à l'École pratique des hautes études, professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes. — Élu le 10 février 1873. Décédé le 25 janvier 1902.

Chasles (Philarète), professeur au Collège de France. — Élu le 15 février 1873. Décès notifié à la Société le 19 juillet 1873.

Chassang (*Marie-Antoine*-Alexis), inspecteur général de l'Université. — Élu le 12 novembre 1870. Décédé le 8 mars 1888.

Chodzko (Alexandre), chargé de cours au Collège de France et à l'Ecole spéciale des langues orientales vivantes. — Membre de la Société depuis l'origine. Décès notifié à la Société le 16 janvier 1892.

Darmesteter (Arsène), professeur à la Faculté des lettres de Paris. — Membre de la Société en 1870. Décédé le 16 novembre 1888.

Darmesteter (James), professeur au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des hautes études. — Élu le 20 décembre 1873; président en 1887. Décédé le 19 octobre 1894.

Derenbourg (Joseph), membre de l'Institut, directeur d'études à l'École pratique des hautes études. — Membre de la Société depuis le 22 juillet 1871. Décédé le 28 juillet 1895.

Devic (Marcel), chargé de cours à la Faculté des lettres de Montpellier. — Élu le 19 février 1876; vice-président en 1878. Décédé en mai 1888.

Deville (Gustave), ancien membre de l'École française d'Athènes. — Membre de la Société en 1867. Décédé en 1868.

Didion (Charles), inspecteur général des ponts et chaussées. — Elu le 26 avril 1873. Décédé le 26 janvier 1882.

Didot (Ambroise-Firmin). — Admis dans la Société en 1868. Décédé en 1876.

Dosson (Simon-*Noël*), professeur à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand. — Élu le 14 mai 1887. Décédé le 15 février 1893.

Duvau (Louis), directeur adjoint à l'École pratique des hautes études. — Élu le 6 décembre 1884; administrateur du 1er janvier 1892 à juillet 1903. Décédé le 14 juillet 1903.

Édon (Georges), professeur au lycée Henri IV. — Élu le 29 mai 1880. Décès notifié en 1905.

Egger (Émile), membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres de Paris. — Président de la Société en 1866, 1870-71 et 1876. Décédé le 31 août 1885.

Eichthal (Gustave d'). — Membre de la Société depuis 1867. Décédé en 1886.

Fleury (Jean), lecteur à l'Université de Saint-Pétersbourg. — Élu le 21 décembre 1878. Décédé en juillet 1894.

Florent-Lefèvre, député. — Élu le 29 mars 1873. Décédé en 1887.

Fournier (Eugène), docteur en médecine et ès sciences naturelles.— Membre de la Société depuis l'origine. Décédé le 10 juin 1885.

Garnier (*Charles-François-Paul*-Christian), lauréat de l'Institut. — Mort à Paris le 4 septembre 1898; inscrit comme membre perpétuel le 27 mai 1899.

Georgian (Professeur Dr C.-D.) — Élu le 21 mars 1875. Décédé en 1888.

Godefroy (Frédéric). — Élu le 24 mai 1879. Décédé en 1897.

Goldschmidt (Siegfried), professeur à l'Université de Strasbourg. — Élu le 8 mai 1869. Décédé le 31 janvier 1884.

Goullet.— Élu le 7 juin 1873. Décédé en 1887.

Grandgagnage (Charles), sénateur du royaume de Belgique. — Élu le 24 avril 1869.

Graux (Charles-*Henri*), maître de conférences à l'École pratique des hautes études et à la Faculté des lettres de Paris.— Élu le 9 mai 1874. Décédé le 13 janvier 1882.

Gréard (Octave), membre de l'Institut, vice-recteur honoraire de l'Académie de Paris. — Élu le 14 décembre 1889. Décédé le 25 avril 1904.

Grimblot (Paul), ancien consul de France à Ceylan. — Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 4 juin 1870.

Guieysse (Georges-*Eugène*), élève de l'École pratique des hautes études. — Élu le 11 février 1888. Décédé le 17 mai 1889.

Guyard (Stanislas), professeur au Collège de France, maître de conférences à l'École pratique des hautes études. — Élu le 13 avril 1878; président en 1884. Décédé le 7 septembre 1884.

Halléguen (Docteur).— Élu le 9 juin 1877. Décès notifié à la Société le 5 avril 1879.

Hanusz (Jean), professeur agrégé à l'Université de Vienne (Autriche). — Élu le 25 juin 1887. Décédé le 26 juillet de la même année.

Harlez (Mgr Charles de), professeur à l'Université de Louvain. — Élu le 18 novembre 1876. Décédé le 14 juillet 1899.

Hatzfeld (Adolphe), professeur au lycée Louis-le-Grand. — Élu le 1er février 1873. Décédé en octobre 1900.

Hauvette-Besnault, directeur d'études honoraire à l'École pratique des hautes études, conservateur adjoint de la bibliothèque de l'Université. — Membre de la Société depuis 1870. Décédé le 28 juin 1888.

Heinrich (G.-A.), doyen de la Faculté des lettres de Lyon. — Membre de la Société depuis 1867. Décédé en 1887.

Hervé (Camille). — Membre de la Société en 1867. Décédé le 30 août 1878.

Hovelacque (Abel), professeur à l'École d'anthropologie. — Élu le 4 décembre 1869. Décédé en février 1896.

Jackson (James), archiviste-bibliothécaire de la Société de Géographie. — Élu le 22 juin 1879; donateur. Décédé le 17 juillet 1895.

Jaubert (Le comte), membre de l'Institut. — Membre de la Société depuis 1868. Décédé le 1er janvier 1875.

Jozon, député. — Présenté pour être membre de la Société le 2 décembre 1879. Décès notifié à la Société le 9 juillet 1881.

Judas (Le docteur A.-C.), ancien médecin principal de première classe. — Membre de la Société depuis l'origine. Décédé le 17 janvier 1873.

La Berge (Camille de), employé au cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale. — Élu le 3 décembre 1870. Décédé le 13 mars 1878.

Lachaise (L'abbé Romain Czerkas). — Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 26 avril 1873.

Lacouperie (Docteur Albert Terrien de), ancien professeur à l'University College de Londres. — Élu le 9 février 1889. Décédé le 11 octobre 1894.

Lambrior, professeur à l'Université de Jassy. — Élu le 26 mai 1877. Décès notifié à la Société le 17 novembre 1883.

Lenormant (*Charles*-François), membre de l'Institut. — Membre de la Société en 1867. Décédé le 9 décembre 1883.

Lepitre (Abbé A.), professeur à l'Université catholique, Lyon. — Élu le 30 novembre 1901. Décédé en 1906.

Le Saint (François), ancien officier. — Membre de la Société en 1866. Décédé en 1867.

Lévy (B.), inspecteur général de l'instruction publique. — Élu le 24 janvier 1874. Décédé le 24 décembre 1884.

Liétard (le docteur Alexandre), médecin inspecteur des eaux, correspondant de l'Académie de médecine. — Membre de la Société en 1866 président en 1904. Décès notifié à la Société le 13 février 1904.

Littré (*Maximilien-Paul*-Émile), membre de l'Institut. — Membre de la Société depuis 1868. Décédé en 1881.

Loeb (Isidore), professeur au Séminaire israélite. — Élu le 19 décembre 1885. Décédé le 2 juin 1892.

Lottner (Le docteur Karl), ancien professeur à Trinity College (Dublin). — Membre de la Société en 1867. Décédé le 5 avril 1873.

Lutosławski (Stanislas), élève de l'Université de Dorpat. — Élu le 19 décembre 1885. Décès notifié à la Société le 18 février 1892.

Malvoisin (Édouard), agrégé de l'Université. — Membre de la Société depuis 1865; bibliothécaire du 7 février 1880 au 31 décembre 1881. Décédé le 5 janvier 1895.

Massieu de Clerval. — Membre de la Société depuis 1866. Décédé le 18 juin 1896.

Mathieu (E.), traducteur aux établissements Schneider. — Élu le 8 mars 1890. Décédé le 29 décembre 1897.

Maury (*Louis-Ferdinand*-Alfred), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, ancien directeur des Archives nationales. — Membre de la Société en 1868. Décédé le 12 février 1892.

Menagios (Demetrios de), docteur en droit et en philosophie. — Élu le 10 janvier 1874. Décédé en 1891.

Merlette (*Auguste*-Nicolas). — Élu le 20 novembre 1886. Décédé le 13 mai 1889.

Meunier (*Louis*-Francis), docteur ès lettres. — Membre de la Société en 1866; trésorier de 1872 à sa mort. Décédé le 11 mars 1874.

Meyer (Maurice), ancien professeur à la Faculté des lettres de Poitiers, inspecteur de l'enseignement primaire. — Admis dans la Société en 1868. Décédé en 1870.

Mohl (F.-G.), lauréat de l'Institut, professeur agrégé de philologie romane à l'Université de Prague, professeur à la Československá Akademie. — Élu le 21 novembre 1885, administrateur en 1890-91. — Décès notifié le 21 septembre 1904.

Moisy (Henri), notaire honoraire, juge honoraire au Tribunal civil de Lisieux. — Élu le 12 juin 1875. Décédé le 3 novembre 1886.

Montalk (*J.-W.* E. Potocki de), professeur à University College, Auckland (Nouvelle-Zélande). — Élu le 18 juin 1898. Décédé le 6 septembre 1901.

Muir (John), correspondant de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres). — Élu le 21 novembre 1868. Décédé le 15 mars 1882.

Nigoles (O.), professeur au lycée Janson de Sailly. — Élu le 13 juillet 1878. Décès notifié à la Société le 22 décembre 1888.

Pannier (Léopold), attaché à la Bibliothèque nationale. — Était membre de la Société le 1er février 1870. Décès notifié à la Société le 20 novembre 1875.

Paplonski (J.), directeur de l'Institut des sourds et muets de Varsovie. — Élu le 27 février 1869. Décédé le 28 novembre 1885.

Paris (Gaston-*Bruno-Paulin*), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, administrateur du Collège de France, président honoraire

et directeur d'études à l'École pratique des hautes études. — Membre de la Société en 1867; vice-président en 1869, en 1870-1871 et en 1872; président en 1873; membre perpétuel. Décédé le 5 mars 1903.

Pauli (Carl), docteur en philosophie, professeur au Lycée cantonal, Lugano. — Élu le 3 mars 1883. Décédé en août 1901.

Pedro II (S. M. dom), empereur du Brésil, associé étranger de l'Institut de France (Académie des Sciences). — Membre de la Société depuis le 12 mai 1877. Décédé le 5 décembre 1891.

Pellat, doyen de la Faculté de droit de Paris. — Était membre de la Société le 1er février 1870. Décès notifié à la Société le 18 novembre 1871.

Pierron (Alexis), ancien professeur au lycée Louis-le-Grand. — Admis dans la Société en 1868. Décès notifié à la Société le 7 décembre 1878.

Ploix (Charles-*Martin*), ingénieur hydrographe. — Membre de la Société en 1867; président en 1874 et en 1889. Décédé le 21 février 1895.

Ponton d'Amécourt (Le vicomte Gustave de). — Membre de la Société en 1866. Décès notifié à la Société le 28 janvier 1888.

Queux de Saint-Hilaire (Le marquis de). — Élu membre de la Société le 4 novembre 1882. Décédé en novembre 1889.

Rambaud (Jean-Baptiste-*Antoine*), capitaine breveté d'artillerie coloniale. — Élu le 7 décembre 1900. Décès notifié à la Société le 18 juin 1904.

Renan (*Joseph*-Ernest), membre de l'Institut, administrateur du Collège de France. — Membre de la Société depuis l'origine; président en 1867. Décédé le 2 octobre 1892.

Renier (*Charles-Alphonse*-Léon), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, président de la Section des sciences historiques et philologiques à l'École pratique des hautes études, conservateur de la Bibliothèque de l'Université. — Élu le 24 avril 1869. Décédé le 11 juin 1885.

Riant (Paul-*Édouard* Didier, comte), membre de l'Institut. — Membre de la Société en 1867. Décédé en décembre 1888.

Ricochon (Le docteur Jean), conseiller général des Deux-Sèvres. — Élu le 24 février 1900. Décédé le 4 mai 1902.

Riemann (Othon), maître de conférences à l'École normale supérieure et à l'École pratique des hautes études. — Élu le 3 décembre 1881. Décédé le 16 août 1891.

Rieutord. — Élu le 15 mars 1873. Décédé le 14 janvier 1884.

Rochemonteix (*Frédéric-Joseph*-Maxence-*René* de Chalvet, marquis de), professeur libre à la Faculté des lettres de Paris. — Élu le 7 juin 1873; président en 1891. Décédé le 30 décembre 1891.

Ronel (Charles), chef d'escadron de cavalerie en retraite. — Élu le 8 janvier 1881. Décès notifié à la Société le 26 juin 1886.

Rougé (Le vicomte Emmanuel de), membre de l'Institut, professeur au Collège de France. — Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 4 janvier 1873.

Rudy (Charles). — Membre de la Société depuis l'origine. Décès notifié à la Société le 10 juin 1893.

Sayous (Édouard), professeur à la Faculté des lettres de Besançon. — Élu le 2 mai 1885. Décédé le 19 janvier 1898.

Schœbel (Ch.). — Membre de la Société depuis l'origine. Décès notifié à la Société le 8 décembre 1888.

Seillière (Aimé). — Élu le 13 février 1869. Décès notifié à la Société le 19 novembre 1870.

Specht (Edouard). — Membre de la Société depuis 1866. Décédé en 1906.

Sturm (Victor), directeur de l'École indusstrielle, Esch-sur-l'Alzette (grand-duché de Luxembourg). — Élu le 20 février 1875. Décès notifié à la Société le 6 avril 1905.

Tholozan (Le Dr Désiré-Joseph), médecin principal de l'armée française, membre correspondant de l'Institut et de l'Académie de médecine. — Élu le 18 avril 1896. Décédé le 30 juillet 1897.

Thurot (*François*-Charles), membre de l'Institut, maître de conférences à l'École normale supérieure. — Admis dans la Société en 1868 ; président en 1872. Décédé le 17 janvier 1882.

Todd (J. *Henthorn*), senior fellow, professeur d'hébreu et conservateur de la bibliothèque à Trinity College (Dublin). — Admis dans la Société en 1868. Décédé le 28 juin 1869.

Tournier (Édouard), directeur d'études à l'École pratique des hautes études, maître de conférences à l'École normale supérieure. — Membre de la Société depuis l'origine ; vice-président en 1872. Décédé le 29 mars 1899.

Vaïsse (Léon), directeur honoraire de l'École des sourds et muets. — Membre de la Société en 1866 ; président en 1875. Décédé le 10 juin 1884.

Vallentin (*Ludovic-Lucien-Mathieu*-Florian), substitut du procureur de la République à Montélimar, directeur du *Bulletin épigraphique de la Gaule*. — Élu le 21 janvier 1882. Décès notifié à la Société le 9 juin 1883.

Van der Vliet (J.), professeur à l'Université d'Utrecht (Pays-Bas). — Élu le 11 mars 1893. Décès notifié à la Société le 15 novembre 1902.

Wharton (Edward-Ross), fellow and lecturer of Jesus College (Oxford). — Élu le 7 février 1891. Décédé le 4 juin 1896.

VARIÉTÉS

ÉTYMOLOGIES FRANÇAISES

BERNIQUE — BLONDE — BOBO — GRELIN — GRELUCHON — LAPIN — ORIGNAC — OSTORIN — PÉPIN — PIAILLER — PIAULER, PIOLER — POPOTE — RAMINAGROBIS — RATINE — SERVIETTE.

I. BERNIQUE n'est ramené par Littré à aucune étymologie plausible. Il ne cite d'ailleurs qu'en passant l'opinion fort peu soutenable qui consiste à voir dans ce mot l'allemand *Aber nicht* « Mais non ». Effectivement, ces termes n'eussent-ils pas donné, en français, quelque chose comme *Barniche*? Sans doute, le docte philologue ignorait le sens que revêt en Bretagne le substantif *Bernique* et qui, croyons-nous, en fournit l'étymologie. On l'emploie pour désigner un coquillage univalve de la famille des Gastéropodes, appelé sur la côte normande, *Patelle* (pour *Platelle*), litt. « petit plat ». Ce n'est autre chose que le *Lépas* des Conchyologistes. De forme conique, le mollusque en question s'attache comme une sorte de ventouse aux rochers et il faut agir par surprise ou déployer une certaine force pour l'en détacher. Aussi dit-on, en manière de proverbe, d'un homme habile qu' « il ferait passer sa barque entre la bernique et le rocher ».

De ce qui vient d'être dit, on a droit de conclure à l'origine celtique du mot en question. Déjà M. Whitley Stokes, sans citer, il est vrai, le mot *Bernique* comme appliqué à

un coquillage, mentionne, du moins, l'irlandais *Bairnech* « Lépas »; le gallois *Brennig-en* (même sens). Cela nous ramènerait à un gaulois hypothétique *Barennikâ* équivalent littéral de « Rupestre, animal des rochers », d'une forme *Barenn* « Rocher ». Le grec a tiré, à peu près de la même façon, Λεπάς « Patelle », de Λέπας « Roc, rocher ». Ajoutons par parenthèse que les noms allemands du même animal, à savoir *Tellermuschel* (coquillage-assiette) ou *Napfschneke* « colimaçon-écuelle » rappellent, eux aussi, pour le sens, le terme grec et le normand *Patelle*.

On a voulu, nous le savons, voir dans l'interjection du français actuel *Bernique* synonyme de « Je m'en moque, fichez-moi le camp », une déformation de *Bren* « son », mot d'origine celtique employé jadis comme particule péjorative, mais suivie de la finale *ique* dont on trouve l'exemple chez Rabelais, dans le vocable fantaisiste *Merdique*. Ne semblera-t-il pas aussi simple pour le moins de voir dans cette particule *Bernique* le nom même du coquillage, pris dans un sens détourné et ironique. N'oublions pas que ce mollusque, peu estimé en qualité de comestible, n'a pas grande valeur. Rien d'étrange à ce que l'on ait dit d'abord « Des Berniques », puis, par abréviation, « Bernique », dans le même sens ironique où nous disons « des navets », d'aussi fades légumes n'étant pas jugés dignes de plus de considération.

Le vieux français *Bernicles* cité par Roquefort comme synonyme de « rien, un rien » constitue visiblement, sous une forme plurielle, un diminutif de *Bernique* et répondrait au pied de la lettre à « petites patelles, petits lépas » pour « choses de nulle importance ». Du reste, dans la langue de nos aïeux, *Bernicle,* ainsi qu'on devait s'y attendre, apparaît encore avec le sens de *Lépas*. Un doublet de ce substantif, à savoir *Bernacle,* désigne parfois l'*Anatiffe lisse,* espèce de coquillage à cinq valves et muni d'un pédoncule au moyen duquel il s'attache, soit aux vaisseaux, soit aux pièces de bois charriées par la mer. D'après la croyance populaire, ce mollusque donnait naissance à une sorte d'oie sauvage appelée en raison de cette circonstance, *Oie bernache* (altération de *Bernacle*) et, par voie d'abréviation, *Barnache, barnacle, bernache, bernacle*; bas latin, *Bernaca, barnaces, bernicla*;

anglais, *Barnacle*. C'est l'oiseau de passage désigné, le plus souvent, en langage populaire, du nom de *Cravan*. Il est appelé en hollandais *Zeegans* « oie marine » ou *Rotgans* « oie rouge » ; *Prutgås*, litt. « Pedens anser » en suédois et enfin *canard érythrope* par Gmélin.

Littré admet l'origine irlandaise des noms de dérivé *Barnache, barnacle* et les tire, lui aussi, de *Barenn* « rocher », mais là où nous aurions peine à suivre l'éminent philologue, c'est lorsqu'il veut dériver le nom du coquillage de celui de l'oiseau. Le contraire nous semble clairement établi par tout ce que nous venons de dire. C'est bien du nom du rocher qu'a été tiré celui du coquillage qui y cherche asile et qui a fini par s'appliquer à un palmipède.

II. BLONDE, employé en style de vénerie pour désigner les mamelles des femelles chez certains carnassiers, par exemple l'ourse et la louve, n'a sans doute rien à faire étymologiquement avec notre adjectif *blond*, lequel est de source germanique. Nous y verrons une simple déformation de *Bronde* qui possède le même sens dans plusieurs patois français, spécialement en normand et en picard. *Bronde*, à son tour, a certainement été pris au celtique ; cf. bas-breton *vron* « mamelles » d'un gaulois hypothétique *Brondâ, brondjo-s*. La racine première en devrait, d'après M. Whitley Stokes, être cherchée dans un radical verbal *Brond* « s'enfler, être élevé », d'où le gallois *Brynn* « colline ».

III. BOBO présente certaines difficultés à l'étymologiste et il ne semble pas qu'elles aient été encore surmontées toutes. Littré y voit simplement un « terme enfantin » et paraît le tenir pour formé par une sorte d'onomatopée. Sans doute, il a été constitué suivant les règles propres au langage des enfants qui affectionnent les dissyllabes obtenus par la répétition du même élément composant. Nous répugnons toutefois à l'idée qu'il soit né par voie de génération spontanée, procédé d'un usage moins fréquent à notre avis qu'on ne le suppose d'ordinaire.

Le substantif en question pourrait bien constituer un de ces rarissimes emprunts faits par notre langue au basque. Consultons, sur ce point, le dictionnaire de Larramendi. Nous y verrons que dans le parler des marmots du Guipuscoa,

Pupu,a est pris comme synonyme de « mal léger ». Il n'est pas d'ailleurs, sans doute, euskarien d'origine. Reconnaissons-y, mais avec adjonction d'un *u* final euphonique, indiquant parfois le substantif, l'espagnol *Pupa* « petit mal, petite croûte sur la peau ». Ce n'est, mais avec un notable changement de sens, que le vieux béarnais *Poop* « Balle, balle de grain, capsule enveloppant ledit grain » et qui, en béarnais moderne, devient *Poup*, *poub*. L'adoucissement de la labiale finale a dû naturellement amener celui de la labiale initiale, dans le parler des nourrissons. L'on conçoit d'ailleurs qu'une petite croûte sur la peau ait été comparée à la pellicule qui enveloppe le grain.

Maintenant, quelle serait l'origine première à attribuer à tous ces mots ? La question semble difficile à résoudre. L'opinion la plus admisssible, à notre avis, consisterait à voir dans *Poup* une sorte de doublet au sens de « mamelle, mamelon ». Voyez ce qui sera dit au sujet de *Popote*. Quant à l'espagnol *Bobo* au sens de « simple, sot, niais » et que Larramendi nous donne en composition dans *Sayobobo*, sorte de vêtement porté au théâtre par des acteurs jouant les grotesques, nous croyons son apparition d'époque relativement récente. Peut-être même a-t-il été pris, mais avec un changement sémantique considérable, au français *Bobo*.

IV. GRELIN, espèce de corde plus mince que celle qui retient l'ancre, est ramené par Littré à une forme allemande *greling* (même sens), non indiqué dans le dictionnaire étymologique de M. Kluge. Ce terme se trouvant tout à fait isolé au sein de la famille germanique, nous nous rangerions volontiers à l'avis de M. Darmesteter, lequel croit le terme allemand emprunté au français. Ne serait-il pas plus logique d'y reconnaître notre adjectif « grêle », du latin *gracilis*, mais munie de la finale *in* quelquefois diminutive. Cf. *Fortin*, *muretin*, *tableautin*. Ce serait donc le cordage plus mince, plus grêle que celui destiné à retenir l'ancre.

V. GRELUCHON, synonyme de ce que l'on appelle en style vaudevillesque « le plus heureux des trois », a donné lieu à bien des discussions. On ne saurait guère, comme le veut le dictionnaire de Trévoux, y voir le bourguignon *grelu* au sens de « pauvre, misérable, de peu de valeur ». Littré le

considérerait volontiers comme fabriqué d'après le nom d'un soi-disant *saint Greluchon* ou *Guerluchon,* invoqué dans certaines régions de la France par les femmes désireuses d'avoir des enfants. N'est-il pas effectivement clair, à priori, que le nom du saint ne constitue qu'un dérivé? Est-ce que les saints *Ferréol* et *Liénard,* implorés par les captifs ennuyés de leur détention, ne tirent pas leur appellation de « fer » et de « lien ». Une observation analogue peut être faite au sujet de saint *Pansard,* patron des goinfres au pays de Béarn et qui tire son nom de *Panse*. Et puis, dans l'hypothèse même par nous combattue, resterait à se demander d'où vient ce mot de saint Guerluchon. C'est précisément ce qu'on ne nous dit pas.

Le fait est que le terme français doit être regardé comme pris au patois du Berry[1]. *Guerliche* ou *greliche* s'y rencontre comme synonyme de *Membrum virile infantis*. Les femmes de cette province s'adressent à saint *Guerluchon* ou *Gr'luchon* pour être fécondes, de même qu'ailleurs les épouses stériles prient saint André (cf. gr. ἀνήρ, vir). Les fonctions dont on charge le bienheureux en question expliquent qu'il ait tiré son nom de *greliche* ou *guerliche*. Mais, en définitive, d'où vient ce dernier mot?

On a voulu le tirer de l'adjectif « grêle ». Ne serait-il pas plus naturel d'y reconnaître le latin *virgula,* mais avec une finale *iche* que nous retrouvons dans *corniche, pouliche, bourriche*? Remarquons qu'en français du moyen âge *virga* se prenait couramment comme synonyme de *membrum virile*.

VI. LAPIN est, sans doute, un de ces mots sur l'origine duquel on a le plus discuté. Littré, tout en la déclarant fort obscure, cite l'opinion de Diez, lequel y croyait retrouver la même racine que dans *clapier,* terme d'origine celtique. La façon de voir de Scheber, qui rattache ce vocable à *Lepus,* nous semble, somme toute, bien peu satisfaisante et nous demandons la permission de faire valoir quelques arguments supplémentaires en faveur de la thèse soutenue par ce philologue. Si la finale *in* a ici une valeur diminutive ou déri-

1. M. Coudereau, *Sur le dialecte berrichon,* p. 370 du t. Ier (2e série) des *Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris,* Paris, 1873.

vative, *lapin* serait donc, en quelque sorte, synonyme de « petit lièvre, lièvre d'importance secondaire ». Précisément ce rongeur se distingue, à première vue et même d'assez loin, du lièvre par sa taille plus exiguë. Reste maintenant à se demander pourquoi le *e* de *lepus* se serait tranformé en *a*. La chose s'explique, à notre avis, par l'hypothèse, on ne peut plus acceptable, que le mot *lapin* aura pénétré dans le dialecte de l'Ile-de-France par quelques patois du Nord tels que le briard ou le picard où la substitution en question est fréquente. Aujourd'hui encore en Picardie, le peuple dit couramment *piache* pour *pièce*.

Faisons observer enfin que le français *lapereau,* qui rappelle si étroitement l'italien *leporello* « lepusculus », militerait encore en faveur du rapprochement ici proposé.

VII. ORIGNAC désignait en français du XVIIe siècle le *Wapiti* ou grand cerf du Canada. Ce n'est, en tout cas, que le basque *Orennak* (prononcez *Oregnak*), forme active d'*Orenna* « Cervus ». Ne soyons pas surpris d'un pareil emprunt. Comme nous l'apprend le vieux narrateur Lescarbot, on comptait un grand nombre de Basques parmi les Français faisant la traite avec les sauvages des rives du Saint-Laurent. Naturellement, ces enfants des vallées pyrénéennes firent entrer beaucoup de mots pris à leur idiome maternel, dans la sorte de *Lengua franca* employée pour leurs relations commerciales.

On conçoit, sans peine, que le mot euskarien ait pénétré en français, puisqu'il s'agissait de nommer un animal nouveau et inconnu en Europe.

En tout cas, peu de termes ont subi autant de vicissitudes sous le rapport de l'orthographe. On le trouve cité sous la forme relativement la plus correcte dans la *Chronique septentrionale de Palma Cay* que mentionne Darmesteter. On y lit : « Bestes sauvages, comme orignacs, cerfs, etc. »

Le dictionnaire de l'Académie, dans son édition de 1762, corrigea, assez fâcheusement ce mot dont on ignorait sans doute déjà l'étymologie en *orignal,* lequel devient *original*

1. Lescarbot, *Histoire de la nouvelle France,* liv. III, ch. VII, *apud* Picart, *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples,* t. VII, ch. V, p. 345 (en note).

dans l'édition de 1878. Ne serait-il pas logique, si l'on ne veut pas en revenir au basque *oregnak, orennak,* tout au moins, de reprendre la vieille forme *orignac* ?

Ajoutons, au reste, pour être complets, qu'il a été traité ailleurs des affinités que présente le mot basque sus-indiqué avec ses synonymes dans bon nombre d'idiomes appartenant d'ailleurs aux familles les plus diverses[1].

VIII. OSTORIN « autour, sorte d'oiseau de proie ressemblant au milan », terme du vieux français que nous trouvons également écrit *osterin, ostarin* nous est donné par Locorne de Saint-Palaye comme désignant une sorte de fourrures. Il cite, à ce propos, le membre de phrase : « Cent pourpres et cent osterins. » M. Godefroy lui attribue les valeurs diverses de « couleur pourpre, teinte empourprée » et de « vêtement pourpre » et reconnaît, d'ailleurs, sa parenté avec le nom de l'Autour jadis écrit *estoire, estoir, hostur, ostor, ostoir, oitour*. Cf. le vieux provençal et vieux béarnais *austor* (même sens), béarnais *austour,* italien *astore,* espagnol (avec chute du *t* médial) *azor,* d'où le basque *azore*$_{1}$*a,* portugais *açor*. Tous ces mots se rattachent d'ailleurs au bas latin *asturius,* de la même façon que notre « vautour » à une forme *vulturius*. Ajoutons qu'*asturius* ne constitue lui-même qu'un dérivé du latin *astur,* désignant à la fois un habitant des Asturies et le rapace en question, ce dernier étant considéré comme l'oiseau asturien par excellence, de même que pour nous *dindon* constitue le gallinacé importé des Indes. C'est encore par une métaphore analogue que nous disons « un percheron » à la fois pour un natif du Perche et un cheval de la race propre à ce pays ; « un canari » pour un serin de l'espèce propre aux îles Canaries ; un « crèvecœur » pour un poulet de la race de Crèvecœur.

Sur un seul point, nous nous permettrions de nous écarter de l'opinion émise par M. Godefroy et proposerions une autre explication du motif pour lequel le nom d'*ostorin* a été donné à une étoffe. C'est, dit-il, que sans doute on l'aura fabriquée avec la dépouille de l'autour. Quel massacre ne

1. *Origine étrangère de quelques noms d'animaux dans les dialectes nord-asiatiques*, p. 261 et suiv. du t. XXXII de la *Revue de linguistique et de philologie comparées*, Paris, 1899.

faudrait-il point alors faire de ces oiseaux pour obtenir un vêtement complet? La vérité nous apparaît plus simple. *Ostorin* aura d'abord signifié « ce qui est de la couleur de l'autour », c'est-à-dire d'un pourpre foncé et tirant sur le brun. Ensuite, on aura appliqué le mot à un tissu de la teinte en question. N'est-ce pas par un procédé analogue que le mot *blonde* s'emploie pour désigner un genre de tissu primitivement de nuance claire. Il est même curieux de rappeler l'extension abusive au point de vue étymologique qu'a subie ce mot, puisque l'on fabrique des *blondes* blanches ou noires *ad libitum*.

IX. PÉPIN a été expliqué de plusieurs façons, mais dont aucune ne nous semble pleinement satisfaisante. Frisch, nous dit Littré, y voit le latin *pepo* « melon, concombre » et pense qu'à l'origine le mot français désignait spécialement la graine de ces cucurbitacées. Sans doute, l'espagnol *pepino,* dans lequel il faut bien reconnaître un dérivé du latin *pepo,* signifie « concombre », mais, nulle part, nous ne le rencontrons pris au sens de « grain ».

Diez préférait rattacher *pépin* à la même racine que « pépie ». De fait, l'espagnol *pepita* possède les deux sens. Mais au point de vue sémantique comme à celui de la forme, il y a assez loin de *pepita* à pépin.

Ne vaudrait-il pas mieux tirer ce dernier du *pepe* « poivre » de l'espagnol et du béarnais, dérivés eux-mêmes du latin *piper,* mais avec adjonction d'une finale *in* sans doute diminutive? De l'idée de poivre, on a bien pu passer à celle de « grain de poivre », puis de grain de fruit en général.

En vieux français (XIVe siècle), *pépin* devient parfois synonyme de « jardinier ». De l'idée de « graine » ne sera-t-on point passé à celle de l'homme qui la fait pousser.

Par exemple, nous ne pensons pas que *pépin* pris en argot au sens de « parapluie » ait rien à faire étymologiquement avec les précédents. Son origine nous reste inconnue.

Ajoutons, pour être complets, que l'espagnol *pepita* « pépin » et « pépite » a tout l'air de se rattacher, lui aussi, à *pepe*. Ce serait litt. « le petit grain de poivre », la plupart des pépites étant généralement de petite dimension.

X. PIAILLER a parfois été considéré comme venant de

« pie » ; ce serait « crier comme la pie ». Scheber préfère voir dans la syllabe *pi* une simple onomatopée. Enfin Littré semble avoir touché de bien près à la vérité en tirant ce verbe du latin *pipilare* « piauler, pioler ». La parenté entre tous ces termes, bien que réelle, ne nous semble pas directe. Voici, à notre avis, comment se doit établir la généalogie du mot ici étudié.

1° Le latin *pipare* « caqueter, glousser comme la poule, miauler à la façon de l'épervier » donne le substantif dérivé *pipio* « pigeonneau », litt. « l'oiseau qui glousse, qui pépie » ;

2° *Pipio,* à son tour, a fourni le latin *pipilare, pipiare.* Ce dernier est l'ancêtre direct du vieux français *pipier,* devenu aujourd'hui pépier.

3° De *pipier,* nous croyons pouvoir, sans trop de témérité, dériver une forme hypothétique, à la fois itérative et fréquentative, *pipiailler* qui serait au précédent dans le même rapport que *criailler* à *crier* et *tirailler* à *tirer* ;

4° Enfin, la syllabe initiale sera tombée dans *pipiailler,* comme elle l'a fait dans *gouailler,* du vieux français *goguayer,* dans *minot,* d'un primitif *hémine,* dans le grec τράπεζα « table », pour τετραπεζα. De là *piailler.*

XI. PIAULER, PIOLER a au fond la même racine que le précédent. De *pipio* « pigeonneau », on a droit de déduire un diminutif *pipiolus,* lequel aura donné comme verbe *pipiolare,* dont la syllabe initiale disparut comme dans *piailler.* Inutile d'ajouter que *piauler* constitue une simple variante orthographique de *pioler.*

XII. POPOTE pourrait bien constituer avec *bobo* et *orignal,* un de ces termes que notre idiome aura empruntés à l'euskarien. Ne serait-ce pas tout simplement un diminutif de *popa* qui, suivant Larramendi, désigne, chez les Basques du Guipuscoa, une soupe d'enfant. Ce n'est pas à dire que le mot soit basque quant à son origine première. Comment ne pas lui reconnaître une parenté avec le roman *popar* cité par Roquefort, avec l'espagnol *popar,* lequel signifie, à la fois, « dorloter, cajoler » et « mépriser, dédaigner » ? Maintenant, d'où vient ce verbe ? Il nous fait tout l'effet d'un dérivé du vieux béarnais *pope* « mamelle », vieux provençal (d'après Roquefort) *popa* « poitrine, sein, mamelle », béarnais mo-

derne *poupe,* même sens, d'où notre terme de vénerie *poupe,* synonyme de *bronde* ou de *blonde* (voy. ce dernier mot) et désignant les mamelles chez les femelles de certains carnassiers. Reconnaissons avec Diez, dans ces substantifs *pope, popa,* le latin *pupa, pupus* « fillette, petit garçon ». Ne peut-on pas citer l'exemple de métaphores analogues dans le grec κορή (dialecte Dorien) et κόρα, l'espagnol *niña* qui signifient tout à la fois « jeune fille » et « prunelle de l'œil »? Rapprochez-en notre français *pupille,* lequel présente des valeurs assez analogues. On sera passé du sens de « jeune fille » à celui de « mamelle », puis à la valeur de « substance alimentaire, soupe » et enfin de *popote.*

Faisons observer, en terminant, que *popote* ne saurait guère être rapproché de son synonyme *cocote* en argot parisien. *Cocote* présenterait-il une certaine parenté avec le latin *coquina*? Nous ne le croyons pas. Impossible en tout cas d'expliquer comment la double gutturale dure se serait transformée en labiale.

XIII. RAMINAGROBIS est dans La Fontaine un nom de matou. Littré rapproche, et avec toute raison, suivant nous, la partie initiale de ce mot du berrichon *rominer* pour « ronronner », sans doute du latin *ruminare.* En effet, le chat qui ronronne a pu, à certains égards, être comparé à la vache en train de ruminer. On ne nous explique pas, il est vrai, ce que signifie la finale *grobis.* Rappelons que ce mot peut-être apparenté à « croupe, croupion » est pris par Rabelais comme synonyme de dos. *Raminagrobis* serait donc l'équivalent de « dos qui ronronne » ou pour parler plus clairement « animal qui ronronne en faisant le gros dos ». On sait que c'est l'habitude de tous les félins, y compris le tigre.

Cette étymologie nous semble bien plus satisfaisante que celle proposée par nous antérieurement et qui consistait à voir dans le terme en question un composé macaronique de « rat », du latin *minax* et de *grobis* « dos », au pied de la lettre « qui menace le dos des rats ».

XIV. RATINE, sorte d'étoffe à lignes saillantes dont Littré déclare ignorer la provenance, nous fait tout l'effet d'un mot pris au celtique. M. Whitley Stokes cite le gaulois hypothétique *ratis* « fougère » pour un primitif *pratis*; cf.

irlandais *raith* (même sens), gallois *rhedyn*, bas-breton *raden*, *radenenn*, vieux breton *raten* « fougeraie ». Le savant anglais en dérive également, et avec toute raison suivant nous, le basque *iratze* « fougère ». Le *i* initial semble bien ici prosthétique, puisque dans la langue euskarienne aucun mot ne peut commencer par un *r*. Quant au *t* de la dernière syllabe représentant un *t* archaïque, rappelons le *artza* basque (ours) visiblement apparenté à l'irlandais *art*, lequel a le même sens. On observera d'ailleurs que les lignes saillantes de l'étoffe appelée *ratine* ressemblent assez aux stries dont se trouve marqué le dessous des feuilles de la fougère.

XV. SERVIETTE est ramené par Diez et Darmesteter à la même racine que l'on retrouve dans *servir*. Toutefois, on ne nous explique pas de quelle façon s'est opérée cette dérivation. A notre avis, c'est par la forme espagnole *servilleta* (même sens) que l'on peut l'établir. La finale *eta* constitue visiblement un diminutif. Nous nous trouvons donc reportés à un primitif *servilla*, synonyme en espagnol de « chaussure commune, chausson », diminutif à son tour de *serva* « servante » ; cf. *tablilla* « petite table », de *tabla*. Voyons donc dans *servilla* l'équivalent de « petite servante » et métaphoriquement « chaussure d'un usage courant, dont on se sert souvent ». Une serviette pliée en triangle a pu être, d'ailleurs, comparée à une pantoufle, à une sandale. N'est-ce pas par une métaphore du même genre que nous avons fait de « chausson » le nom d'une sorte de pâtisserie ?

Quant à l'italien *salvietta* « serviette », nous n'hésiterons pas à y reconnaître le résultat d'une de ces *interprétations* populaires dont les exemples apparaissent si fréquents. Les Italiens ayant perdu le sentiment de l'origine du mot *serviette*, de l'espagnol *servilleta*, auront instinctivement cherché une explication, assez fantaisiste d'ailleurs, dans un rapprochement avec *salvia* « sauge ».

De Charencey.

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

BULLETIN

DE LA

SOCIETÉ DE LINGUISTIQUE

N° 55

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

DU 24 NOVEMBRE 1906 AU 15 JUIN 1907

SÉANCE DU 24 NOVEMBRE 1906.

Présidence de M. GAUDEFROY-DEMOMBYNES, président.

Présents : MM. Bauer, Benoist-Lucy, Brunot, Chilot, M. Cohen, Ernout, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Henry, Huart, Lejay, I. Lévy, Marouzeau, Meillet, Sacleux.

Absents et excusés : MM. Bréal et Thomas.

Présentation. MM. MEILLET et VENDRYES présentent pour être membre de la Société M. Anwyl, 62, Marine Terrace, Aberystwyth, Pays de Galles.

Dons. M. MEILLET en présentant l'ouvrage du Père Schmidt S. V. D., intitulé *Die Mon-Khmer Völker,* insiste sur l'importance des résultats qui y sont contenus : le groupe mon-khmer est rattaché au groupe malayo-polynésien et les rapports des différentes langues sont correctement définis. Il profite de la circonstance pour mettre

en relief les progrès de la linguistique malayo-polynésienne, dont notre Société a lieu d'être fière, car plusieurs linguistes qui mènent ces études lui appartiennent : l'illustre M. Kern, M. R. Brandstetter, et en France même MM. Ferrand et Cabaton.

M. Gauthiot signale à ce propos un opuscule de M. Brandstetter, connu pour ses études de linguistique et particulièrement de linguistique malaise, touchant un projet de dictionnaire comparatif des langues malayo-polynésiennes (*Ein Prodromus zu einem vergleichenden Wörterbuch der malajo-polynesischen Sprachen*).

Communications. M. Meillet, s'appuyant sur les hypothèses de M. Fortunatov et de M. Brugmann relatives à gr. φέρεις et à lit. *vedì*, propose de rattacher au même groupe de finales les types v. irl. *beri* et *-bir*. Ce type serait indo-européen ; le type skr. *bhárasi*, got. *bairis* serait analogique. Observation de M. Henry.

M. Gauthiot fait remarquer l'inconvénient grave qu'il y a à traiter des enclitiques au chapitre de l'accent, ainsi qu'il est fait ordinairement. En effet, l'enclitique n'est pas un mot inaccentué ou atone, qui s'appuie sur un mot pourvu d'un accent ou d'un ton ; il peut s'appuyer sur un mot dépourvu de ton, en indo-européen par exemple. En fait les enclitiques sont des mots faibles qui se rattachent à des mots plus consistants et plus importants. Ils doivent être étudiés et définis au point de vue de la syntaxe.

Remarque de M. Meillet.

Séance du 8 Décembre 1906.

Présidence de M. Gaudefroy-Demombynes, président.

Présents : MM. Bauer, Benoist-Lucy, Cabaton, Chilot, Marcel Cohen, Ernout, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Henry, Huart, Lejay, I. Lévy, Rosapelly, Sacleux, Sainéan.

Assistant étranger : M. Reby.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Présentations. Sont présentés pour être élus membres de la Société, M. E. Kuhn, professeur de philologie indienne et de grammaire comparée à l'Université de Munich, par MM. Meillet et Gauthiot, et M. Reby, diplômé de l'École Spéciale des Langues Orientales vivantes, par MM. Gaudefroy-Demombynes et Meillet.

Election. M. Anwyl, 62, Marine Terrace, Aberystwyth, Wales, Angleterre, est élu à l'unanimité membre de la Société.

Commission des Finances. Sont élus membres de la Commission chargés de reviser et d'arrêter les comptes du trésorier et de l'administrateur, MM. Meillet, Ernout, et I. Lévy.

L'administrateur présente l'ouvrage publié par M. de Jessen sur la question du Slesvig et signale les documents qui s'y trouvent sur la répartition du danois et de l'allemand en Slesvig, comme aussi sur les anciennes inscriptions runiques trouvées dans le pays. Ces parties du livre sont purement scientifiques et sont pour une bonne part l'œuvre de membres de la Société.

Ensuite l'administrateur donne lecture d'une lettre de M. Bréal par laquelle celui-ci déclare se démettre des fonctions de secrétaire qu'il a exercées pendant près de 40 ans pour le plus grand bien de la Société. Il se permet, à ce sujet, d'espérer que M. Bréal consentira à se laisser faire violence par ses collègues et à conserver ses fonctions, pourvu qu'on lui adjoigne un aide.

Communications. M. Meillet expose l'étymologie du nom slave de l'abeille *bĭčela* et le compare par exemple à v. h. a. *bīa*, ce qui permet de restituer un nom indo-européen de cet insecte, qui a été remplacé dans la plupart des dialectes par des dérivés à cause de sa brièveté même. Comparez la fortune pareille du nom français dérivé de lat. *apem*.

M. Meillet signale ensuite le terme religieux osque

assfertur adfertur et le compare au mot iranien correspondant à la fois pour la forme et le sens. Ce rapprochement entre l'italique et l'indo-iranien se joint assez remarquablement à celui de *flamen* et de *brahman-*.

Remarque de M. Ernout.

M. I. Levy démontre que la règle soi-disant hébraïque d'après laquelle *r* ne se redouble pas est en réalité tardive et étrangère. En font foi l'emprunt ἀρραβών et les transcriptions de noms propres dans les Septante.

Remarques de MM. Huart, Meillet et Gauthiot.

Séance du 22 Décembre 1906.

Présidence de M. Gaudefroy-Demombynes, président.

Présents : MM. Bauer, Chilot, Cohen, Cuny, Ernout, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Henry, Huart, S. Lévi, I. Lévy, Meillet, Reby, Sainéan.

Absent et excusé : M. Boyer.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Elections. Sont élus membres de la Société, à l'unanimité, MM. E. Kuhn, professeur de philologie indienne et de grammaire comparée à l'Université de Munich, et Reby, 6, place de la Sorbonne.

Commission des Finances. Le rapport annuel sur la gestion de l'administrateur et du trésorier pendant l'année 1906 est lu par M. Meillet. Ce rapport est approuvé à l'unanimité.

Messieurs,

Après examen des comptes du trésorier, votre Commission a arrêté les chiffres suivants pour les recettes et les dépenses de la Société du 17 décembre 1905 au 22 décembre 1906

RECETTES :

Report d'exercice	6 317 fr.	89
Report des fonds de la fondation Bibesco	438	85
Cotisations annuelles	2 328	85
Une cotisation perpétuelle	120	
Subvention de l'État	1 000	
Rentes de la Société	1 290	87
Rentes de la fondation Bibesco	290	83
Intérêts de la Société générale	16	65
TOTAL	11 803 fr.	59

dont :

Recettes de la Société	11 073 fr.	91
Recettes de la fondation Bibesco	729	68

DÉPENSES :

Facture des éditeurs (*Mémoires* et *Bulletin*)	3 547 fr.	40
Frais généraux	264	25
Indemnité de l'administrateur	400	
Service et gratifications	179	30
Frais de banque	13	30
	4 404	25

Encaisse du trésorier	1 090 fr.	80
Fonds en dépôt à la Société générale	6 308	54
	7 399	34

Dont { Fonds généraux de la Société 6 669 fr. 66
Fonds de la fondation Bibesco 729 68 }

TOTAL ÉGAL	11 803 fr.	59

Comme tous les ans, le seul gros chiffre des dépenses est celui des frais de nos publications. A vrai dire, certaines circonstances imprévues n'ont pas permis de publier autant de fascicules que votre bureau l'espérait ; mais les trois fascicules parus comprenaient six feuilles chacun, et il est certain qu'il paraîtra en 1907 quatre fascicules des *Mémoires* : l'un est entièrement composé, et un autre en très grande partie. Les 6 669 fr. 66 appartenant en propre à la Société permettent de faire face à ces dépenses sans aucune difficulté ; seuls sont à payer immédiatement un très mince cahier du *Bulletin* et un achat de rente pour employer les 120 fr. de la cotisation perpétuelle touchée.

Après avoir donné à notre Société de longues années de dévouement, M. Cart, notre trésorier, désire se soulager de ce lourd fardeau que ses occupations ne lui permettent plus de conserver. M. Cart a rendu à la Société des services inappréciables, nous regrettons vivement cette détermination, et nous vous proposons de voter à notre dévoué confrère de chaleureux remerciements.

Vous remercierez aussi notre administrateur qui sait garder à la Société son bon renom scientifique.

A. Meillet.

A. Ernout.

I. Lévy.

22 décembre 1906.

Election du bureau. Le président et les vice-présidents élus sont :

Président : M. Ferd. Brunot.
Premier vice-président: M. Sainéan.
Second vice-président : M. A. Cuny.

Malgré sa lettre de démission, M. Bréal est réélu secrétaire de la Société à l'unanimité, en signe de confiance et de gratitude ; et, conformément aux statuts, la Société élit M. A. Meillet secrétaire adjoint, afin de soulager dans sa tâche le secrétaire principal.

L'administrateur transmet à la Société la démission de son dévoué trésorier M. Cart, en remplacement de qui est élu M. R. Gauthiot, directeur-adjoint à l'Ecole des Hautes Etudes, 14, rue Mouton-Duvernet.

Le reste du bureau est dès lors ainsi composé :

Administrateur : M. Rob. Gauthiot.
Bibliothécaire : M. N. Chilot.
Membres du Comité de Publication : MM. d'Arbois de Jubainville, R. Duval, L. Havet, V. Henry, L. Léger, A. Thomas.

Communication. M. Ferrand traite d'un point spécial de morphologie malgache et de l'extension analogique récente de certains suffixes.

Séance du 12 Janvier 1907.

Présidence de M. Brunot, président.

Présents : MM. Bauer, Brunot, Chilot, Ernout, Gauthiot, Halévy, Henry, Huart, Lejay, I. Lévy, Marouzeau, Meillet, Reby, Sainéan.

Excusé : M. Gaudefroy-Demombynes, président sortant.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

L'administrateur annonce que M. Bréal s'est laissé convaincre et a consenti à reprendre la fonction de secrétaire de la Société qui lui a été imposée à nouveau cette année par un vote unanime de ses confrères.

M. Brunot, président de la Société pour 1907, rend hommage aux qualités de son prédécesseur que la maladie empêche d'assister à cette séance, et déclare qu'il vient aux séances pour s'instruire avant tout, et sachant bien que le rôle du président n'est pas le plus difficile à tenir dans la Société.

Communications. M. A. Meillet discute l'*e* des formes telles que *adiese* de l'inscription latine archaïque des Bacchanales ; l'*e* n'est pas fautif, il est à rapprocher de celui du type *societas* en face de *ueritas,* et tend à montrer que l'*e* de *societas* n'est pas un ancien *e* conservé, mais un *i* passé à *e* sous l'influence d'un *i* précédent ; car l'*i* de *adiisse* est un ancien *i*. Observations de MM. Lejay, Ernout, Henry.

M. Halévy signale l'origine sémitique de gr. ἄρωμον. Il étudie ensuite les mots qui désignent le nord et la Grande Ourse dans les langues sémitiques et turques. Des remarques sont faites par MM. Huart, Lejay, Gauthiot, Meillet.

Séance du 26 Janvier 1907.

Présidence de M. Cl. Huart, président en 1903.

Présents: MM. Bauer, Benoist-Lucy, Chilot, Cohen, Ernout, Gauthiot, Huart, Lejay, Marouzeau, Meillet, Reby, Thomas.

Excusés: MM. Boyer, Bréal.

Le procès-verval de la séance précédente est lu et adopté.

Présentations. Sont présentés pour être membres de la Société, M. Mazon, lecteur à l'université de Kharkov, par MM. Boyer et Meillet, et M. Lacombe, élève de l'Ecole pratique des Hautes Études, par MM. Champion et Gauthiot.

L'administrateur communique aux membres de la Société la circulaire du Directeur de l'enseignement supérieur touchant le Congrès des sociétés savantes qui doit se tenir cette année à Montpellier du mardi 2 avril au vendredi 5 inclus. Il rappelle que c'est au programme de ce Congrès que figure pour la première fois la linguistique et que la Société sera brillamment représentée, outre les membres qui feraient le voyage de Montpellier, par notre confrère M. Grammont, professeur à l'université de cette ville.

Communications. M. Thomas étudie le substantif français *dard,* nom de poisson (*Leuciscus vulgaris* de Linné). Il montre que la forme primitive est *dars* avec une *s* thématique, ce qui résulte des exemples les plus anciens, de l'existence des dérivés *darset, darsel,* et des emprunts faits à l'ancien français par l'anglais (*dace,* autrefois *darse* ou *darce*) et par le breton (*dars* ou *darz*). Il signale dans le commentaire inédit du moine Smaragdus sur Donat (commencement du viiie siècle) la phrase suivante: « Piscis species sunt hæc (*sic*): aeses, *darsus,* alausa, tructa, lampreda... » (Bibl. nat., lat. 6400 B, fol. 104 r°). Il faut évidemment reconnaître le *Leuciscus vulgaris* de Linné

dans ce latin carolingien *darsus*. Par suite le rapprochement sémantique que l'on fait communément entre *dard*, javelot, et *dard*, poisson « ainsi nommé parce qu'il s'élance avec beaucoup de vitesse » n'a aucune valeur étymologique. L'origine de *darsus* est inconnue ; mais il serait à souhaiter que le français revînt à la graphie primitive et écrivît le nom de ce poisson *dars* et non *dard*.

Observation de M. Meillet.

M. Ernout étudie une série de mots dialectaux présents en latin et en propose l'explication. Des remarques sont faites par MM. Meillet, Gauthiot.

Séance du 9 Février 1907.

Présidence de M. Cuny, second vice-président.

Présents : MM. Bauer, Benoist-Lucy, Boyer, Cabaton, de Charencey, Chilot, Cuny, Ernout, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Halévy, Huart, Joret, Lejay, I. Lévy, Meillet, Reby, Sacleux, Thomas.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Le président ouvre la séance par l'annonce des deux décès qui atteignent si profondément la Société, celui de M. Ascoli, professeur à Milan, associé de l'Institut de France, membre fondateur de la Société, et celui de M. V. Henry, professeur de sanskrit et de grammaire comparée à l'Université de Paris, où il avait succédé à Bergaigne.

A propos de ce double deuil, le président prononce les paroles suivantes :

« Messieurs,

« Notre séance est aujourd'hui une séance de deuil. En moins de quinze jours, la Société a perdu deux de ses membres les plus éminents. L'un, M. Ascoli, associé étranger de l'Institut de France, sénateur du royaume

d'Italie, professeur à l'Institut royal de Milan, avait été un des premiers propagateurs de la science du langage dans son pays. Du moins avait-il eu longtemps l'avantage de jouir du fruit de ses travaux et de voir ses disciples continuer et élargir son œuvre sur plusieurs domaines, le domaine des langues indo-européennes, celui des langues romanes et même celui des langues sémitiques. Peu d'entre nous le connaissaient autrement que par son universelle renommée de savant et si sa perte est véritablement affligeante pour la Société puisqu'il était un de nos membres perpétuels et même de nos fondateurs, elle est loin d'être aussi sensible pour nous que celle de M. V. Henry, professeur de sanskrit et de grammaire comparée à l'Université de Paris, membre perpétuel de notre Société dont il faisait partie depuis 1881.

« Non seulement ses élèves proprement dits, mais tous les membres de notre Société qui assistent d'habitude à nos séances, connaissaient sa science, son dévouement, sa serviabilité, son affabilité, son enthousiasme scientifique. Ses observations aussi bien que ses communications étaient toujours marquées au coin de l'originalité et du bon sens, sans qu'il laissât jamais soupçonner toute l'étendue de son savoir. De même, ses cours à la Sorbonne, soit pour le sanskrit, soit pour la grammaire comparée, étaient une véritable fête, du moins pour ceux qui admirent chez les autres la science et l'éloquence sans espoir de les posséder eux-mêmes jamais.

« Qu'il me soit permis ici de parler comme élève de M. V. Henry, aussi bien que comme représentant de la Société. Depuis huit ans, nous nous étions habitués à suivre son enseignement si vivant, si plein de choses et j'ajouterai si sympathique. Car je ne doute pas qu'il n'ait pris ses élèves en profonde affection, comme ceux-ci le faisaient sans s'en douter. Et brusquement il nous a été enlevé, au moment où il venait de donner à deux d'entre nous la preuve de son affectueux dévouement de maître. Nous espérions tous que pendant de nombreuses années encore nous l'entendrions nous donner ses enseignements et ses conseils et nous faire part de ses découvertes. Cette

espérance nous a été enlevée. Pour moi, je tiens à dire que l'unique consolation qui me soutienne en ce moment pénible, c'est la pensée qu'il nous reste un autre maître d'une affection aussi sûre et d'un exemple de travail aussi admirable. Je veux parler de M. A. Meillet, à qui M. V. Henry m'avait donné comme élève et qui d'une voix plus autorisée que la mienne va retracer devant la Société la carrière scientifique du collègue et professeur aimé dont la perte est si cruelle pour nous tous. »

M. Meillet donne un aperçu du rôle scientifique de M. Ascoli et de M. V. Henry.

Présentations. Est présenté pour faire partie de la Société M. Kosiavkine, éditeur à Odessa, par MM. Champion et Gauthiot.

Elections. Sont élus membres de la Société MM. André Mazon, lecteur à l'Université de Kharkov, 18, rue du Vieux-Colombier et M. Georges Lacombe, 137, boulevard Saint-Michel.

Communications. M. Meillet examine la forme de la 3e personne active du singulier dans le type thématique. Le baltique et le grec s'accordent à ne pas présenter la désinence *-ti*, que ces mêmes langues ont dans le type athématique ; la désinence était sans doute **-t*, et ceci permettrait de rendre compte du type conjoint du verbe irlandais et de certaines formes slaves. Il y a là un problème ouvert, et, sans prétendre le résoudre, M. Meillet essaie de le poser. Le skr. *bhárati* peut être analogique, puisque le *-mi* de la 1re personne *bhárāmi* l'est certainement. Observations de MM. Gauthiot et Ernout.

Séance du 23 Février 1907.

Présidence de M. Sainéan, premier vice-président.

Présents : MM. Benoist-Lucy, de Charencey, Chilot, Ernout, Gauthiot, Huart, Lejay, Meillet, Sainéan.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Election. M. Kosiavkine, d'Odessa, 5, rue Joukovskaia, est élu membre de la Société.

Communications. M. Sainéan tâche d'établir l'étymologie du mot *dague* qui apparaît d'abord en français du Nord et à la date de la dernière croisade. Il croit qu'il est d'origine persane et qu'il repose sur l'une des formes du mot qui est *tiǰ* aujourd'hui, qui signifie maintenant « rasoir » et qui a eu jadis le sens de « sabre ». Les autres formes françaises comme *daigue* reposeraient sur des formes dialectales iraniennes.

Des observations sont faites par MM. Meillet, de Charencey, Gauthiot, Huart.

M. de Charencey examine successivement les mots français *joli* (cf. béarn. *golits* « rouge-gorge ») ; *jobard* (cf. *gobeur*) ; *anicroche* (cf. *l'âne s'y accroche*) ; *garce* ; *marmot* ; *gosse* (suéd. *gosse*) ; *brastiquer* (cf. *astiquer*) ; *bartavelle*.

Des observations sont présentées sur quelques-uns de ces mots par M. Gauthiot.

Séance du 9 Mars 1907.

Présidence de M. Brunot, président.

Présents : MM. Brunot, Cabaton, de Charencey, Chilot, Ernout, Gauthiot, Halévy, Huart, Lejay, Marouzeau, Meillet, Reby, Sainéan, Thomas.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

L'administrateur de la Société signale l'élection de notre confrère M. Kern comme membre correspondant de l'Institut et, à ce propos, le secrétaire-adjoint rappelle les liens qui unissent M. Kern à la Société, ses multiples travaux, et sa compétence universellement reconnue.

Présentation. Est présenté pour faire partie de la Société, M. de Patrubány, docent à l'Université de Buda-Pest, par MM. Meillet et Gauthiot.

Communications. M. Meillet explique le mot arménien *hawasar* « pareil » par un emprunt à l'iranien; on lit *hāv(a)sār* dans le pehlvi de Turfan; le second élément n'est pas le mot *sardah-* « espèce ».

Observation de M. Huart.

M. Meillet montre ensuite que, à en juger par le traitement des finales, le gotique avait conservé le type indo-européen des enclitiques; mais rien n'indique l'existence de proclitiques en gotique.

M. Gauthiot indique la possibilité que le mot finnois *juma-la*, čérémisse *juma*, mordve **jom* de *jondol* « éclair » remonte à l'iranien *yima* anciennement **yəma*. Observations de MM. Meillet, Halévy, de Charencey.

Séance du 23 Mars 1907.

Présidence de M. Sainéan, vice-président.

Présents : MM. Benoist-Lucy, de Charencey, Gauthiot, Halévy, Huart, Lejay, Meillet, Psichari, Sacleux, Sainéan.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Election. — M. de Patrubány, docent à l'Université de Budapest, est élu membre de la Société, sur la présentation de MM. Meillet et Gauthiot.

Communications. — M. Psichari traite du mot homérique κρῖ et des explications diverses qu'en ont données les lexicographes, les grammairiens et les scholiastes grecs. Il montre en particulier comment Aristarque semble avoir touché la vérité, sans avoir été suivi d'ailleurs. Des remarques sont faites par MM. Meillet, Gauthiot et Halévy.

M. Halévy compare le hongrois *jó* au turc *igu*, le hongr. *oroszlan* au turc *arslan* où il reconnaît un composé **art-salan*. Enfin il retrace l'histoire du mot éthiopien *ánbarì* « poisson dont on tire l'ambre vert » et de ses formes

connexes. Enfin il retrouve dans le nom de *Ninive* la racine **nin* qui forme le nom du poisson.

M. de Charencey traite de différents mots français, tels que : *clampin* (cf. *claper*) ; *lapin* (cf. *laper*) ; *putain*, et de quelques termes argotiques.

Séance du 20 Avril 1907.

Président M. Halévy, président en 1888.

Présents : MM. Bauer, Benoist-Lucy, Cabaton, de Charencey, Chilot, Clarac, Cohen, Ernout, Gauthiot, Halévy, Huart, Marouzeau, Meillet, Reby, Sacleux, Sainéan.

Excusé : M. Brunot, président.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Présentation. — M. Maurice Cahen, élève de l'Ecole des Hautes Etudes, est présenté par MM. A. Meillet et M. Cohen pour faire partie de la Société.

L'administrateur rappelle que le bureau s'est depuis longtemps appliqué à élargir le terrain d'action de la Société, qu'il croit y avoir abouti, au moins en partie, en mettant la Société à même de publier une *Collection Linguistique*, qui s'ajouterait aux *Mémoires* et au *Bulletin*.

Le secrétaire adjoint donne lecture du projet de traité que le libraire de la Société, M. Champion, est prêt à conclure avec elle et par lequel il s'engage à publier la *Collection Linguistique* en question. Il en met en relief, au cours de sa lecture, les points principaux.

La Société approuve le traité tel qu'il lui est soumis, à l'unanimité.

Communications. M. Meillet, rappelant le fait reconnu par M. Bezzenberger que le déplacement d'accent défini par la loi de M. de Saussure ne se produit pas après une tranche vocalique brève, en tire la conclusion que ce déplacement s'est produit de manière indépendante en lituanien et en

vieux prussien, et, à plus forte raison, en lituanien et en slave.

Remarque de M. Gauthiot.

L'administrateur lit ensuite une note de M. P. Regnaud sur les changements sémantiques des groupes de mots lat. *imber, umbra,* gr. ὄμβρος d'une part, et gr. μέγα, μεγάλη, lat. *mille* de l'autre. L'auteur étant absent, il n'y a eu, selon l'usage, aucune discussion.

Séance du 4 Mai 1907.

Présidence de M. Sainéan, vice-président.

Présents: MM. Bauer, Benoist-Lucy, de Charencey, Chilot, Ernout, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Halévy, Huart, Lacombe, Meillet, Marouzeau, Sainéan.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Election. M. Maurice Cahen, présenté par MM. Meillet et Cohen est élu à l'unanimité membre de la Société.

Présentation. MM. Meillet et Gaudefroy-Demombynes présentent, pour être membre de la Société, M. van Gennep, 40, rue de la Vallée-du-Bois, Clamart (Seine).

Communications. M. Meillet montre que l'extension de la flexion des démonstratifs aux adjectifs germaniques est partie du nominatif pluriel masculin, forme où l'extension de *-*oi* a lieu sur une très grande partie du domaine indo-européen. La gotique a encore la trace de cette origine des formes d'adjectifs forts.

Remarques de M. Gauthiot.

M. Gauthiot compare la 3e personne du présent de l'indicatif lituanienne du verbe « être » *yrà* au substantif arménien *ir*. Il considère en effet lit. *yrà* et lett. *ir* comme des formes nominales. Le sens de « chose, fait, réalité », serait commun au lituanien et à l'arménien. Au point de vue morphologique, il est remarquable que comme *yrà,*

arm. *ir* est un thème en *-ā* ainsi que le démontre gén. dat. abl. plur. *iraç* et surtout instr. sg. *iraw*.

M. Meillet donne enfin lecture de quelques notes arméniennes de M. de Patrubány.

Séance du 18 Mai 1907.

Présidence de M. Huart, président de 1903.

Présents : MM. Cabaton, de Charencey, Cohen, Ernout, Gauthiot, Halévy, Huart, Lacombe, Reby.

Assistant étranger : M. van Gennep.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Election. M. van Gennep, présenté par MM. Gaudefroy-Demombynes et Meillet est élu à l'unanimité.

Communications. M. Reby examine les mots grecs en -τῦς ; chez Homère, l'υ est régulièrement long ; cette catégorie est essentiellement différente de celle des mots latins en *-tus* ; *-*tū*- représente i.-e. *-*tu*- plus un suffixe *-*ā*- d'élargissement sous forme *-*ə*-.

Remarque de M. Meillet.

M. van Gennep montre la coexistence, dans plusieurs langues de l'Afrique occidentale, de systèmes de numération essentiellement différents : un système quinaro-décimo-vigésimal à base anatomique, un système trinitaire chez les Bini de signification religieuse ; un système à base 35 ou 40 d'origine économique. Les renseignements détaillés fournis par le rév. D. Westermann dans sa *Grammatik der Ewe Sprache* (Berlin, 1907), permettent de comprendre le mécanisme de ce système. Dans le dialecte ewe de l'intérieur le mot désignant une unité monétaire, soit un nombre déterminé de cauries, est un véritable nom de nombre qui sert de base à la numération supérieure.

Dialecte ewe du Dahomey :

10 *wo,*
15 *afotõ* (trois pieds),
20 *ko* (avoir fini de compter les doigts),
40 *kade,* une corde de cauries,
52 *kade wewe,* une corde plus dix plus deux,
80 *kaive,* deux cordes,
100 *kawe ko,* deux cordes plus vingt, etc.

Dialecte aneho :

10 *ewó,*
20 *ewi,*
40 *eka,* une corde de cauries.

A partir de 40, le mot pour un, *de,* est remplacé par le mot *agiga* qui signifie caurie. D'où des formations comme :

61 *katakpogiga,* une corde plus une demi-corde plus une caurie,
79 *agigatolekaweme,* une caurie manquant à deux cordes,
100 *kawetakpo,* deux cordes et demi, etc.

Dans ce dernier cas, l'origine économique du système de numération se présente avec une clarté dont on ne connaît que peu d'exemples.

Remarques de MM. de Charencey, Meillet (qui signale l'hypothèse de M. Pedersen sur russe *sorok*), Halévy et Gauthiot.

M. de Charencey propose des explications des mots difficiles *anicroche*, *roublard* (où se retrouverait esp. *hablar*) et *serpillière*.

M. Halévy rappelle l'explication proposée par M. Meillet à la Société Asiatique de av. *miθra*, déclare s'y rallier, et aborde le terme contraire *hamiθriya* qu'il retrouve sous une forme plus récente dans hongr. *hamis* et où il voit un ancien **hamisθriya*, c'est-à-dire un équivalent de lat. *commixtum*. Il compare le fr. *mêlée* et explique ainsi le sens de « bataille, lutte, action adverse ».

Remarque de M. Meillet.

Séance du 1 Juin 1907.

Présidence de M. Brunot, président.

Présents : MM. Benoist-Lucy, Brunot, Cohen, de Charencey, Ernout, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Halévy, Huart, Lacombe, Lejay, Marouzeau, Meillet, Reby, Rosapelly, Sacleux.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Le président donne lecture de la circulaire, signée de notre confrère M. V. Thomsen, annonçant la xve session du Congrès international des Orientalistes à Copenhague (Danemark) dans la seconde moitié du mois d'août 1908. Bien que la Société de Linguistique n'envoie jamais de délégués pour la représenter à aucun Congrès, elle n'en sera pas moins heureuse de voir se rendre à Copenhague le plus grand nombre possible de ses membres.

M. Brunot lit ensuite une lettre émanant de la Société philologique de Rome qui demande que la Société de Linguistique contribue à la création d'un fonds Graziadio Ascoli. Comme la question relève de l'état des finances de la Société, la solution en est renvoyée, après échange de vues, au Bureau, qui est seul compétent.

Communications. M. A. Meillet montre que la place du ton sur la présuffixale dans les présents tels que got. *fraihnan, af-lifnan,* etc., concorde avec l'accentuation du même type en lituanien, en slave et même en sanskrit ; il en conclut qu'il y a eu dès l'indo-européen un suffixe *-*ne*- de présent ; car *-*nā*- et *-*neu*- portaient le ton en général, à ce qu'il semble.

Remarque de M. Gauthiot.

M. Huart recherche quelle est l'étymologie véritable du nom de la forteresse d'Alamût. Après un examen critique des sources et en tenant compte du dialecte parlé dans la région où se trouve Alamût, il se décide en faveur de

l'interprétation traditionnelle des Persans qui décomposent le nom d'Alamût en « nid d'aigle ».

L'administrateur lit ensuite trois notes de M. Bréal ; l'une sur l'origine latine de all. *eichen*, v.h.a. *ihhôn*, holl. *ijken*, cf. lat. *aequare* ; l'autre sur *minuere* et sa famille ; la troisième enfin sur le néologisme *autobus*.

Séance du 15 Juin 1907.

Présidence de M. Huart, président de 1903.

Présents : MM. de Charencey, Cohen, Ernout, Gauthiot, Huart, Lejay, Lévy, Marouzeau, Meillet, Reby, Sacleux.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications. M. Cuny résume devant la Société un travail sur le consonantisme sémitique. Il propose d'admettre pour une période ancienne du sémitique commun l'existence d'aspirées sourdes et sonores. Il essaye en particulier d'expliquer par là les différentes chuintantes et sifflantes du sémitique. On arriverait par cette hypothèse à obtenir un parfait parallélisme dans le système phonétique de cette langue.

Des observations sont faites par MM. Meillet, Sacleux, Huart, Lévy, Gauthiot.

M. Lévy rapproche le brocart injurieux : l'aze te puisse saillir (Beroalde de Verville, etc.) de la formule identique qui se trouve dans l'inscription de Tafnaḥt et d'autres textes égyptiens.

La séance étant la dernière avant les vacances, le procès-verbal en est immédiatement lu et adopté.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ

Séance du 24 novembre 1906.

E. Aymonier et A. Cabaton. *Dictionnaire cam-français* (Publications de l'École française d'Extrême-Orient, vol. III). — Paris, Leroux, 1906, in-4, XLVI + 587 p.

W. Meyer-Rinteln. *Die Schöpfung der Sprache.* — Leipzig, Grunow, 1905, in-8, XIV + 256 p.

J. Baudouin de Courtenay. *Autonomya Polski.* — Cracovie, 1907, in-16, 39 p.

J. Baudouin de Courtenay. *Latinsko-ital'jansko-slavjanskij pominal'nik,* fasc. 1, texte. — Saint-Pétersbourg, *Académie des Sciences,* 1906, in-8, II + 55 p.

De Milloué. *Bod-youl ou Tibet* (Annales du Musée Guimet. Bibliothèque d'Étude, t. XII). — Paris, Leroux, 1906, in-4, II + 304 p.

Conférences faites au Musée Guimet (Annales du Musée Guimet. Bibliothèque de Vulgarisation, t. XVIII et XIX). — Paris, Leroux, 1906, in-8, 228 p. et 257 p.

Revista de la Facultad de Letras y Ciencias, vol. III, n° 1. — La Havane, Université, 1906, in-4, 88 p.

Živaja Starina, année XV, fasc. 2 et 3. — Saint-Pétersbourg, 1906.

Journal Asiatique, 10e série, tome VII, nos 2 et 3; tome VIII, n° 1. — Paris, Leroux, 1906.

Anthropos ephemeris internationalis ethnologica et linguistica, tome 1, fasc. 3 et 4. — Salzbourg, Zaunrith, 1906.

Séance du 12 janvier 1907.

Transactions and Proceedings of the American Philological Association, vol. XXXVI. — Boston, *Ginn and Co,* in-8, 1905.

K.-F. Karjalainen. *Zur ostjakischen Lautgeschichte,* I. *Ueber den vokalismus der ersten Silbe* (Mémoires de la Société finno-ougrienne XXIII). — Helsingfors. *Société finno-ougrienne,* 1905, in-8, XVIII + 304 p.

Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung, hag. von E. Kuhn u. W. Schulze. Band XL; Neue Folge Band XX, Heft, 4. — Gütersloh, Bertelsmann, 1906.

Séance du 9 février 1907.

A. Dutens. *Étude sur la simplification de l'orthographe.* — Paris, 1906, in-8, 483 p.

Albert Cuny. *Le nombre duel en grec.* — Paris, Klincksieck, 1906, in-8, 315 p.

Séance du 23 février 1907.

K. Nitsch. *Dyalekty polskie Prus wschodnich.* — Cracovie, *Académie des sciences,* 1907, in-8, 90 p.

J.-M. Dihigo. *Reparos etimologicos al diccionario de la lengua castellana; Voces derivadas del griego,* 2 fasc. — La Havane, 1906, 8°.

Revista de la Facultad de Letras y Ciencias, vol III, fasc. 3. — La Havane, Université, 1906.

Journal asiatique, 10e série, tome VIII, n° 2. — Paris, Leroux, 1907.

De Charencey. *Sur les idiomes de la famille Chichimèque.* — Paris, 1907, in-8, 33 p.

Séance du 23 mars 1907.

P.-W. Schmidt. *Die Mon-Khmer Völker (Ein Bindeglied zwischen Völkern Zentralasiens u. Austronesiens).* — Brunswick, Vieweg, 1906, in-8, XII + 157 p.

Göteborgs Högskolas arsskrift, vol. XI, année 1905. — Gothembourg, Wettergren et Kerber, in-8, 600 p.

Séance du 6 avril 1907.

J. Baudouin de Courtenay. *Compte rendu de O jazykax i nravax par Krasovsky* (extrait du *Žurnal ministerstva narodnago prosvěščenija*). — Saint-Pétersbourg, 1906.

J. Baudouin de Courtenay. *Roty przysiąg z archiwum Radomskiego* (extrait des *Materialy i Prace Komisyi jezykowej*). — Cracovie, *Académie des sciences,* 1903, in-8.

R. Brandstetter. *Ein Prodromus zu einem vergleichenden Wörterbuch der malaio-polynesischen Sprachen.* — Lucerne, Haag, 1906, in-8, p. 74.

Séance du 20 avril 1907.

Živaja Starina, année XV, fasc. 4. — Saint-Pétersbourg, 1906.

Revista de la Facultad de Letras y Ciencias, vol. IV, fasc. 1. — La Havane, Université, 1907.

Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung. Band 41, Heft 1-2. — Gœttingue, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1907.

Journal de la Société Finno-ougrienne, vol. XXIII. — Helsingfors, 1906.

Séance du 4 mai 1907.

Journal asiatique, 10e série, tome IX, n° 1. — Paris, Leroux, 1906.

H. Möller. *Semitisch und Indogermanisch. Erster Teil; Konsonanten.* — Copenhague, Hagerup, 1907, in-8, XVI + 395 p.

J.-M. Meunier. *Histoire du nom de lieu Chaulgnes.* — Nevers, Vallière, 1907, in-8, 32 p.

Séance du 1er juin 1907.

Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung. Band 41, Helt 3. — Gœttingue, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1907.

P. Oltramare. *Histoire des idées théosophiques dans l'Inde* (Annales du Musée Guimet. Bibliothèque d'Étude, t. XIII). — Paris, Leroux, 1907, in-4.

Annales du Musée Guimet (Bibliothèque de vulgarisation, t. XXI, XXII, XXIII, XXIV). — Paris, Leroux, 1907, in-8.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE
JUSQU'AU 2 NOVEMBRE 1907

Conditions de vente particulières aux Membres de la Société.

Collection complète des *Mémoires* (tomes I à XIII complets; tome XIV, fasc. 1 à 5).	**235** fr.
Volumes isolés : tome I.	**12** fr.
— tomes II, III, IV, V, VI, chacun.	**15** fr.
— tome VII.	**12** fr.
— tomes VIII et suivants.	**18** fr.
Fascicules isolés : chacun.	**3** fr.
Table analytique des dix premiers volumes des Mémoires..	**9** fr.

Les volumes correspondants du *Bulletin* seront joints gratuitement aux exemplaires des volumes complets des *Mémoires* fournis aux conditions indiquées ci-dessus.

Les numéros du *Bulletin*, dont il reste un nombre suffisant d'exemplaires, à savoir les tomes VI à XII complets, et les numéros dépareillés des tomes I à V, sont mis *gratuitement* à la disposition des membres de la Société.

Les premiers tomes du *Bulletin*, dont il ne reste plus qu'un très petit nombre d'exemplaires complets, peuvent être acquis, sans les volumes correspondants des *Mémoires*, au prix de **7** francs chacun.

N. B. — Le 1er n° du tome I du *Bulletin* commence avec la page XXI des procès-verbaux des séances. Les pages I-VIII, IX-XX sont brochées avec les fascicules 1 et 2 du tome I des *Mémoires*, et ne peuvent en être séparées.

Les commandes, accompagnées de leur montant, doivent être adressées à l'Administrateur. Le port est gratuit.

De plus, la librairie Champion va publier, sous les auspices de la Société, une *Collection Linguistique*; les membres ont le droit d'acheter, *avec réduction de 50 %* chacun, un exemplaire unique de chaque volume de la Collection.

On est prié de s'adresser directement à M. Champion, éditeur, 5 quai Malaquais, Paris.

Le 1er volume est sous presse, et sa mise en vente sera annoncée par un avis spécial.

NÉCROLOGIE

GRAZIADIO ASCOLI

L'Italie vient de perdre un de ses grands savants, le philologue Graziadio Ascoli. Tout ce qui s'intéresse à l'étude scientifique des langues ressentira cette perte ; la France a des droits spéciaux pour prendre sa part de ce deuil. Ascoli était membre associé de l'Institut ; il a consacré quelques-unes de ses recherches les plus intéressantes aux dialectes populaires parlés en France ; il a entretenu avec les savants français des rapports toujours affectueux et cordiaux.

Né à Goritz, dans le Frioul, ses parents le destinaient au commerce. Mais une vocation irrésistible l'entraînait vers l'étude, et en particulier vers l'étude des langues. A peu près sans maître, il poussa simultanément l'étude des langues sémitiques (il était israélite de naissance) et celle des langues indo-européennes ; de l'un et de l'autre côté, il fit des progrès rapides. On a cru quelquefois reconnaître à la race sémitique une aptitude spéciale pour ce genre de recherches : on aurait mieux fait d'observer comment sa situation politique et sociale, qui la condamnait à vivre à l'état dispersé dans le monde, lui faisait de l'étude des langues une nécessité. Il en est de ceci comme de sa prétendue aptitude pour les affaires : tous les groupes de population auxquels la possession de la terre était interdite ont senti pareillement s'éveiller en eux la vocation commerciale et financière. Les Arméniens dans l'empire turc, les Parsis dans l'Inde, peuvent servir de preuves.

Dès l'âge de seize ans, il se fit connaître par un excellent travail sur le frioulais, dialecte vénitien mêlé d'éléments celtiques. En 1860, quand la ville de Milan, rendue à elle-même, voulut se donner une université sous le nom d'*Institut scientifique et littéraire*, Ascoli y fut appelé un des premiers, en qualité de professeur extraordinaire. Depuis ce temps, quoiqu'il eût sans doute plus d'une fois le choix entre toutes les Universités d'Italie et du monde latin, il n'a plus voulu quitter la ville qui l'avait adopté. Le titre de sénateur du royaume d'Italie vint lui prouver plus tard que sa patrie d'adoption lui était reconnaissante.

Les travaux d'Ascoli se partagent entre deux directions bien tranchées : d'une part, il s'est révélé un des maîtres de la philologie néo-latine, se plaçant à côté de Diez, émule de Gaston Pàris, chef de toute une génération de romanistes ; et, d'autre part, il a creusé le champ de la linguistique âryenne, faisant des découvertes dans la phonétique sanscrite, dans la grammaire irlandaise, décrivant avec un art inconnu avant lui certains faits délicats de la grammaire hellénique. A ces deux directions, il ajoutait tout ce que lui fournissait sa connaissance d'idiomes moins répandus, tels que l'albanais, le tsaconien, le tsigane. Il a montré par son exemple que l'extension du champ d'étude, loin de nuire à la sûreté des observations, peut servir à aiguiser le coup d'œil et suggérer des solutions nouvelles.

Pour parvenir à une telle maîtrise, il faut des dons hors ligne. Par l'étendue de son savoir, Ascoli, parmi les linguistes du XIXe siècle, a occupé un rang à part, que personne en Europe n'a pu dépasser ni atteindre. Il restera, pour ses collègues d'Italie et du dehors, un rare souvenir et un modèle.

Michel Bréal.

(Extrait du Journal des Débats.)

VICTOR HENRY

Victor Henry est né à Colmar le 17 août 1850. Son père, Édouard Henry (mort en 1856), était professeur au Lycée. Néanmoins, après ses études, Victor Henry ne s'est pas destiné à l'enseignement; il a étudié le droit, d'abord à la Faculté de Strasbourg, où il a été reçu licencié en 1869, puis, après une interruption causée par la guerre de 1870-1871, à la Faculté de Dijon, où il a obtenu le grade de docteur en 1872 (avec une thèse sur la *Possession prétorienne*). Dès la fin de 1872, il était nommé professeur de législation usuelle, d'économie politique et de géographie commerciale à l'Institut du Nord, école de commerce établie à Lille. En juin 1880, il devenait conservateur en chef de la bibliothèque municipale de Lille, fonction qu'il a occupée trois ans. Rien ne semblait donc orienter V. Henry vers la linguistique ; mais ces études l'attiraient, et il consacrait à des recherches sur les langues le temps que lui laissaient ses occupations. Une *Note sur les possessions anglaises et françaises de la Sénégambie* (Lille, 1876) atteste, entre temps, avec quel zèle il se donnait à son enseignement.

S'il avait eu des maîtres et avait reçu l'enseignement universitaire de la linguistique, V. Henry aurait sans doute commencé par l'étude des langues indo-européennes ou des langues sémitiques ; mais il travaillait seul et dans un isolement complet; il fournit, on le remarquera, l'un des très rares exemples où l'on voit un autodidacte parvenir, simplement avec des livres, à se créer une méthode rigoureuse et correcte, exactement conforme à celle qui est enseignée dans les Universités.

C'est par l'américanisme qu'il a abordé la linguistique. En 1877, il soumettait au congrès des américanistes un mémoire : *Le Quichua est-il une langue aryenne ?* (*Congr. d. américc.*, II. t. II, Luxembourg, 1877). En 1878, il publiait son *Esquisse d'une grammaire de la langue*

Innok (Eskimo), et commençait à collaborer à la *Revue de linguistique* ; une étude sur *Les trois racines du verbe « être » dans les langues indo-européennes,* parue la même année dans les *Mémoires de la Société des sciences, de l'agriculture et des arts de Lille* n'était encore que de la vulgarisation, mais attestait que l'auteur ne négligeait pas les langues indo-européennes. En 1879, dans son *Esquisse d'une grammaire raisonnée de la langue aléoute,* il s'efforçait de mettre au point les résultats qu'on peut tirer des publications du Russe Venjaminov ; il apportait au Congrès des américanistes de Bruxelles une *Grammaire comparée des trois langues hyperboréennes* (groënlandais, tchiglesk, aléoute). En 1880, il publiait, en collaboration avec M. Adam, l'*Arte y vocabulario de la Lengua Chiquita,* et, seul, une *Note sur le parler des hommes et le parler des femmes dans la langue chiquita.*

A ce moment, l'attention de V. Henry commence à se porter d'un autre côté ; la grammaire comparée des langues indo-européennes était alors en pleine rénovation ; il importait de s'associer à ce travail qui devait aboutir à poser une méthode rigoureuse, utilisable pour toutes les langues, et il importait en même temps de faire connaître en France les résultats acquis. Pour n'être pas arrêté dans la suite de sa carrière par l'absence de titres universitaires, V. Henry prend courageusement la licence ès lettres en 1880, à Douai. Aussitôt, et bien qu'il fût à ce moment chargé tout à la fois de son enseignement et de la bibliothèque de Lille, et tout en faisant des conférences (*Sur la distribution géographique des langues,* Lille, 1881), il prépare ses thèses de doctorat ès lettres, donnant ainsi la mesure de sa rare capacité de travail. La Faculté des lettres de Paris, moins riche en personnel, moins accueillante et moins large aussi qu'elle ne l'est aujourd'hui, lui refusait une étude sur l'afghan ; il la publie dans la *Revue de linguistique,* vol. XIV (1881), p. 327-372, et XV (1882), p. 113-161. Tirant habilement parti de documents insuffisants, il aboutit à la conclusion, maintenant indiscutée, que l'afghan est un dialecte iranien. En 1882, paraît dans le volume I du *Muséon,* le

premier article de la série des *Esquisses morphologiques* : *Considérations sur la nature et l'origine de la flexion indo-européenne*. Entré à la Société de linguistique le 22 janvier 1881, il commençait sa collaboration aux *Mémoires* dès 1882, par une petite note sur *Bein* et *Femen*, vol. V, 223. En mai 1883, il soutenait, avec un succès éclatant, devant la Faculté de Paris, ses thèses de doctorat ès lettres : *Étude sur l'analogie en général et sur les formations analogiques de la langue grecque* (prix Volney et prix de l'Association des études grecques, 1884) et *De sermonis humani origine et natura M. Terentius Varro quid senserit*.

Par ses *Esquisses morphologiques*, dont le deuxième article, sur les *Thèmes féminins à racine fléchie*, paraissait en 1884, le troisième, sur le *Subjonctif latin*, en 1885, le quatrième sur le *Nominatif-accusatif pluriel neutre*, en 1887, et le dernier, sur les *Infinitifs latins*, en 1889 (tous dans le *Muséon*), et par son *Étude sur l'analogie*, V. Henry entrait au cœur de la grande série de recherches qui s'était ouverte quelques années auparavant. Le livre sur l'*Analogie* présentait moins une théorie générale de l'analogie, qui aurait été prématurée à ce moment, qu'une collection d'illustrations grecques du principe de l'analogie morphologique qui venait d'être reconnu. Et les *Esquisses morphologiques* offraient des essais de systématisation de certains groupes de faits grammaticaux ; la première des *Esquisses* renferme des hypothèses très hardies et l'indication de théories très larges, tendant même à rejoindre l'indo-européen au sémitique.

Aussitôt docteur, V. Henry avait été (le 21 août 1883), sur la recommandation de M. Bréal, chargé d'un cours de philologie classique à la Faculté des lettres de Douai (transférée à Lille en 1887). L'enseignement de la grammaire comparée qu'il y donnait l'a amené à rédiger un ouvrage dont l'étude sur l'*Analogie* n'était au fond qu'une première ébauche, et qui a été le plus achevé et le plus utile de tous ses livres, celui aussi dont le succès a été le plus vif : le *Précis de grammaire comparée du grec et du latin*, Paris, 1888, qui est en France à la sixième édition (la

dernière paraît en ce moment), et qui a été traduit en anglais (1890) et en italien. Au moment où cet ouvrage, admirablement clair et bien proportionné, a paru, le *Grundriss* de M. Brugmann était loin d'être achevé ; et, en France, il n'existait aucun livre qui permît de se mettre au courant de l'état des connaissances sur la grammaire comparée des langues indo-européennes ; le *Précis* de V. Henry mettait à la portée des étudiants les dernières découvertes de la grammaire comparée et amenait à la linguistique des amis nouveaux. Le service rendu par l'ouvrage de V. Henry a été immense : le *Précis* apportait un véritable renouvellement aux vues qui avaient cours, et faisait entrer en circulation, sous une forme arrêtée et précise, l'essentiel des résultats acquis par la linguistique indo-européenne depuis 1870.

En même temps qu'il préparait cet ouvrage décisif, V. Henry complétait sa connaissance du sanskrit ; dès 1885, il publie et traduit trente stances de *Bhâminī-Vilâsa* ; en 1888, il traduit le *Sceau de Rākṣasa*, en 1889 *Agnimitra et Mālavikā*. Cette étude du sanskrit avait pour conséquence un nouvel ordre de recherches : la syntaxe comparée, sujet trop négligé, surtout alors. Un premier article sur cette matière, *La proposition infinitive*, est de 1889 ; un second, *La relation locative dans les langues italiques*, de 1897 (tous deux dans la *Revue de linguistique*).

Dans une direction toute différente, il publiait en 1885, sa *Contribution à l'étude des origines du Décasyllabe roman*.

La mort accidentelle d'Abel Bergaigne avait rendu vacante en août 1888 la chaire de sanskrit et grammaire comparée de la Faculté des lettres de Paris ; en décembre de la même année, Henry était chargé du cours de grammaire comparée, tandis que le cours de sanskrit était confié à M. Sylvain Lévi ; par la suite, M. S. Lévi ayant été appelé au Collège de France, V. Henry a réuni les deux enseignements, et a été enfin nommé professeur titulaire de sanskrit et grammaire comparée ; il aura sans doute été le dernier à porter ce titre, car la chaire a été divisée de nouveau après sa mort, et cette fois, à ce qu'il semble, de manière définitive.

V. Henry élargissait toujours ses connaissances ; il joignait bientôt l'enseignement de la grammaire comparée des langues germaniques à celui des langues classiques ; la chose lui était facilitée par le fait qu'il savait très bien pratiquement l'allemand et l'anglais. Il a ainsi été conduit par son enseignement à écrire son *Précis de grammaire comparée de l'anglais et de l'allemand,* qui a paru en 1893, a été aussitôt traduit en anglais (1894) et a eu une seconde édition en 1906.

La mort de Bergaigne avait laissé les études védiques sans représentant en France ; V. Henry s'est donné pour mission de continuer Bergaigne et d'enseigner la philologie védique. En 1890, il publiait le *Manuel pour étudier le sanscrit védique,* préparé par Bergaigne ; en 1892-94, les *Quarante hymnes du Rigvéda,* traduits par Bergaigne (dans les *Mémoires* de la Société). En même temps, il abordait la première traduction de l'Atharvavéda ; le livre XIII paraissait en 1891, le livre VII en 1892, les livres VIII et IX en 1894, les livres X, XI et XII en 1896. En 1903, il traduisait la *Religion du Véda* de M. Oldenberg ; en 1905, il tirait de ses études sur l'Atharvavéda un livre sur la *Magie dans l'Inde antique* ; enfin il a décrit le sacrifice de Soma dans un grand ouvrage fait en collaboration avec M. Caland, l'*Agniṣṭoma*, dont il a pu voir encore paraître le premier volume et dont il achevait de corriger les épreuves quand la mort l'a surpris. En outre, V. Henry a fait paraître de nombreuses notes sur des points particuliers, notamment dans les *Mémoires* de la Société (IX, X et XIV), dans le *Journal asiatique,* la *Revue de linguistique,* les Mélanges de Harlez et Kern, les publications des congrès d'orientalistes, le *Journal des savants* ; l'article *Quelques mythes naturalistes méconnus* (*Rev. d. ét. gr.*, V, en 1892) porte aussi au fond sur les choses védiques. — En 1904, il avait publié un livre de vulgarisation sur les *Littératures de l'Inde.*

Tout en poursuivant avec cette activité ses études et ses publications sur le Véda, V. Henry ne négligeait pas la linguistique. Outre les *Esquisses morphologiques* et les *Études de syntaxe comparée* déjà signalées, il publiait en

1900 son *Lexique étymologique des termes les plus usuels du Breton moderne* et son *Dialecte alaman de Colmar*. Le *Lexique étymologique* a été provoqué par des séjours faits en Bretagne; c'est le seul qui existe pour le breton. L'étude sur le dialecte de Colmar n'est pas faite sur le parler actuel, mais sur celui que l'auteur a parlé dans son enfance, avant l'annexion de l'Alsace à l'Allemagne ; c'est un travail d'une rare précision. — En 1902 paraissaient les *Éléments de sanscrit classique*, et en 1904 le *Précis de grammaire pâlie*, tous deux écrits pour la collection de l'École française d'Extrême-Orient ; en 1904 aussi, l'article sur *La déclinaison en Âpabhraṃça* (M. S. L., XIV, 149-162).

Les questions plus générales de la linguistique (la nature du langage, l'origine du langage, le langage et la pensée) ont été traitées avec clarté dans les *Antinomies linguistiques* (1896), ouvrage remarquable et qui ne paraît avoir été ni lu autant qu'il le méritait ni apprécié à sa très haute valeur; on notera cependant qu'il a été traduit en hollandais par MM. Hesseling et Salverda de Grave (1898). Et l'étude sur le *Langage martien* (1901 ; extrait de la *Revue de linguistique*) a montré jusqu'où V. Henry poussait sa curiosité et quel parti il savait tirer de faits au premier abord simplement bizarres.

Cependant V. Henry collaborait à la *Revue critique* avec une singulière assiduité : il lisait tout, et avec attention, donnait sur tout un avis indulgent, mais dont rien ne pouvait altérer la sincérité. Si l'opinion française est parvenue à une appréciation juste des choses et des personnes en linguistique, c'est en grande partie à la droiture et à la conscience de V. Henry qu'on le doit. Et sur bien des points, il a contribué à rectifier les idées, à préciser les détails. Par leur méthode générale et par les critiques de détail qu'ils renferment, ses comptes rendus ont largement contribué au progrès de la science.

Durant les dernières années, V. Henry a publié des articles de vulgarisation dans des revues, des articles d'indianisme dans la *Revue de Paris* (1901-1905), et la série sur les *Indo-européens* (*L'histoire avant l'histoire*) dans la *Revue bleue* (1904-1907). On notera aussi une conférence

sur *Soma et Haoma* dans les publications du *Musée Guimet* (1907) et le livre sur le *Parsisme* (1907).

La simple énumération qui précède donne une idée de l'ampleur de connaissances, de la vaste curiosité, de l'activité infatigable et constante de V. Henry. Et encore les notes parues dans divers recueils n'y ont-elles pas été signalées en détail : à vrai dire, ces notes n'ont pas la même importance que les grands ouvrages. Non pas qu'elles aient été faites avec moins de soin : V. Henry pensait et écrivait tout autant un compte rendu de dix lignes qu'une page d'un grand ouvrage, et il n'y a rien de négligé dans son œuvre. Mais il n'était pas l'homme des recherches de détail. Durant toute sa carrière scientifique, son objet a été d'exposer de larges ensembles, d'en présenter les diverses parties à leur plan exact, avec les proportions justes, de mettre en évidence le groupement logique et l'interdépendance des faits. Et c'est ce qui le rendait si éminemment apte à la vulgarisation, déjà très estimable, qui répand dans un public étendu les conclusions scientifiques acquises, et plus encore à cette vulgarisation plus haute et vraiment créatrice, qui en mettant au point pour la première fois, dans des traités d'ensemble des résultats jusque-là épars, leur donne par là leur valeur et leur force. Dans ces grands exposés, le détail est toujours soigné, les formes citées sont scrupuleusement correctes, la précision est parfaite ; mais rien n'est fait en vue du détail ; V. Henry n'était pas, comme la plupart des linguistes, venu à la linguistique par la philologie ; et il n'avait pas le goût du travail sur les textes, de la poursuite du fait curieux et inédit ; tous ses exposés sont fondés sur des faits déjà connus, et de préférence sur de grands groupes de faits. L'étude sur le *Dialecte de Colmar* est sans doute la seule de ses publications qui repose sur des observations personnelles et ne soit pas la mise au point et la systématisation logique de choses déjà notées ; or, c'est le résultat d'observations faites par l'auteur principalement sur lui-même. Le rôle de V. Henry dans la linguistique de son temps aura été avant tout de grouper d'une manière rigoureusement méthodique les faits connus, et de donner

des exposés bien équilibrés, clairs et cohérents qui ont fait apparaître en pleine lumière les résultats acquis.

C'est dire que V. Henry a été un professeur. Son action sur les élèves était grande. La netteté de sa pensée, le tour oratoire qu'il prêtait naturellement à ses idées donnaient à son enseignement un caractère saisissant. La conférence sur l'*Emploi de la grammaire historique* dans les *Conférences du musée pédagogique* (1906) en peut donner quelque idée.

Tous ceux qui ont connu personnellement V. Henry garderont de lui un souvenir ému. La conscience très haute qu'il avait de ce qu'il devait à la science et à la fonction dont il était chargé n'enlevait rien à sa bienveillance ; les jeunes linguistes dont, comme professeur de Sorbonne, il a eu à examiner et à discuter les thèses savent avec quelle promptitude, quelle attention et quel soin il les lisait, comment il les conseillait, les encourageait et les soutenait ; tous sont restés ses obligés. Il y avait quelque gravité, quelque solennité même dans le savant et le professeur ; mais ceux qui ont approché V. Henry savent quelle sensibilité vive, presque maladive à force d'intensité, se cachait derrière cette première apparence.

Le savant qui ne prenait guère de repos et qui n'a cessé de travailler et de produire, le professeur dévoué qu'était V. Henry a eu la fin qu'il méritait : il est mort debout. Le mercredi 6 février 1907, il était venu à Paris, il avait fait à la Sorbonne ses deux cours habituels ; il était rentré à Sceaux, comme de coutume ; et le soir, en quelques minutes, il est mort d'une angine de poitrine entre les bras de la compagne de sa vie.

A. Meillet.

SOPHUS BUGGE

Le 8 juillet 1907, Sophus Bugge, est mort à Kristiania, où il était professeur. Sans conteste, c'était l'un des linguistes les mieux doués de l'Europe actuelle, et il était aussi remarquable par l'étendue et la variété de ses connaissances que par la richesse et l'originalité de ses idées ; les unes et les autres le plaçaient au tout premier rang parmi les savants de notre époque. Bien que son activité se soit exercée sur la plupart des domaines qui relèvent de la linguistique indo-européenne et de la philologie, c'est surtout par ses interprétations d'inscriptions anciennes, par ses commentaires sur la mythologie, et par ses travaux en grammaire comparée qu'il est parvenu à la renommée universelle.

Ses travaux de début portaient sur la poésie populaire de son propre pays, la Norvège ; en 1858, il publia un recueil de chants populaires. C'est d'ailleurs à ces premières études que se rattachent étroitement ses recherches postérieures sur la poésie héroïque des anciens peuples scandinaves. On connaît son ouvrage principal sur la matière ; c'est sa fameuse édition critique de l'Edda de Saemund, parue en 1867, qui est devenue du jour au lendemain le fondement indispensable de tous les travaux touchant l'Edda ; pour la première fois la critique des textes et leur interprétation étaient faites de main de maître et apportaient vraiment la lumière. S. Bugge n'a jamais fait paraître la seconde édition de son œuvre, qu'il a pourtant préparée très longtemps. Mais il a témoigné dans la publication d'autres textes des mêmes qualités et d'un bonheur égal ; l'épopée de Beowulf lui a été particulièrement favorable, et ses recherches sur ce poème si important et si difficile sont probablement ce qu'il y a de meilleur sur la matière.

Dans de nombreux écrits, Sophus Bugge s'est occupé de la grammaire, de la métrique et de l'étymologie du

vieil islandais et du vieux norvégien. Toujours, il a ouvert des aperçus nouveaux ; ainsi, en 1876, dans un exposé oral fait à Copenhague, où il a démontré le rôle que la quantité des syllabes joue dans la métrique vieille islandaise. Mais Bugge est surtout connu par ses importants travaux sur les inscriptions runiques des pays scandinaves ; on peut passer sous silence les nombreux articles et les monographies où il a déployé tant de talent dans l'interprétation et dans le commentaire ; il suffit de rappeler ici ses grands ouvrages sur les inscriptions de la Norvège « *Norges indskrifter med de ældre runer* » et « *Norges indskrifter med de yngre runer* ».

Dans ses études sur les runes, Sophus Bugge avait montré beaucoup de hardiesse, mais il en a montré bien davantage quand il s'est occupé de mythologie ; il a même suscité à ce propos une émotion peu ordinaire. Dans une série de conférences faites à Uppsala en 1880, il exposa comment selon lui les légendes des dieux norvégiennes et islandaises comportaient un très grand nombre d'emprunts aux légendes chrétiennes du début du moyen âge et aux récits tirés de la mythologie classique ; à son avis, la population chrétienne des îles Britanniques avait servi d'intermédiaire principal et avait transmis aux vikings norrois tous ces récits venus du Midi et de l'Orient. Par la suite, Bugge reprit cette théorie dans son livre intitulé « *Studier over de nordiske gude- og heltesangs oprindelse* » qui parut en 1881-1889 en norvégien et en allemand à la fois. Ses opinions donnèrent lieu à des disputes enflammées et il fut attaqué avec passion ; mais on peut dire maintenant que ce qui reste après tant de discussions, c'est que S. Bugge avait raison en somme, et que si bien des détails s'expliquent autrement qu'il ne l'a cru, sa théorie n'en repose pas moins sur une idée vraie.

S. Bugge s'est encore montré remarquable, quand il s'est tourné vers les langues classiques et romanes, et vers les inscriptions de l'Italie, comme en témoignent ses « *Altitalische Studien* ». Mais il a été moins heureux quand il a essayé de résoudre par la grammaire comparée

l'un des problèmes les plus irritants qui soient, celui de l'étrusque. C'est avec peu de succès qu'il a tenté de le lire et de lui assigner une place parmi les langues indo-européennes en le rapprochant non plus des langues de l'Italie, mais de l'arménien. Ici son talent proprement divinatoire et sa grande hardiesse dans les hypothèses l'ont induit en erreur.

Il était né en 1833 et avait été nommé professeur de linguistique indo-européenne et de vieux norvégien à l'Université de Kristiania en 1864 ; il était docteur honoris causa de l'Université d'Uppsala depuis 1893 et associé étranger de l'Institut de France ; notre Société le comptait parmi ses membres depuis 1878.

R. Gauthiot.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

L'enseignement de la grammaire. — Conférences du musée pédagogique par MM. V. Henry, F. Brunot, H. Gœlzer, L. Sudre, Ch. Maquet. Paris 1906, in-8, 185 p.

L'intérêt de ce recueil est surtout pédagogique, et il n'y aurait guère lieu que de signaler ici les judicieuses remarques de notre regretté confrère V. Henry et de M. Brunot sur la part à faire à l'histoire des langues dans l'enseignement secondaire, si la conférence de M. Sudre sur la terminologie grammaticale ne posait des questions graves et délicates. La terminologie employée dans les écoles est incohérente parce que la plupart des auteurs de grammaires et des maîtres n'ont sur les principes généraux de la linguistique que des idées troubles et sans précision. Mettre sur le même pied comme parties du discours, le substantif, l'adjectif et le verbe est évidemment absurde, puisque le substantif et l'adjectif sont deux variétés d'une même espèce, le nom. Quant aux définitions de termes, elles sont pour la plupart fautives parce qu'on veut définir les catégories grammaticales par l'usage syntaxique, ce qui conduit à des abstractions vides de sens, au lieu de les définir par la forme. Il est d'ailleurs inutile de donner la plupart des définitions ; pour l'article par exemple, il suffit de dire que les articles français sont : *le, la, les, un, des,* avec quelques combinaisons équivalentes (*au* alternant avec *à le*, etc.) ; l'énumération est ici la seule définition possible et utile.

A. Meillet.

K. Brugmann[1] u. A. Leskien. — *Zur kritik der künstlichen Weltsprachen.* Strasbourg, 1907, in-8, 38 p.

Chargés par l'Académie saxonne d'étudier la question des langues artificielles qui a été, comme on le sait, posée devant les Académies, MM. Brugmann et Leskien se sont partagé la tâche.

M. Brugmann a examiné d'une manière générale le problème ; et il se montre très sceptique : une langue universelle ne dispensera d'apprendre les langues nationales ni pour la science, ni pour les affaires ; l'apprendre est donc un gaspillage de force ; d'ailleurs comment instaurer vraiment une langue universelle, et une fois posée, comment en maintenir l'unité contre la tendance au changement qui se manifeste constamment. — Le scepticisme de M. Brugmann est peut-être excessif, malgré le caractère judicieux de ses observations. Les langues communes modernes comme le français comportent une large mesure de fixation artificielle et de maintien par l'école et l'autorité publique. On conçoit très bien qu'une langue universelle soit fixée et maintenue par des autorités analogues ; et elle faciliterait assurément les relations orales, notamment les relations entre savants ou hommes d'affaires, d'abord pour les choses accessoires et ensuite pour un usage de plus en plus étendu.

M. Leskien critique l'espéranto qu'il trouve assez difficile à apprendre, et où il relève, non sans raison, d'inutiles complications dont il convient de le débarrasser pour qu'il ait droit à devenir la langue universelle. Les espérantistes lui ont reproché des erreurs.

Le sort des langues universelles, et notamment de l'espéranto, dépend du succès qu'elles trouveront dans les pays de langue allemande et anglaise. Si elles ne s'y répandent pas, elles sont inutiles et elles succomberont.

A. Meillet.

1. Le compte rendu du premier tome de la 2e édition du 1er volume du *Grundriss* de M. Brugmann paraîtra dans le prochain cahier du *Bulletin*.

Albert Dauzat. — *Essai de méthodologie linguistique dans le domaine des langues et des patois romans* (thèse de doctorat). Paris, Honoré Champion, 1906, 1 vol. in-8 de 295 p.

Bien que surtout romaniste et spécialiste en fait de patois gallo-romans, M. D. a voulu systématiser les règles de la méthode linguistique. Il n'ignore pas qu'il n'y a pas une méthode spéciale aux langues romanes, et que la méthode linguistique est générale. Aussi a-t-il cité dans sa bibliographie, sous la rubrique « Linguistique générale », un certain nombre d'ouvrages qui presque tous relèvent de la grammaire comparée des langues indo-européennes. Il a eu tort de ne pas y tenir compte de livres aussi importants que celui de M. H. Paul, *Principien der Sprachgeschichte,* 3e édition, Halle 1898 ou de celui de M. B. Delbrück, *Einleitung in das studium d. idgen Spr.* En revanche il était inutile de citer les ouvrages de M. P. Regnaud. De plus, si la méthodologie pour les langues romanes n'est pas foncièrement différente de celle d'un groupe de langues quelconques, écrire cette méthodologie revient au fond à vouloir exposer la méthodologie linguistique générale et, pour ce faire, il faudrait au moins être au courant de la linguistique des familles qui jusqu'ici ont été le mieux étudiées : la famille indo-européenne, la famille finno-ougrienne, la famille sémitique, la famille bantou, etc. Et l'on sait qu'il y a très peu d'hommes qui aient aujourd'hui toutes ces connaissances à la fois. Aussi le titre de « méthodologie linguistique » était-il un peu ambitieux, et le contenu du livre n'y répond-il pas pleinement.

L'ouvrage est divisé en deux parties : I. Les langues romanes ; II. L'étude des patois. C'est la première partie qui prête surtout à la critique que l'on vient de faire. Ce n'est pas que M. D. ait sur les diverses questions des opinions que n'approuverait pas la majorité des linguistes. Mais elles sont la plupart du temps traitées d'une façon trop abstraite, plutôt « philosophique » que linguistique et

aussi trop brève. En somme cette partie n'est qu'un résumé rapide des idées courantes. M. D. compare ingénieusement le concept de loi linguistique à celui du théorème mathématique et par contre-coup la recherche étymologique à celui du problème de même ordre. Comme si la recherche étymologique était le but et non pas le dernier des corollaires en linguistique ! La critique la plus grave qui touche cette partie a été faite à l'auteur par M. Meillet pendant la soutenance. M. D. affirme page 95 que « il faut nécessairement admettre qu'à un moment et dans un lieu donnés, les organes vocaux subissent les mêmes modifications » ; mais il y aurait absurdité à postuler des modifications anatomiques pour expliquer les changements phonétiques. Il n'y a que changement ou conservation des habitudes articulatoires. On a souvent dit que tel phonème se change en tel autre à un moment donné dans une communauté linguistique donnée parce qu'à ce moment tous les individus de la même génération deviennent incapables d'articuler le phonème antécédent ; mais cette incapacité n'est que d'ordre psychologique : on ne sait plus combiner tous les mouvements articulatoires nécessaires à la production du son ancien. La matière des changements est physiologique, mais le principe en est psychologique. Du reste M. D. a lui-même corrigé ses vues depuis dans un article de la *Revue des idées* (1907, p. 222 et suiv.). — A propos de la dissimilation (p. 129, suiv.), il semble que M. D. ait également commis quelques inexactitudes. Il dit : « tandis que les autres évolutions sont progressives, la dissimilation s'opère brusquement. On ne conçoit pas qu'il y ait eu de transition entre *n* et *l* pour passer d'*orfaninu* à *orfelin.* » C'est vrai, mais parmi les changements phonétiques ordinaires, il y en a aussi qui se sont faits brusquement à un moment donné sans qu'on puisse imaginer d'intermédiaires. C'est le cas par exemple pour les *kw*, *gw* devenant *p*, *b*, soit en grec (πέμπας), soit en osque : P u m p e d i i s, soit en brittonique : *pemp* ; et M. D. n'ignore pas que le même phénomène s'est produit en roumain (lat. *aqua, lingua* ⋙ roum. *apă, limbă.* — M. D. a également tort quand il attaque (p. 130) M. Grammont sur les lois de la

dissimilation. « M. Grammont, dit-il, a posé vingt lois qui, suivant lui, régiraient la dissimilation dans toutes les langues. Là était le vice fondamental de la méthode. » Ici M. D. a fait la même confusion que plus haut: de même qu'il y a en phonétique des changements subits et des changements progressifs, de même il y a des lois particulières et des lois générales. Il suffit du reste de rappeler que M. D. regarde les phénomènes de dissimilation « comme le produit d'organes vocaux *variables et changeants* » pour faire comprendre la faiblesse de son argumentation.

Dans la deuxième partie : Étude des patois, M. D. est sur son domaine. Il y a de bonnes pages sur la réaction des patois voisins (influence des petits centres), sur les « centres régionaux », sur l' « influence du français ». Toutefois M. D. n'est pas le premier à avoir exprimé de saines idées sur cette question. Elles sont toutes dans l'étude de M. Grammont sur le *Patois de la Franche-Montagne* dans les *M. S. L.* et particulièrement dans le beau chapitre intitulé « *Le peuple phonéticien* » que M. D. a eu le tort de ne pas citer. Il a eu aussi celui de dire qu'en dehors du Midi il n'y avait plus de « français régionaux ». M. Grammont a tenu sans cesse compte du « français régional » de Montbéliard, et dans les Vosges il existe aussi un « français régional » si caractérisé que la phonétique, la syntaxe, le vocabulaire en sont souvent tout à fait différents du français de Paris. Pour ce qui est de la question des dialectes, de l'intérêt des patois, de l'urgence de leur étude et de la manière de mener une enquête sur les patois, les idées de M. D. seront sans doute agréées de tout le monde. Disons enfin qu'à plusieurs reprises, M D. a trop insisté sur la supériorité de la grammaire historique par rapport à la méthode comparative. Il se donne tort à lui-même dans ses derniers chapitres sur les patois, car ici il ne peut presque jamais être question d'histoire, et c'est justement la comparaison des parlers vivants qui permettra de se rendre compte en une certaine mesure de leur évolution *historique*. — Comme il y a très peu de formes citées, il y a peu de fautes d'impression, sauf dans les noms étrangers.

A. Cuny.

E. W. Scripture. — *Researches in experimental phonetics. The study of speech curves.* Washington, 1906, in-4, 204 p. (Carnegie institution, n° 44).

Le nouveau livre de M. Scripture, somptueusement édité aux frais de la fondation Carnegie de Washington, marque un notable progrès sur les *Elements of experimental phonetics* du même auteur, et apporte d'intéressantes nouveautés. Les deux premiers chapitres exposent les progrès réalisés par M. Scripture dans sa technique : il est arrivé à obtenir des tracés précis, clairs, faciles à lire et qui sont de véritables modèles. Il montre ensuite comment on peut lire ces tracés et en tirer parti ; il présente à ce propos des observations de détail intéressantes, montrant par exemple comment les tracés permettent de déterminer la nature des diphtongues, découvrant et discutant un élément phonétique où il croit reconnaître un *h* sonore (ce qui ne veut pas dire naturellement que ce soit le *h* sanskrit). Il discute ensuite les questions de durée, d'amplitude et de fréquence des vibrations ; il s'étend sur la fréquence où les procédés d'enregistrement apportent dès maintenant le moyen de préciser rigoureusement les faits ; il se borne malheureusement à quelques lignes sur l'amplitude des vibrations, c'est-à-dire sur la question de l'intensité, où les difficultés sont très graves ; car, ainsi que le note M. S., on n'a pas le moyen de déterminer quelle est la relation entre l'amplitude des vibrations inscrites et l'intensité du son. Enfin l'auteur insiste longuement sur l'analyse harmonique des courbes données par les voyelles et sur les conclusions qu'on en peut tirer ; il revient à ce propos sur sa théorie des voyelles et indique les expériences qu'il a faites pour la démontrer. Toutes les personnes qui s'intéressent à la phonétique expérimentale — ou tout simplement à la phonétique — devront étudier le livre de M. Scripture.

A. Meillet.

Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung. Neue Folge vereinigt mit den *Beiträgen zur Kunde der indogermanischen Sprachen*, herausgegeben von A. Bezzenberger, E. Kuhn und W. Schulze, XLI, 1er et 2e fascicules, 1907, Gœttingen, chez Vandenhoeck et Ruprecht.

La *Zeitschrift* de Kuhn, la doyenne des revues de linguistique, dont la collection suffirait à elle seule à donner une idée du développement des études de grammaire comparée depuis 1852, et qui a contribué d'une manière éminente à leurs progrès — le vol. XXIII par exemple marque vraiment une date — vient de changer d'éditeur. Elle est passée dans la grande librairie linguistique de MM. Vandenhoeck et Ruprecht (à Gœttingue), qui éditaient déjà les *Beiträge* de M. Bezzenberger. A cette occasion, les deux revues ont été fondues, et M. Bezzenberger a été associé à la direction de la *Zeitschrift* que publiaient ensemble MM. E. Kuhn et W. Schulze. Sous cette triple direction, on peut compter que la revue gardera le haut rang scientifique où elle est parvenue ; elle n'aura pas de périodicité régulière ; mais on souhaitera d'autant plus que les fascicules se succèdent promptement. Le premier cahier, qui est double, a un contenu riche et varié qui autorise les meilleures espérances.

A. Meillet.

Anthropos. — *Revue internationale d'ethnologie et de linguistique*, dirigée par le Rév. P. Schmidt, Salzburg, 1906-1907.

Le Rév. P. Schmidt, connu par ses découvertes et ses importantes publications sur les langues des peuples demi-civilisés, et notamment sur le groupe malayo-polynésien vient de fonder une revue, destinée à publier les obser-

vations et les études faites par des missionnaires et d'autres personnes sur les populations demi-civilisées d'Asie, d'Afrique, d'Océanie et d'Amérique. Le premier volume, comprenant plus de 1000 pages, a paru et, par sa variété, sa nouveauté, sa richesse, donne une idée favorable de ce que sera cette publication ; le nom même du directeur suffit à garantir que ce recueil sera indispensable à tous ceux qui s'intéressent à la linguistique générale et à l'ethnographie ; la teneur de la plupart des articles est vraiment scientifique, et il suffira d'un faible effort pour écarter les quelques dissonances qu'on peut facilement excuser dans la première année d'un périodique.

A. Meillet.

H. Hirt. — *Die Indogermanen*. Ihre Verbreitung, ihre Urheimat und ihre Kultur, Strasbourg (chez Trübner), 1905-1907, x-772 p., avec 4 cartes.

L'ouvrage se compose de deux parties ; l'une de texte courant, facile à lire et destinée à toutes les personnes cultivées, est un exposé clair, agréable et intéressant de l'état actuel des questions relatives à l'extension des langues indo-européennes et à la civilisation des anciens peuples qui ont porté ces langues sur toute la surface de l'Europe ; l'autre se compose de notes bibliographiques, et de brèves notices destinées aux savants. Le sujet a été traité en détail dans les dernières années, et le *Reallexikon* de M. Schrader en présente déjà réunis la plupart des matériaux ; mais M. Hirt s'est efforcé de rafraîchir les questions et apporte sur tous les points des opinions personnelles, presque toujours tranchantes, parfois superficielles et trop peu précises, souvent aussi suggestives, et qui, en tout cas, ne laissent pas le lecteur indifférent et le provoquent à réfléchir.

Ce livre, œuvre d'un linguiste savant et original, néglige de parti pris le côté linguistique de la question.

Avec raison en un sens : par elle-même, la linguistique ne saurait donner des renseignements précis sur des faits d'histoire ou de civilisation. Mais il en résulte deux inconvénients. Le premier est que l'auteur est amené à ne parler que peu des questions où il a une compétence certaine, et à s'étendre sur des matières où il parle d'après d'autres. Le second est une certaine obscurité théorique : l'expression *indo-européen* n'a qu'une valeur uniquement linguistique ; les *Indo-européens* ne sont pas un peuple défini ; ce sont simplement les hommes qui parlent indo-européen ; et cette expression a deux sens possibles : 1° un sens précis : les Indo-européens sont les hommes qui parlaient l'indo-européen commun ; mais, comme on ne saurait déterminer avec certitude où et quand était parlé l'indo-européen commun, on n'a le droit d'attribuer aux « Indo-européens » ainsi entendus aucun des états qui sont connus par l'archéologie préhistorique ; 2° un sens vague : les Indo-européens sont les hommes qui parlent l'un des dialectes très divers qui continuent l'indo-européen commun : grec, germanique, slave, etc. ; mais les populations qui parlent ces langues sont, dès le début de la tradition, extrêmement composites, et l'on n'a plus le droit de poser aucune unité. Le problème perd ainsi toute détermination.

Le détail donnerait lieu à une infinité de discussions. Par exemple M. H. est disposé à admettre certains rapprochements mythologiques très suspects. Le rapprochement de skr. *Váruṇaḥ* et le gr. οὐρανός (qu'il accentue mal) lui paraît sûr : sans parler des incertitudes phonétiques, il faudrait indiquer au moins que *Váruṇaḥ* n'a rien à faire avec le ciel ; or, gr. οὐρανός est seulement le « ciel » ; l'évidence du rapprochement est quelque peu entamée par cette constatation. Ce n'est rien que d'affirmer la parenté de skr. *gandharváḥ* et de gr. κένταυρος ; il est peut-être plus malaisé de se rendre maître des difficultés phonétiques évidentes que fait ce rapprochement et de faire apparaître l'identité des deux types mythologiques.

Entre la première et la seconde parties de son ouvrage, qui a paru en deux fois, M. H. a changé de système de

transcription ; il en résulte une incohérence fâcheuse. Sans doute, nos systèmes de transcription laissent beaucoup à désirer, et les linguistes devraient convenir de transcriptions plus correctes et plus pratiques ; mais il n'est pas admissible que chaque linguiste se fasse dès maintenant juge et se choisisse une transcription à son gré : aussi longtemps qu'un congrès international de linguistes n'aura pas établi un système auquel tout le monde devra se conformer, le plus sage sera de suivre l'usage le plus généralement reçu ; si défectueux que puisse être cet usage, il vaut mieux que la confusion qui résulterait du caprice individuel de chaque savant.

A. Meillet.

Hermann Möller. — *Semitisch und Indogermanisch. Erster Teil. Konsonanten.* H. Hagerup, Copenhague, 1906. Un vol. in-8° de xvi-395 pages.

Qui n'a été séduit par la possibilité d'une comparaison entre le groupe sémitique et le groupe indo-européen ? D'excellents esprits, Ascoli en tête, et chez nous, A. Darmesteter (dans la *Vie des Mots*) y ont cru. Ce dernier savant avait exprimé bien avant M. Möller l'idée que l'égyptien ancien, les langues sémitiques et les langues indo-européennes appartenaient à une même souche et qu'on arriverait bientôt à démontrer leur interdépendance. M. Meillet, dans la première édition de son *Introduction*, ne prend pas parti et dit simplement que si par hasard on arrivait à démontrer la parenté du sémitique et de l'indo-européen, il n'y aurait alors qu'à superposer une nouvelle grammaire comparée à celle de l'indo-européen et à celle du sémitique commun. Et c'est bien ce qu'il y aurait de plus intéressant dans la chose. Car les moyens d'information que nous avons jusqu'ici, nous défendent en bonne méthode de remonter au delà de l'indo-européen commun

et c'est avec scepticisme qu'on accueille des vues pré-indo-européennes telles que celles de M. Hirt.

Mais il faudrait pouvoir partir ici de rapprochements sûrs entre le sémitique et l'indo-européen, d'étymologies aussi certaines que lorsqu'il s'est agi de démontrer la parenté des diverses langues indo-européennes entre elles. Or ces étymologies existent à peine. M. M. par exemple met en avant le sémitique commun **qarnu* « corne ». Par un malheur, il se trouve précisément que le mot qui correspond à celui-ci en indo-européen a non pas un *q* vélaire, mais un k_1 palatal devenu *ç* en sanskrit, *s* en zend, etc... De plus le mot indo-européen ressemble par ailleurs beaucoup moins au mot sémitique que M. M. ne se le figure. Il suffit de rappeler le gr. κέρας pour voir que le suffixe **-no-*, **-nu-* que le mot sémitique montre *de toute antiquité,* n'existe que dans le groupe occidental des langues indo-européennes (italo-celtique et germanique) : lat. *cornu,* gaulois κάρνυ-ξ, got. *haúrn* < $*k_1rno$-, et qu'il s'agit par conséquent d'un développement assez récent. — De même pour le nom de nombre « six » : à première vue l'hébreu *šēš,* l'assyr. (fém.) *šiššit,* etc. ressemble assez à l'européen $*s(u̯)ek_1s$ et surtout au sanskrit *ṣáṣ* ; mais si l'on envisage l'arabe (masc.) *sittu,* éthiop. *sessú,* masc., mais *sedestú* (fém.), on voit que les formes au lieu de se ressembler davantage à mesure qu'on remonte dans le temps, divergent au contraire, ce qui est l'indice d'une absence de parenté. En effet M. Zimmern (*Vgl. gr. d. sem. Spr.,* 1898, p. 181), restitue **šidþ* comme forme originelle du sémitique. Il rappelle aussi l'égyptien *ši̯š* qui ressemble davantage à $*s(u̯)ek_1s$. Mais de deux choses l'une, ou bien il faut éloigner l'égyptien du sémitique pour le rapprocher de l'indo-européen ; ou bien il faut le laisser avec le sémitique, et alors, la forme égyptienne *ši̯š* doit satisfaire aux exigences de la forme protosémitique **šidþ* qui peut elle expliquer *ši̯š,* mais qui ne peut être expliquée par lui. En tous les cas donc nous nous éloignons de $*s(u̯)ek_1s$. La ressemblance est peut-être un peu plus grande pour le nom de nombre « sept » : assyr. *sibi* ; aram. *šᵉbaᶜ,* hébr.

šæba^{c}, arab. *sab*^{c}*u*^{n}, éthiop. *sab*^{c}*ū*; donc (d'après M. Zimmern) protosémitique **šab*^{c} + une finale. Le même auteur rappelle ensuite le vieil-égyptien *śfx* (qui devait se prononcer à peu près *śafx* si l'on en juge d'après le copte). Mais qui nous assure que *ś* ∾ *ś* représente bien ici un ancien *s* correspondant à celui de **septm̥*. Ne serait-ce pas plutôt un ancien **č*? En tout cas le *x* du vieil-égyptien = ^{c} (γ spirant) du sémitique ne saurait correspondre à un *t* indo-européen. Un seul phonème répondrait et encore imparfaitement au *p* de **septm̥*, c'est le *b* sémitique, *f* vieil-égyptien.

Et comme on a en outre : pansémitique **abu* « père », cf. i.-e. **pətér,* c'est sans doute là-dessus que M. M. a fondé sa théorie phonétique : *b* sémitique = *f* égyptien = *p* indo-européen. Malheureusement elle ne s'applique pas toujours et l'auteur a été obligé pour expliquer les divergences, d'inventer pour sa langue primitive des distinctions subtiles entre les *surdae lenes* et *fortes*; les *sonorae lenes* et *fortes*. Ces distinctions sont réelles pour certaines langues : divers parlers germaniques p. ex., mais il semble que M. M. ne les introduit ici que pour le besoin de la cause. De plus il admet des alternances de *p* ∾ *P* (sourde forte ∾ sourde douce) ou de *b* ∾ *B* (sonore douce ∾ sonore forte) nées dans des conditions d'accent analogues à celle de la loi de Verner en germanique, ceci pour expliquer encore les irrégularités. Mais aujourd'hui on n'est plus unanime à penser que les alternances vocaliques indo-européennes proviennent nécessairement d'une influence de l'accent ou même du ton. L'explication de M. M. est donc une pure hypothèse surtout pour l'époque égypto-indo-sémitique qu'il s'agit de démontrer. Encore une fois, il faudrait pouvoir partir d'un nombre appréciable d'étymologies évidentes, ce qui n'est pas le cas.

De plus, il faudrait pouvoir comparer les formes grammaticales, ou du moins les thèmes qui sont à leur base. Or, on accorderait assez facilement que les thèmes nominaux (**qarnu,* **qarni,* **qarna* p. ex.) correspondent en gros à des thèmes indo-européens en *-o-* ou en *-u-*, et que, comme le dit M. M., le thème ordinaire (parfait) du

verbe sémitique et celui du pseudo-participe du vieil-égyptien correspondent au thème ordinaire du présent normal indo-européen (type **bhére-*; **teudé-* → *tudé-* sous l'influence de la place différente du ton suivant l'auteur). Donc, admettons provisoirement que l'*e* indo-européen corresponde à *a* sémitique. Tout va bien pour la forme *qal*: p. ex. sém. *qaṭal-* « il a tué ». Mais pour les autres formes, la théorie paraît fausse. Tandis que les alternances indo-européennes peuvent à la rigueur s'expliquer (au moins dans la série *e*) comme de simples phénomènes phonétiques dont nous ignorerions la cause précise tout en admettant qu'elle est *purement phonétique* : *e* devenu *o* (ou *o* devenu *e*) et enfin chute de *e/o*, les alternances sémitiques du type **quṭil *quṭul *qiṭil *qiṭul*, etc... ne peuvent toutes s'expliquer par voie purement phonétique. Il est impossible semble-t-il que la même voyelle originaire **a** se modifie aussi capricieusement en *i* et *u* tantôt dans une syllabe, tantôt dans l'autre. Il faudrait du moins supposer des conditions d'une complication inouïe pour expliquer phonétiquement ces alternances. Ne serait-il pas plus simple d'y voir des infixations tantôt de **y*, tantôt de **w* comme on en trouve encore fréquemment dans certains groupes de langues sauvages. Et alors on ne peut plus comparer le système des alternances indo-européennes et celui des alternances sémitiques. C'est quelque chose de tout à fait différent, puisque l'indo-européen ne connait plus qu'un infixe (*ne* ∾ *n*). Les alternances sémitiques seraient d'ordre morphologique alors que celles de l'indo-européen seraient d'ordre phonétique.

Outre cela, on peut reprocher à M. M. de comparer dans l'un et dans l'autre groupe de langues des mots qui n'existent qu'ici ou là dans chacun des deux domaines. Ceci non plus n'est pas de bonne méthode. Il faudrait au contraire ne rapprocher un mot sémitique (attesté dans la majorité des langues sémitiques au moins) qu'avec un mot indo-européen se trouvant dans les mêmes conditions. En dehors de cas tels que ceux de **septṃ*, **pəter̥*, **māter̥*, hébr. *'ab* etc., c'est ce qui arrive rarement à M. M. P. ex., p. 64, le nom du « soleil » est fort bien attesté dans

les langues sémitiques : ar. *šamsu*^{n}, assyr. *šamšu*, hébr. *šæmeš*, etc. ; mais M. M. ne trouve à lui comparer qu'un mot sanskrit *ghramsá-* qui n'a de correspondant dans aucune autre langue indo-européenne et ne signifie du reste que « Sonnenglut, Helle ». De même (p. 186) : la racine *walad-* « engendrer » est attestée partout en sémitique, mais qu'est-ce que M. M. trouve à lui comparer en indo-européen ? Des mots d'*une seule* langue, dont on ignore encore l'étymologie, savoir le slave *rodi-ti* (qu'il a le tort de noter *rodî-ti*) et qui est un dérivé du substantif *rodŭ* « partus, genus ». M. M. dans la note trouve que J. Grimm a été bien osé de rapprocher le sl. *rodŭ* du v. h. a. *art*. C'est encore bien plus imprudent à lui de le rattacher à une racine sémitique **walad-* qu'il lui faut du reste apocoper de son *wa-* pour arriver à ses fins. — De même encore (p. 196) : la racine *g-m-m* « être plein » est très bien attestée en sémitique mais pour l'indo-européen, ce n'est qu'en grec qu'on trouve γέμω. — Inversement, la racine **g$^{w}_{2}$erə-* « consommer, engloutir » est attestée par des dérivés dans toutes les langues indo-européennes, mais pour le sémitique, M. M. ne trouve à citer que l'ar. *girrī'atu*^{n} « the stomach ». C'est maigre et peu convaincant. Un dernier exemple : p. 20, M. M. rapproche sans hésitation le sémitique **warak-* « être vert », cf. ar. *warasa* « became green » (donc pour lui proto-sémitique **war-*), du latin *uireo, uiridis*. Ceci est impossible pour qui a médité l'ouvrage de M. F. de Saussure (*Mémoire*). *Viridis* est un adjectif dérivé d'un ancien **uiros* d'où vient également le verbe *uirēre* (pour le sfx. *-dis* cf. v. irl. *nuide* < **nouidïos*). L'adjectif **uiros* (*uirus*) ne saurait contenir une racine verbale **weyr-*, car une telle forme serait monstrueuse en indo-européen où *jamais* deux sonantes ne terminent une racine. Le suffixe d'adjectif est donc ici **-ro-* (ou *-ru-*), cf. *ruber*, ἐρυθρός etc..., et la racine réelle, celle dont nous sommes certains, bien que nous n'en ayons pas d'étymologie, est bien **wey, *wi*. Et alors que devient le rapprochement de M. M. ? De plus remarquons qu'ici encore il a choisi des mots qui ne sont attestés que dans *une seule* langue.

Le grand effort qu'a fourni M. M. est donc loin de l'avoir conduit au but qu'il se proposait. On serait plutôt tenté, comme l'ont fait M. Zimmern et M. Brockelmann, de condamner à jamais les études indo-sémitiques. Mais ne prévenons pas le jugement de l'avenir. Il faudra en tout cas appliquer à ces recherches une méthode plus stricte et commencer par étudier à fond le vieil-égyptien et les langues sémitiques pour en tirer d'abord, si l'on peut, une grammaire rigoureuse. Alors seulement on pourra regarder de nouveau du côté de l'indo-européen.

A. Cuny.

G. A. Grierson. — *The Piśāca languages of North-western India* (Asiatic Society Monographs, vol. VIII). Londres, 1906, in-8°, vii-192 p.

Les langues qu'étudie M. Grierson sous ce titre sont des parlers très peu connus de l'extrême Nord-Ouest de l'Inde, bornés à l'Ouest par l'afghan, et au Nord par les parlers iraniens du Pâmir. Ces langues ont, parmi les langues de l'Inde, un aspect si particulier que M. G. les considère comme intermédiaires entre les langues de l'Inde et celles de l'Iran; mais, par malheur, les parlers en question, dont on n'a pas de formes anciennes, sont très altérés, et les preuves alléguées par l'auteur n'ont rien d'assez décisif pour qu'on soit autorisé à constituer un groupe intermédiaire entre les langues iraniennes et celles de l'Inde; quand une forme est claire et n'est pas empruntée, elle a le caractère nettement indien, ainsi le nom de la « langue » : *jib, jip, zib, ziv,* etc. M. G. rapproche d'autre part ces parlers de deux prâkrits décrits par les grammairiens, la *Paiçācī* et la *Cūlikā-paiçācikā* ; mais on ne voit pas comment sa doctrine peut se concilier avec le caractère visiblement hindou de ces prâkrits; et, d'un autre côté, le caractère le plus singulier de ces prâkrits ne se retrouve pas dans les parlers modernes décrits par l'auteur; ce

caractère consiste dans une mutation des sonores en sourdes qui, dans la Paiçācī, n'atteint que *d*, et qui, dans la Cūlikā-paiçācikā, atteint toutes les sonores et toutes les sonores aspirées (contraste comparable à celui du franconien et du bavarois ou de l'alaman): les parlers de M. G. conservent toutes les sonores, y compris *d*. Mais si les hypothèses proposées ne sont guère admissibles, les descriptions n'en sont pas moins précieuses et assurent à l'ouvrage une valeur durable.

A. Meillet.

Katharine von Garnier. — *Die Präposition als sinnverstärkendes Präfix im Rigveda, in den homerischen Gedichten und in den Lustspielen des Plautus und Terenz.* Dissertation, Leipzig, 1906, in-8°, vii-64 p.

Cette intéressante dissertation, qui repose sur une étude personnelle des textes, met en évidence un curieux développement parallèle du sanskrit, du grec et du latin (type *praeclarus*). Elle fait honneur à son auteur, une dame veuve qui a appris les langues classiques en faisant l'éducation de ses fils et qui a poursuivi à l'Université de Leipzig les études linguistiques auxquelles elle avait pris intérêt.

A. Meillet.

M. Bréal. — *Pour mieux connaître Homère.* Paris, pet. in-8°, viii-311 p.

La langue d'Homère est pleine d'archaïsmes remarquables, et, à beaucoup d'égards, elle présente un état vraiment ancien; tous les autres textes littéraires de la Grèce sont d'ailleurs postérieurs à l'Iliade et à l'Odyssée, et en supposent l'existence. Mais, dans une très large mesure,

les archaïsmes sont dus à une tradition littéraire ; rien de plus incohérent que la langue homérique ; les formes qu'elle présente appartiennent à la fois à plusieurs dialectes et à plusieurs époques, et le linguiste n'en doit faire état qu'après avoir critiqué de près les formes alléguées, et en avoir recherché le dialecte et la date. La langue homérique est fixée par une longue tradition poétique, et ne fournit un témoignage direct sur aucun moment du développement d'aucun parler grec. Dès lors la langue ne donne pas le moyen de dater d'une manière absolue les textes homériques, et l'on n'est pas surpris de voir que c'est un linguiste qui rajeunit dans des proportions inattendues Homère. C'est ce que fait M. Bréal, avec une éloquence et une vivacité incomparables. Après avoir lu M. Bréal, personne ne croira plus au caractère « populaire » ou « primitif » des poèmes homériques. Il serait sans doute déplacé — autant que superflu — de louer ici le maître qui est depuis quarante ans l'âme de notre Société.

L'ouvrage se termine par une série de discussions étymologiques, intitulées *Lexilogus,* en souvenir du livre du même nom de Buttmann. On ne saurait naturellement aborder ici la critique de ces notes très nombreuses. On se bornera à une remarque sur l'article ἀδρότη ; M. Bréal écarte avec raison l'absurde rapprochement avec ἀδροτάξομεν (K 65), ἤμβροτον, etc. ; restent deux traductions anciennes : « immortelle » et « où il n'y a pas d'hommes » ; la première, qui semble évidente à M. B., est pourtant difficile à soutenir ; en effet l'adjectif ἄμβροτος, avec les dérivés ἀμβροσίος et ἀμβροσία, est très fréquent, chez Homère, et l'on ne voit pas pourquoi le poète aurait en un seul passage employé ἀδρότη (Ξ 78) ; il suffit de transcrire le passage pour voir qu'il s'agit de la nuit où l'on ne court risque de rencontrer personne :

Ξ 77 εἰς ὅ κεν ἔλθῃ
νὺξ ἀδρότη, ἣν καὶ τῇ ἀπόσχωνται πολέμοο
Τρῶες.

C'est ainsi qu'Eschyle comprenait quand il a écrit :

ἀβροτον εἰς ἐρημίαν (Prom. 2). Donc ἀβρότη n'est pas le vieux composé ἄμβροτος, mutilé sans raison, c'est un mot de sens très précis, formé pour indiquer une idée qui est importante dans ce morceau ; comme il s'agit d'un composé qui n'était sans doute pas usuel, on avait le sentiment net de l'autonomie des deux éléments, et c'est ce qui fait que le groupe βρ ne forme pas position, c'est-à-dire qu'il a le traitement de l'initiale et non celui de l'intérieur du mot. La forme du mot et la prosodie concordent donc avec le sens du morceau et avec la tradition antique à garantir la traduction « où il n'y a pas d'hommes ».

A. Meillet.

A. Cuny. — *Le nombre duel en grec*, in-8, 513 pp. ; Paris, Klincksieck, 1906.

L'existence des formes duelles en indo-européen est attestée par l'accord du sanskrit, du grec ancien (particulièrement du vieil attique), du vieux slave, et, dans une faible mesure, du germanique et du celtique. Dans les documents les plus anciens (védique, vieil attique, vieux slave) l'emploi du duel est d'une rigueur absolue. Mais, à mesure que se développait la civilisation, le duel a cédé peu à peu, d'abord dans des conditions définies et sur des points spéciaux, et c'est la généralisation de ces tendances qui a amené la disparition du duel dans les langues modernes d'origine indo-européenne.

M. Cuny s'est appliqué à étudier l'histoire du duel au cours de l'évolution de la langue grecque, et considérant à juste titre que l'étude des formes ne saurait être séparée de celle de leur emploi, il a consacré une première partie à la morphologie du duel en indo-européen et en grec. Comme il fallait s'y attendre, cette étude comporte peu de nouveautés ; le grec a continué l'état indo-européen et a complété par des procédés qui lui sont propres les séries duelles qui lui avaient été transmises. Il y a pourtant

une explication nouvelle des rapports du type τά, τᾶν avec le type qui lui a servi de modèle τώ, τοῖν. L'autre partie, beaucoup plus importante, est consacrée à l'emploi des formes. L'attique a été d'abord examiné, comme présentant les séries les plus complètes ; et la langue des inscriptions, comme celle des auteurs tragiques, comiques, des historiens, philosophes et orateurs a été l'objet d'une minutieuse étude dont les conséquences sont grandes. Au point de vue linguistique, elle introduit un nouveau groupement des dialectes grecs, dans lequel les dialectes continentaux conservateurs du duel s'opposent aux dialectes d'Asie Mineure, des îles et de la Grande Grèce qui l'ont perdu à date ancienne. L'ionien et l'attique qui se rejoignent sur tant de points sont séparés par l'emploi du duel, de même l'arcadien et le cypriote. C'est une illustration éclatante du fait qu'en syntaxe comme en phonétique les lignes d'isoglosses sont indépendantes les unes des autres. En ce qui concerne l'histoire de la langue, M. Cuny a montré que le duel a pénétré dans la littérature à mesure que l'influence du dialecte attique y était plus prépondérante, mais que, au moment même où l'usage en devenait régulier, le duel a commencé à disparaître dans la langue parlée, et que son apogée marque le signal de sa décadence. Ainsi cette étude, loin d'être une sèche monographie, embrasse une série de faits linguistiques, historiques et sociaux, et se recommande non seulement aux hellénistes mais à tous ceux qu'intéresse l'étude comparative du langage.

A. Ernout.

A. Meillet. — *De quelques innovations de la déclinaison latine* ; Paris, Klincksieck, 1906, 51 p. in-8.

Jamais peut-être M. Meillet, dont l'élégante précision aime la brièveté, n'avait ramassé plus de matière en si peu d'espace. En dépit des apparences modestes du titre,

et bien que seul un des principaux aspects du problème soit complètement mis en lumière, c'est un véritable résumé de l'histoire de la déclinaison latine que présente ce petit volume. Et comme il n'était guère possible de marquer la part personnelle du latin dans la constitution de sa flexion nominale sans embrasser d'ensemble l'histoire de cette flexion depuis la période indo-européenne, le livre, nourri d'idées générales qui sans cesse en dépassent le cadre, est aussi substantiel par ce qu'il suggère que par ce qu'il fournit.

Dès le début, l'auteur signale la principale caractéristique de l'évolution des formes latines, qui est l'*instabilité*. Cette instabilité est due en un mot au fait que le latin a voyagé, que c'est une langue de conquérants immigrés mélangés à des indigènes et qu'il a subi par conséquent un grand nombre d'influences extérieures diverses. Entre l'indo-européen et le latin se sont superposés successivement plusieurs systèmes linguistiques, ayant chacun leur part d'innovations propres. Aussi le latin s'est-il transformé très rapidement, et inégalement suivant les lieux, si bien qu'il ne s'établit qu'assez tard une unité factice dans la langue et qu'il a existé nombre de patois locaux dont çà et là la langue officielle ou littéraire conserve la trace.

Un des traits communs de l'évolution respective des diverses langues indo-européennes est la *réduction des catégories grammaticales*. Cette réduction s'est opérée en latin comme ailleurs, mais avec certaines particularités caractéristiques. Les nombres se sont réduits à deux, par élimination du duel, dès la période préhistorique. Les genres se sont maintenus au nombre de trois ; mais la distinction du masculin et du féminin résulte de faits d'accord et de dérivation, et non de la flexion casuelle ; quant à celle du masculin et du neutre, elle tend à s'effacer dès la période la plus ancienne, si bien que l'on peut suivre au cours de l'histoire l'évolution qui aboutira en roman à la suppression du neutre. Enfin les huit cas indo-européens se sont réduits à six en italique ; mais la réduction s'est opérée différemment dans chaque type flexionnel, et c'est merveille de voir M. Meillet démêler

les diverses influences, phonétiques ou sémantiques, qui y ont contribué. Ce qu'il dit notamment du vocatif *Vāleri* (p. 22), de l'ablatif *homine* (p. 25), est aussi neuf que convaincant et vaut la fine remarque de la page 12 sur l'origine du type neutre skr. *yugā*, etc.

L'innovation la plus saillante de toute la déclinaison latine et celle qui révèle le mieux la force créatrice de la langue, c'est la *confusion des thèmes en* -i- *avec les autres thèmes consonantiques*. Le latin n'a plus ni thèmes en *-i-* purs, ni thèmes consonantiques purs, mais il s'est constitué une flexion hybride, où voisinent des formes empruntées à l'un et à l'autre type. Les cas qui ont provoqué la confusion sont l'accusatif singulier masculin-féminin, le datif singulier et le nominatif singulier. A propos du premier, M. Meillet écarte, par d'excellentes raisons, l'explication ordinaire suivant laquelle l'accusatif en-*em* serait la forme régulière des thèmes consonantiques, et celui en -*im* celle des thèmes en- *i* ; il soutient au contraire que l'accusatif des deux thèmes devait phonétiquement aboutir à -*em* et que la finale -*im* provient des thèmes en -*ī*- long ; mais d'ailleurs il y a eu des confusions analogiques. Au datif, la finale préitalique était -*ei* dans les deux sortes de thèmes. Enfin au nominatif le passage phonétique des thèmes en -*i*- **mentis*, **mortis* à *mens, mors*, etc. dut contribuer à les confondre avec les thèmes consonantiques. De plus, dans certains mots, la confusion des deux thèmes est étymologique ; c'est le cas des abstraits en -*tās* et de certains mots isolés tels que *mare* (gén. pl. *marum* et *marium*), *sāl* (et *sale*, cf. v. irl. *sail* en composition, Ml. 77 c 4). Une note sur le génitif et le datif singuliers des démonstratifs termine le volume.

J. Vendryes.

E. Mayser. — *Grammatik der Papyri aus der Ptolemäerzeit*, Leipzig, 1906, in-8, xiv-538 p.

Les publications de papyrus sont nombreuses et très dis-

persées ; il est urgent de les étudier dans leur ensemble pour donner une idée de ce que les textes venus au jour font connaître du développement du grec. Ne pouvant embrasser la masse immense des papyrus, M. Mayser a examiné seulement les plus anciens, ceux de l'époque ptolémaïque. Sans doute le livre vieillira vite, puisqu'on découvre et publie souvent de nouveaux documents ; mais il rendra grand service en posant dès maintenant les résultats acquis, à la fois pour les linguistes, qui disposeront ainsi de données importantes, inutilisables dans leur état antérieur de dispersion, et pour les philologues qui auront un moyen de marquer rapidement la place des textes nouvellement découverts. Au point de vue linguistique, l'ouvrage est commodément disposé, et les vues de l'auteur sont généralement correctes, sans prouver une culture linguistique profonde. Les conclusions sont en partie très importantes ; notamment celle-ci que, dès le IIe siècle avant J.-C., les différences de quantité des voyelles sont éliminées de l'usage populaire en Égypte ; M. M. établit bien le fait, sans peut-être en marquer assez l'importance décisive, et sans faire assez ressortir l'ensemble du phénomène. La langue n'a subi une influence notable d'aucun dialecte grec autre que l'attique et, en quelque mesure, l'ionien ; mais l'attique a eu une influence très forte ; par exemple le ττ se trouve encore assez souvent dans ἐλάττων et quelques autres mots. Une graphie comme δύω (qui ne se distinguait plus guère de δύο dans la prononciation) et le succès des formes ἀός, ναός semblent indiquer une influence de l'école et de la lecture du texte homérique qu'on y faisait. L'ouvrage de M. Mayser est un répertoire indispensable de faits bien observés, bien classés et en général judicieusement appréciés. On regrette parfois que l'auteur ne soit pas assez linguiste ; par exemple la chute de γ dans ὀλίγος écrit ὀλίος (p. 163 et suiv.) et le développement de γ dans ἱερόν écrit ἰγερόν (p. 167 et suiv.) traduisent un seul et même fait : la prononciation spirante et prépalatale de γ après ι ; M. M. ne le dit pas. P. 246, il aurait convenu de citer la *Dissimilation* de M. Grammont.

A. Meillet

E. Fraenkel. — *Griechische Denominativa in ihrer geschichtlichen Entwicklung und Verbreitung*. Gœttingue (chez Vandenhoeck et Ruprecht), 1906, vi-296 p.

Sous ce titre, un peu trop général pour le sujet traité, M. Fraenkel étudie trois groupes de dénominatifs grecs, ceux en -αίνειν et -ύνειν, ceux en -οῦν et ceux en -εύειν. L'auteur est un élève de M. W. Schulze ; il a travaillé directement sur les textes littéraires et épigraphiques ; les faits sont serrés de près ; l'ouvrage n'est pas seulement une contribution très importante à l'étude de la question, il pourra servir de modèle aux travaux analogues, et la lecture en est très savoureuse, grâce à la richesse des remarques de détail qu'il contient. Malheureusement, ces remarques sont perdues dans des notes semées au hasard, et dans des incidentes du texte, et, comme aucun index ne permet de les retrouver, beaucoup seront perdues : le livre est plus instructif que facile à consulter.

M. F. conteste avec raison, p. 104 et suiv., que le type en -όω soit parti des adjectifs dérivés en -ωτός ; pour le démontrer, il s'appuie sur une statistique de ces adjectifs. Il aurait pu ajouter qu'il était gratuit de refuser à l'indo-européen un type en *-*ŏ-ye-* ; l'indo-iran. -*ă-ya-* est ambigu ; le lit. -*ů-ju* rappelle de près le type grec, dont il ne diffère que par la quantité de l'*o*, et a son correspondant exact dans le type v. sl. *dělają* (de *dělo*). — Quant aux dénominatifs en -ύνειν, il est difficile de ne pas songer en les voyant à la flexion des adjectifs arméniens thèmes en -*u*- dont une partie des cas comporte un suffixe secondaire -(*e*)*n*- ; M. F. ne signale pas cette coïncidence, qui est frappante.

A. Meillet.

B. Delbrueck. — *Synkretismus. Ein Beitrag zur germanischen Kasuslehre*. Strasbourg (chez Trübner), 1906, in-8, vii-276 p.

L'éminent maître des études de syntaxe comparée s'est limité cette fois à un seul groupe linguistique, le groupe germanique, où il traite l'ensemble de la question de l'emploi des cas. Il montre d'abord avec quels cas se construit chacun des verbes et des adjectifs du germanique commun, et il donne un précieux répertoire de l'usage dans les divers dialectes. Puis il examine le rôle de chacun des cas. Des huit cas indo-européens, quatre ont conservé leur valeur ancienne : le nominatif, le vocatif, l'accusatif et le génitif ; les quatre autres, datif, locatif, instrumental et ablatif, se sont confondus en une forme unique, qui repose en partie sur le datif, en partie sur le locatif et en partie sur l'instrumental anciens, et qu'on connaît sous le nom de datif. C'est à tort qu'on soutient parfois que l'ablatif indo-européen s'est fondu dans le génitif germanique : le germanique a le datif avec le comparatif et avec les prépositions indiquant séparation ; or, ce sont les seuls emplois clairs. Les emplois du génitif dit de séparation s'expliquent par le génitif, sans qu'on ait besoin de recourir à l'ablatif.

Une petite observation de détail : p. 149, M. D. voit dans le datif accompagnant la préposition germ. occ. **tŏ* un ancien datif ; cette explication est juste sans doute en partie ; mais il peut s'agir aussi d'un ancien ablatif ; l'ablatif est en effet le cas employé avec la préposition signifiant « jusqu'à » : indo-iran. *ā*, lit. *ikì*, lat. *tenus*, gr. μέχρι ; et c'est le cas qui suit v. sl. *do* (et peut-être v. irl. *do*).

A. Meillet.

G. Dottin. — *Manuel pour servir à l'étude de l'antiquité celtique.* Paris, 1906, in-12, vi-407 p.

Le manuel de M. Dottin ne renferme qu'un chapitre — assez court — sur la langue ; l'auteur qui est linguiste, et très bon linguiste, a eu la coquetterie de ne pas donner au chapitre de la langue, qu'il traitait de première main, plus d'étendue qu'aux autres. Et le mal est que ces cinquante et quelques pages du manuel renferment la meilleure partie de ce que l'on sait de certain sur le gaulois. Le caractère propre des travaux de M. Dottin est une critique attentive, un bon sens parfois un peu défiant, et une grande répugnance pour les hypothèses gratuites ; si parfois on regrette de ne pas voir traiter les problèmes plus à fond, il est permis de penser que la critique et la réserve de M. Dottin sont particulièrement de mise dans la question qu'il expose. Le livre répond à un besoin ; les quelques défauts de détail qu'un œil minutieux y a relevés seront aisés à corriger dans une seconde édition qui ne peut manquer d'être prochaine.

A. Meillet.

Wenzel Vondrák. — *Vergleichende slavische Grammatik, I Band, Lautlehre und Stammbildungslehre* (in-8°, X-532 p., Göttingen, 1906).

Trois ouvrages marquaient jusqu'à présent les grandes étapes de la grammaire comparée des langues slaves : les cours de Celakovský, édités à Prague en 1853 (*Cteni o srovnavaci mluvnici slovanské na universitě pražské*), la *Vergleichende Grammatik* de Miklosich (Vienne 1852, 1856 et 2e édit. de la *Phonétique* 1879, *Etymologie* 1875 et *Syntaxe* 1868-74) et les leçons de linguistique slave de M. Florinskij (1895-1897).

Ce dernier livre ne fixe pas exactement le degré de développement qu'avait atteint la grammaire comparée des langues slaves au moment où il a paru : il reste, à vrai dire, un peu en deçà ; néanmoins les indications bibliographiques très complètes, dont il est muni, en font un guide utile. M. Vondrák vient de commencer la publication d'une *Vergleichende slavische Grammatik* : la *Phonétique* et l'*Étymologie* ont paru à la fin de 1906.

Cet ouvrage est fait suivant le plan d'une grammaire comparée (Miklosich et Florinskij ne nous offrent qu'une série de grammaires parallèles des dialectes slaves). On n'y trouve guère de nouveau en ce qui concerne les rapports du slave et de l'indo-européen : les principales théories, qui figurent dans le *Grundriss* et la *Kurze vergleichende Grammatik* de M. Brugmann, y sont résumées et groupées plus ou moins heureusement, non d'ailleurs sans quelques lacunes. Quant à l'exposé des faits relatifs aux divers dialectes, il est remarquablement inégal et peu systématique: les dialectes ne sont pas cités dans un ordre constant, les exemples sont trop rares, les indications de grammaire historique concernant chaque dialecte trop sommaires. Le lecteur est souvent déconcerté par la fantaisie du plan et le caractère implicite de la rédaction : ainsi p. 93 les modifications de *o* en slave commun sont traitées après le développement historique de *o*, et p. 95 ce qui est dit de l'*akanie* russe est isolé du développement historique de *o* ; p. 153 le sort régulier des *jers* dans les divers dialectes n'est illustré d'aucun exemple. Seule l'abondance des indications bibliographiques aurait pu suppléer à la brièveté ou à l'obscurité de certaines explications, mais M. Vondrák, qui disposait à cet égard de toutes les ressources nécessaires, s'est souvent abstenu de donner des références complètes et s'est parfois contenté de simples allusions (par exemple p. 55, allusion à l'opinion de Schakhmatov sur la nature du *ě* slave commun, sans aucune référence).

Le manuel de M. Vondrák, malgré ces défauts, qui en diminuent singulièrement le caractère pratique, reflète bien, quoiqu'un peu confusément par endroits, les grands

progrès qui ont été réalisés depuis Miklosich. La description physiologique des phénomènes phonétiques a pris dans cette nouvelle grammaire la place qu'elle mérite (innovation importante par rapport à d'autres travaux de tout premier ordre comme l'*Historická mluvnice* de Gebauer). Notons cependant que cette description et surtout les graphies, qui lui servent d'expression, sont souvent assez peu précises pour que certaines nuances phonétiques échappent au lecteur mal informé : ainsi dans les mots russes, la mouillure plus ou moins forte des consonnes devant les voyelles molles n'étant pas indiquée, la courte explication donnée p. 40 à propos des groupes russes *labiale + e* est obscure et inexacte, car la transcription *bezŭ* est ambiguë, et il subsiste une légère mouillure de *b*. L'exposé très détaillé des questions de quantité et d'intonation constitue sans aucun doute la partie la plus neuve et la plus utile de l'ouvrage de M. Vondrák.

André Mazon.

Ś'čepkin. — *Bolonskaja psaltyr'* (t. II, fasc. iv des *Izslědovanija po russkomu jazyka* de la section de langue et littérature russes de l'Académie), St-Pétersbourg, 1906, gd. in-8°, 3-viii-267 p. avec 7 phototypies hors texte et 8 pages de tables non paginées.

Le psautier de Bologne est un texte vieux slave de Bulgarie, édité par Sreznevskij M. Ščepkin ; l'étudie en détail et avec le plus grand soin, à tous les points de vue ; il en discute la date : 1186-1196 ou 1230-1241 ? Et surtout il s'efforce d'en tirer parti pour l'étude de l'histoire de la langue bulgare ; la difficulté est grande ; car on n'a aucun critère certain qui permette de faire le départ entre ce qui est dû à l'original copié et ce que les copistes ont apporté de nouveau, ceci seul important en l'espèce. M. Ščepkin distingue quatre mains, et décrit minutieusement les particularités linguistiques de chacune en les

comparant aux faits dialectaux modernes; grâce à la belle collection du Sbornik et aux autres travaux, le bulgare est une des langues slaves sur la dialectologie actuelle de laquelle on a le plus de renseignements. La méthode appliquée est donc la même que celle que l'auteur avait déjà employée pour l'évangile de Sava, et peut-être est-elle mieux adaptée au psautier de Bologne qu'au lectionnaire de Sava, dont le caractère est encore très archaïque.

A. Meillet.

Il'inskij. — *Makedonskij listok* (*Pamjatniki staroslavjanskago jazyka*, t. I, fasc. v ; publication de la sect. de langue et litt. r. de l'Académie), St-Pétersbourg, 1906, gd in-8°, 28 p. et 2 planches.

Publication et étude très poussée d'un petit fragment de texte vieux slave.

A. Meillet.

F. Brunot. — *Histoire de la langue française des origines à 1900,* tome II. Le seizième siècle, Paris (chez Colin), 1906, xxxi-504 p.

La grande entreprise de M. Brunot avance régulièrement. L'objet de l'auteur est visiblement d'expliquer la langue moderne ; un volume lui avait suffi pour exposer tout le développement du français de l'époque romaine jusqu'à la fin du xve siècle ; cette fois, un volume entier est consacré au seul seizième siècle. Et c'est la première fois qu'est exposé dans son ensemble avec détail le développement du français au cours de ce siècle capital où a commencé de se fixer la langue littéraire moderne. L'ouvrage est d'autant plus précieux qu'il repose en grande partie sur les recherches personnelles et les dépouillements de l'auteur et de ses

élèves. Un premier livre expose l'émancipation du français, les obstacles qu'elle a rencontrés et l'introduction progressive du français dans le langage de la science et de la littérature savante. Dans un second livre, sont décrites les tentatives des savants pour cultiver la langue. Le troisième livre expose le développement du vocabulaire et de la grammaire. On pourra regretter que cette troisième partie soit un peu trop une simple grammaire de la langue du XVIe siècle, et que les influences qui ont déterminé chaque fait ne soient guère mises en évidence. Mais ce n'est pas la faute de l'auteur si la tâche lui était rendue difficile par l'insuffisance des travaux préparatoires déjà faits. Assurément beaucoup de choses prendront un autre aspect le jour où l'on utilisera toutes les traces subsistantes des anciens parlers français, et où les faits se révèleront comme dialectaux. En marquant l'état présent des connaissances et en étendant ces connaissances, M. Brunot rend un service capital et rend possible le travail ultérieur.

A. Meillet.

Albert Dauzat. — *Géographie phonétique d'une région de la Basse-Auvergne* (thèse de doctorat). — Paris, H. Champion, 1906. Un vol. in-8° de 89 pp. (avec 8 cartes).

Malgré son titre modeste, la seconde thèse de M. D. est la plus intéressante. Elle l'est au point qu'à la soutenance un de ses juges ne lui a pas caché qu'il aurait pu avec avantage en faire sa thèse principale. Ceci tient à la richesse, à l'originalité et à la variété des évolutions phonétiques dans cette région. De plus, M. D. en connaît très bien deux parlers, celui de Vinzelles et celui de Martres-de-Veyre. Sur le premier, il avait déjà publié il y a dix ans une bonne étude (*Phonétique historique du patois de Vinzelles*, 1897). Pour les autres, il a su faire une enquête aussi intelligente que fructueuse, sans idée préconçue

comme il le dit lui-même, suivant tantôt une direction, tantôt une autre pour se rendre compte de l'extension d'un phénomène phonétique qu'il jugeait digne d'intérêt.

L'ouvrage se divise en deux parties (consonnes, voyelles). Comme l'auteur le fait remarquer, les changements spontanés sont très rares, soit pour l'un, soit pour l'autre groupe de phonèmes. La grande majorité des changements phonétiques ici décrits résulte de la réaction des voyelles sur les consonnes ou de celle des consonnes sur les voyelles.

Plusieurs de ces changements sont intéressants pour la phonétique générale. Par exemple, au nombre des actions palatalisantes, il faut citer en première ligne l'évolution (qui a paru « très curieuse » à M. D. pp. 23-24) de *py*, *by* en *ply*, *bly* et de *mi* en *m*^{y}*i*. C'est presque exactement le phénomène slave : **pj*, **bj*, **mj* → *plj*, *blj*, *mlj*. — De même, parmi les « actions labialisantes », on doit remarquer que « devant *u* et *ü*, *t* et *d* deviennent bilabiaux (p. 25)..... Avant l'explosion une double implosion se produit : l'une normale, formée par la langue, l'autre formée par les lèvres comme pour la prononciation de *p*, *b* ». Ceci fournit sans doute un parallèle destiné à jeter de la lumière sur l'évolution de *du̯*, (aussi *tu̯* d'après M. Sommer, *Handbuch d. latein. Laut-u-Formenlehre)* en *b(p)* latins : type *duenos*, *bene* ; **du̯is*, *bis*), aussi à l'intérieur des mots si l'on rattache par ex. *arbos (arbus-tum)* à *arduos* (3 syllabes), *arbus-* — étant *arduos-* (2 syllabes). — De même encore (p. 26) « lorsqu'on prononce *k*, *g* devant *u*, *ü*, les lèvres viennent en contact ». Ceci est également l'étape par où ont peut-être passé *ku̯*, *gu̯* dans les langues où ces phonèmes sont devenus *p*, *b*, bien qu'il n'y ait « pas à proprement parler occlusion complète comme pour *t*, *d*. » — A la même page et souvent ailleurs, M. D. a tort de parler d'« *aspiration* » quand il dit : « à l'initiale *u*, *ü* produisent une aspiration qui se résout en la préposition d'un *v* : *u (hoc)* devient *vú* etc... » Ce phénomène de labialisation a été aussi caractéristique du slave commun *(vŭtorŭ, vykną)*.

Des huit cartes qui terminent le volume, cinq ont trait aux évolutions consonantiques, les trois autres concernent

les voyelles. La première illustre l'évolution de *c* (+ *a* latin) (*č* ou *ts*) ; la seconde, le mouillement de *k*, *g* et *t*, *d*, *l*, *n* devant *ü* ; la troisième, le mouillement de *f*, *v* devant *i* ; la quatrième, le changement de *l* intervolique en *v*, *w* (encore un fait intéressant pour la phonétique générale) ; la cinquième, le traitement de *s* devant *k*, *t*, *p* ; la sixième, l'évolution de *a* tonique libre vers *ò* et vers *è* ; la septième, le traitement de la diphtongue romane *au* tonique ; la huitième enfin, le traitement de *a* + *s* explosif amuï. — Presque jamais les limites de ces différents changements ne coïncident, ce qui montre une fois de plus que l'auteur a eu raison de rejeter l'existence de grands dialectes et d'admettre au contraire l'indépendance de l'évolution des parlers locaux.

A. Cuny.

C. Brockelmann. — *Semitische Sprachwissenschaft*. Sammlung Göschen, n° 291, Leipzig, 1906, petit in-8°, 160 p.

Ce petit livre est tout plein d'enseignements donnés sous une forme à la fois aisée et précise. L'esprit scientifique de l'auteur se révèle dès l'abord dans la page où il touche prudemment à la question des rapports prouvés, mais si mal connus, de l'égyptien et du groupe sémitique ; on goûtera aussi l'excellente définition de la notion d'*Ursemitisch* ; enfin en indiquant brièvement l'emplacement géographique et les principales caractéristiques de chaque langue, M. B. a bien laissé voir son intention de ne considérer aucun des dialectes comme pouvant représenter la langue sémitique primitive. — L'exposé phonétique est extrêmement riche malgré sa concision ; peut-être même l'est-il parfois un peu trop ; souvent un fait phonétique n'est appuyé que d'un exemple qui donne prise à la discussion ; ainsi peut-on affirmer qu'il y a eu gémination de la consonne après *ŭ* en Hébreu dans les formes du type *ŭllaḏ* (p. 60-62), alors qu'il n'est pas démontré que ces formes ne sont pas des intensifs au passif (v. p. 122) (où

la gémination serait morphologique, non phonétique)? Mais sans doute pour la plupart de ces faits aurons-nous un plus grand nombre d'exemples dans le *Grundriss* que M. B. commence à faire paraître et que tous les sémitisants attendent avec impatience. Les qualités d'exposition et la sûreté de l'auteur se retrouvent dans le résumé très complet qu'il a fait de la morphologie ; les paradigmes parallèles des verbes dans les différentes langues sont précédés de courts exposés d'où ressortent réellement les actions phonétiques et analogiques qui les ont créés. — On trouve donc dans ce peu de pages un excellent résumé de ce que sait la linguistique sémitique ; il est utile à tous les sémitisants qui n'ont jusqu'à présent à leur disposition aucun manuel aussi au courant, et il doit être recommandé à tous les curieux de linguistique qui veulent acquérir quelques idées précises sur le groupe des langues sémitiques.

M. Cohen.

Dr Renward Brandstetter. — *Malaio-polynesische Forschungen.* 1re série, 5 fascicules in-4° : 2e série, 3 fascicules in-8°, 1893-1906, Lucerne, chez E. Haag.

Sous ce titre général de *Malaio-polynesische Forschungen,* le professeur Brandstetter a fait paraître depuis 1893, deux séries de travaux sur la littérature et la linguistique de l'Indonésie et de Madagascar. La première partie comprend : I. *der Natursinn in den ältern Literaturwerken der Malayen,* 21 p. ; II. *die Beziehungen des Malagasy* (dialecte de l'Imerina) *zum Malaiischen,* 43 p. ; III. *die Geschichte von Hang Tuwah, ein älterer malaiischer Sittenroman,* en traduction allemande, 54 p. ; IV. *die Geschichte von König Indjilai,* texte bugui traduit en allemand avec d'intéressantes notes sur le bugui, 27 p. ; V. *die Gründung von Wadjo,* légende historique du sud-ouest des Célèbes, en traduction allemande, 18 p. La seconde série ne compte encore que les trois fascicules

suivants : I. *die Geschichte von Djajalankara*, traduction allemande d'un roman makassar, 64 p. ; II. *Tagalen und Madagassen*, étude de linguistique comparée du tagal et du malgache de l'Imerina, 85 p. ; III. *ein Prodromus zu einem vergleichenden Wörterbuch der Malaio-polynesischen Sprachen für Sprachforscher und Ethnographen*, 74 p.

Toutes ces publications sont excellentes. Elles ont valu à leur auteur d'être compté au nombre des maîtres dans le domaine des études malayo-polynésiennes. Le dernier fascicule paru mérite une mention particulière. M. Brandstetter pense avec juste raison, que le temps est venu de faire la synthèse des résultats acquis dans la lexicographie des langues du groupe malais. Pour marquer l'intérêt que présenterait un dictionnaire comparé, il a choisi douze de ces langues : Tagal, Bisaya, Bugui, Makassar, Javanais, Madurais, Malais, Minankabau, Dayak, Batak, Atchinais et Malgache; et il a montré par une vingtaine d'exemples pris parmi les noms de parties du corps, l'importance linguistique et ethnographique de ces rapprochements. Il n'est pas possible d'y insister dans un compte rendu, mais les orientalistes, les linguistes et les ethnographes la devineront sans peine. En l'espèce, la comparaison porte sur onze langues de l'archipel malais et une douzième, la malgache, qui s'en est séparée depuis une quinzaine de siècles. Cette dernière évolue isolément dans une île distante de Sumatra de près de sept mille kilomètres : elle présente donc un intérêt particulier au point de vue de la phonétique et de la morphologie comparées.

Dans la postface de son dernier fascicule, le savant professeur de Lucerne nous fait connaître qu'il a déjà réuni les éléments du dictionnaire projeté et que sa publication serait prochaine si l'aide matérielle nécessaire lui était donnée. Il est donc extrêmement désirable qu'il se trouve un éditeur pour en faire les frais. Un travail de ce genre, dû à M. Brandstetter, est assuré à l'avance du meilleur accueil : personne n'était mieux qualifié pour l'entreprendre que l'auteur des *Malaio-polynesische Forschungen*.

Gabriel Ferrand.

P. W. Schmidt. — *Die Mon-Khmer Völker, ein Bindeglied zwischen Völkern Zentralasiens und Austronesiens.* Braunschweig, xii - 157 p., 3 cartes, pet. in-8°, Vieweg und Sohn.

Depuis longtemps déjà, l'affinité des langues dites malayo-polynésiennes avec certains groupes linguistiques de l'Asie continentale avait été indiquée d'abord, démontrée ensuite de façon absolument probante. Aucune théorie générale n'était cependant sortie des rapprochements établis avec certitude. La question vient d'être traitée et définitivement résolue dans la magistrale étude du Père Schmidt. L'auteur examine successivement les relations linguistiques et les rapports somatologiques de certains peuples de l'Asie centrale avec les langues et les peuples dits malayo-polynésiens. La conclusion linguistique basée sur 87 pages d'exemples (71-157), est la suivante : un certain nombre de langues de l'Asie apparentées entre elles, sont groupées sous le nom de *Austroasiatische Sprachen*. Elles comprennent : I. un groupe mixte composé des langues Tiam, Rade, Djarai, Sedang qui tiennent au groupe Mon-Khmer par la construction de la phrase et la structure des mots, mais qui ont, d'autre part, fait de nombreux emprunts au malais (pronoms personnels, numération, etc.) ; II. le groupe Mon-Khmer qui comprend le Mon, le Khmer, le Bahnar, le Stieng, la plus grande partie des dialectes Moi, et, enfin, les dialectes Bersisi et Djakun de la péninsule malaise ; III. les langues des Senoi ou Sakei et des Semang de Malacca ; IV. les langues Palong, Wa et Riang du bassin de la moyenne Salouen ; V. les dialectes Khasi de l'Assam ; VI. les dialectes des îles Nicobar ; VII. les langues Munda de l'Inde, à l'ouest des dialectes précédents. Parallèlement, les langues dites malayo-polynésiennes sont appelées *Austronesische Sprachen*. Elles comprennent à l'exception des langues de l'Australie et de la Nouvelle-Guinée orientale, toutes les

langues de l'Indonésie, des îles de l'Océan pacifique et de Madagascar. Les langues et dialectes des peuples Mon-Khmer servent de trait d'union entre les membres extrêmes de cette immense famille linguistique dont l'aire de développement s'étend du 40e degré de longitude orientale au 100e degré de longitude occidentale, soit sur une superficie de 210 degrés en longitude.

Les *Austroasiatische Sprachen* et les *Austronesische Sprachen* réunies sont désignées sous le terme général de *Austrische Sprachen* que le Père Schmidt traduit en français par *langues austriques*, ce qui donnerait en anglais *austric languages*. Je ne pense pas que ce dernier néologisme trouve facilement sa voie des deux côtés de la Manche. *Austronésien* et *Austroasiatique* sont acceptables en français et traduisibles en anglais ; il ne reste donc à trouver que le nom global de la famille entière. Mais ceci n'est qu'une objection de détail. Le point important est que la parenté de toutes ces langues et dialectes est définitivement établie. Le livre du Père Schmidt, que vient de couronner l'Institut, fera époque dans les études de linguistique orientale comparée.

Gabriel Ferrand.

C. Meinhof. — *Grundzüge einer vergleichenden Grammatik der Bantusprachen.* Berlin (chez D. Reimer), 1906, gr. in-8°, 16-160 p.

Dans un précédent ouvrage, l'auteur a posé les bases de la phonétique comparée des langues du groupe bantou. Cette fois, il étudie la morphologie comparée des mêmes langues. L'ouvrage consiste moins en un exposé régulier et complet du système grammatical bantou qu'en une série d'observations particulières sur un grand nombre de points de détail.

A. Meillet.

Sbornik materjalov dlja opisanija mèstnostej i plemen Kavkaza (Recueil de matériaux pour la description des localités et des races du Caucase), t. XXXVI. Tiflis, 1906.

Comme les précédents, le tome XXXVI, bien que plus spécialement consacré à la géographie, l'histoire et l'ethnographie du Caucase, contient des parties intéressantes pour le linguiste.

Nous citerons : I. Takaïchvili. — Description des manuscrits de la bibliothèque de « la Société pour la propagation de l'instruction dans la population géorgienne ». Dans cette étude sont examinées et critiquées en détail diverses copies de la « Karthlis Tskchovreba », texte historique géorgien.

II. Kharlamov. — Cérémonies et chansons de mariage de la ville d'Eisk. Les chansons nous offrent des particularités intéressantes du parler vivant (russe) de la ville d'Eisk du territoire du Kouban, une sorte de langue commune entre colons venus de diverses régions de la Russie. Dans le même recueil, t. XXVI, voir sur ce parler une étude du même auteur.

III. La 3e partie contient en traduction russe des contes sartes dont nous ne pouvons que regretter de n'avoir pas le texte original.

IV. Le tome se termine par une grammaire de la langue d'Andi (Daghestan occidental). M. Dirr, qui a déjà publié plusieurs grammaires importantes de langues caucasiques, nous donne ici, après la morphologie, des textes, un lexique et une liste de mots de la langue d'Andi comparés avec ceux de langues voisines.

J. Reby.

VARIÉTÉS

ÉTYMOLOGIES FRANÇAISES

ANICROCHE — BASQUE — BARTAVELLE — BRASTIQUER — GARCE — JOLI — JOBARD — MARMOT — MARMOUSET.

I. Anicroche dont on n'a pas expliqué le disyllabe initial ne semble qu'une locution transformée en substantif et doit signifier « l'âne s'y accroche ». Parmi les mots formés d'une façon similaire, citons « un sot s'y laisse » — « un m'as tu vu » — « un décrochez-moi ça ».

II. Basque (d'habit) a été rapproché du nom de la nation basque. On ne voit pas cependant que les montagnards pyrénéens en aient jamais fait un usage commun. Ne pourrait-on pas être tenté de voir dans ce mot, le gaulois *basko-s* « ruban », d'où l'irlandais *bask* « collier ».

III. Bartavelle indiquant une sorte de grosse perdrix a été tiré du Provençal *bartavela* « loquet », le cri de cet oiseau imitant le bruit du loquet. Cela semble douteux. Généralement, en français, quand un même nom est porté par un animal et un instrument, c'est à l'être animé qu'il a été emprunté; cf. chèvre, grue, mouton, demoiselle de paveur, etc. Pour nous *bartavelle* est formé du *bar* péjoratif que l'on retrouve dans *barlong* et de notre mot *tavelé* ou « parsemé de taches », de *tavel* « compartiment d'un échiquier ». La bartavelle a le ventre rayé de bandes moins régulières que celles de la

perdrix ordinaire. C'est, en quelque sorte, l'oiseau mal tavelé.

IV. Brastiquer en argot Saint-Cyrien signifie « faire sans soin, bousiller ». Reconnaissons-y une corruption du préfixe *bar* joint au verbe *astiquer,* c'est-à-dire « mal astiquer ».

V. Garce tiré de l'espagnol *garza,* « aigrette, héron aigrette » et par extension « fille soigneuse de sa coiffure, coquette », paraît avoir une origine première germanique. Cf. allemand, *Warze*; « verrue, poireau, excroissance ».

VI. Joli et, anciennement, *jolis* nous fait l'effet de n'être que le béarnais *golitz* « rouge-gorge », soit « muni d'un rabat, d'un ornement de cou »; cf. espagnol *golu,* « rabat ». Le *j* français représente ici un ancien *g* comme dans *jambe* de l'italien *gamba, jardin* de *garten.*

VII. Jobard est une sorte de doublet de *gobeur.* Seule la désinence diffère. L'élément radical est le même avec mutation du *g* primitif en *j* comme dans le précédent.

VIII. Marmot nous offre le même préfixe péjoratif que le terme populaire *margoulette.* L'élément radical est le même que dans *moutard,* du latin *mustus.*

IX. Marmotte n'est que le féminin du précédent. Au moyen âge, on écrivait marmote par un seul *t* et ce terme désignait, non le rongeur que recherchent les Savoyards, mais bien un singe. Les croisés ayant rapporté d'Orient des petits quadrumanes, les qualifiaient de « vilains enfants ». Dans l'Inde, où l'on a des singes de la plus grosse espèce, on les appelle *vanara,* litt. *sicut homo.* Inutile de rappeler que *marmotter* est un dérivé de *marmot* ou *marmotte.*

X. Marmouset contient le préfixe péjoratif *mar* dont nous venons de parler. Dans le disyllabe final, reconnaissons un diminutif de *mousse,* « apprenti matelot » à rapprocher de l'Espagnol *mozo.*

De Charencey.

TABLE DU TOME XIV DU BULLETIN

Pages

Procès-verbaux des séances du 18 novembre 1905 au 23 juin 1906. . . . . cxliij
Ouvrages offerts à la Société. . . . . clxiij
Publications de la Société. . . . . clxvj
Liste des membres au 1er octobre 1906.. . . . . clxviij
Variétés. — Étymologies françaises, par le comte de Charencey. . . . . clxxxviij
Procès-verbaux des séances du 24 novembre 1906 au 15 juin 1907. cxcix
Ouvrages offerts à la Société. . . . . ccxviij
Publications de la Société. . . . . ccxxj
Nécrologie. . . . . ccxxij
Graziadio Ascoli, par M. Bréal. . . . . ccxxij
Victor Henry, par A. Meillet.. ccxxiv
Sophus Bugge, par R. Gauthiot.. . . . . ccxxxij
Bibliographie. ccxxxv
L'enseignement de la grammaire.. ccxxxv
Brugmann-Leskien. *Zur kritik der künstlichen Weltsprachen* . . . . . ccxxxvj
Dauzat. *Essai de méthodologie linguistique*. . . . . ccxxxvij
E.-W. Scripture. *Researches in experimental phonetics*. ccxl
Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung. . . . ccxlj
Anthropos. . . . . ccxlj
H. Hirt. *Die Indogermanen*. . . . . ccxlij
H. Möller. *Semitisch u. Indogermanisch*. ccxliv
G. A. Grierson. *The Pisāca languages*.. ccxlix
K. von Garnier. *Die Präposition als Sinnverstäskendes Präfix*. ccl
M. Bréal. *Pour mieux connaître Homère*. ccl
A. Cuny. *Le nombre duel en grec*. . . . . cclij
A. Meillet. *De quelques innovations de la déclinaison latine*.. . . . . ccliij
E. Mayser. *Grammatik der Papyri*. cclv

E. Fränkel. *Griechische Denominativa*.. . . . . cclvij
B. Delbrück. *Synkretismus*. . . . . cclviij
G. Dottin. *Manuel pour l'étude de l'antiquité celtique*.. cclix
W. Vondrák. *Vergleichende slavische Grammatik*. . . cclix
Sčepkin. *Bolonskaja Psaltyr'*.. . . . . cclxj
Ilinskij. *Makedonskij Listok*. . . . . cclxij
F. Brunot. *Histoire de la langue française*. . . . . cclxij
Dauzat. *Géographie phonétique*. . . . . cclxiij
Brockelmann. *Semitische Sprachwissenschaft*. . . . cclxv
R. Brandstetter. *Malaio-polynesische Forschungen*.. . cclxvj
P. W. Schmidt. *Die Mon-Khmer Völker*. . . . . cclxviij
Meinhof. *Grundzüge einer vergleichenden Grammatik der Bantusprachen* cclxix
Sbornik materjalov dlja opisanija Kavkaza. cclxx
Variétés. — Étymologies françaises, par le comte de Charencey. . . . . cclxxij

---

COMMUNICATIONS

On n'indique ici que les communications qui ont fait l'objet d'un résumé un peu détaillé et qui ne figurent pas *in extenso* dans les *Mémoires* ou le *Bulletin*.

Bréal. Gr. πεῖραρ ; — τῆλε.. cxliv
— Lat. *finis, funis*. cxlv
— Gr. ἥρως. cl
— Gr. ἀλήλιφα ; — οὖθαρ.. . . . . clvj
— Gr. μέσφα.. . . . . clviij
— Gr. ἀλκή ; — lat. *invītus*. clix
de Charencey. Fin. *lehti*. . . . . cliij
Ernout. Des féminins latins en *-ā* d'origine récente. . clx et clxij
Ferrand. Manuscrits arabico-malgaches. . . . . cxlviij
R. Gauthiot. Phrases nominales du finno-ougrien. . . . clj
— Du dialecte islandais.. . . . . cliij
— Effets du tabou en finno-ougrien.. cliv
— Angl. *bloody* ; r. *xuligán*. . . . . clvij
— Sur les enclitiques. cc
— Finnois **yəma*. . . . . ccxj
— Lit. *yrà*. . . . . ccxiij
van Gennep. Systèmes de numérations africains. . . . ccxiv
Halévy. Sém. *ḥamm*. . . . . clj
— Hongr. *úr*. . . . . clxij
— Étymologies.. . . . . ccx et ccxj
— Avest. *hamisθriya*.. ccxv

HENRY. Alsacien *filch*. . . . . cxlviij
HUART. Pers. *Alamût*. . . . . ccxvj
LÉVY. Redoublement de *r* en hébreu. . . . . ccij
MARÇAIS. Des sonantes en maghribin. cliv
A. MEILLET. Sur la loi de Brugmann-Pedersen. cxlv
— Du tabou en matière de vocabulaire. . . . clij
— Suffixe i.-e. *-*nes*. . . . . clvj
— Slave **čelvěkŭ*. . . . . clvij
— Thèmes en *-i-* et thèmes consonantiques. . . clviij
— Lat. arch. *adiese*. ccv
— De la forme de la 3e pers. act. sg. dans le type thématique. ccix
— Les enclitiques en gotique. . . . . ccxj
— Du glissement d'accent défini par la loi de Saussure. . . . . ccxij
— De la flexion forte des adjectifs en germanique. ccxiij
— Got. *fraihnan*. . . . . ccxvj
PSICHARI. Gr. χρῖ. . . . . ccxj
REBY. Noms grecs en -υς.. ccxiv
ROUSSELOT. Suffixe *-ārius*. . . . . clix et clxij
SAINÉAN. Prov. *jana*. cxlix
— V. fr. *quenne*. . . . . clij
— Formes fréquentatives en français. clv
— Fr. *dague*.. ccx
THOMAS. Fr. *voiture*. . . . . cxlviij
— V. fr. *quenne*. . . . . clvij
— All. *bretzel*. clix
— Fr. *dard*. . . . . ccvj
VENDRYES. V. irl. *ma* et *dia n-*. cxlv
— V. irl. *dibirciud* : *dobidcim*. . . . . clj
Rapport de la Commission des finances pour 1905. . . . cxlvj
— — — 1906. . . . ccij

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.